
3 1761 04610110 1

DESTOUCHES le fils.





# THEATRE
# DE
# BOURSAULT,
## TOME PREMIER.

## *Noms des Libraires.*

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quay des Auguſtins.

JEAN-LUC NYON, Pere, Quay de Conty.

MICHEL-ETIENNE DAVID, Pere, Quay des Auguſtins.

FRANÇOIS DIDOT, Quay des Auguſtins.

PIERRE-MICHEL HUART, rue S. Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Pere, rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, fils, Quay des Auguſtins.

JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques.

MARC BORDELET, rue S. Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, fils, Quay de Conty.

LOUIS-ETIENNE GANEAU, fils, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins.

LAURENT DURAND, rue S. Jacques.

# THEATRE
## DE FEU
## MONSIEUR
# BOURSAULT.

*NOUVELLE EDITION,*

*Revûe, corrigée & augmentée de plusieurs Piéces qui n'ont point paru dans les précédentes.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XLVI.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

## *PIECES CONTENUES dans le premier Volume.*







A
SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MADAME
LA DUCHESSE
# DU MAINE.
Souveraine de Dombes.

ADAME,

*Les graces & les bontés dont* VOTRE ALTESSE SE'RE'NISSIME

*daigne honorer ce qui reſte de la famille de M. Bourſault, enhardiſſent ſa Petite-fille à vous ſupplier, MADAME, de jetter un œil favorable ſur le reſpectueux hommage qu'elle a l'honneur de vous préſenter.*

*Il faut pardonner à mon zéle, pour la memoire d'un Ayeul ſi cher, l'ambition qui me porte à oſer orner ſes* Ouvrages *d'un Nom auguſte, qui ſuffit ſeul pour en aſſurer le mérite, ou pour en rehauſſer le prix. Eſt-il un gage d'immortalité plus glorieux pour un Auteur, qui dans ſa vie avoit mérité quelque réputation, que de Vous voir, après ſa mort, la confirmer par votre ſuffrage? Ou, s'il étoit*

*besoin, MADAME, de faire revivre son nom, est-il un plus sûr appui pour le transmettre à la postérité, que d'agréer qu'il revoye le jour sous la protection du vôtre?*

*Une recommandation si glorieuse, qui met le comble à tous vos bienfaits, ne met plus de bornes à mon humble & vive reconnoissance. C'est elle seule que je rends publique; & quand j'adresse mes profonds respects à* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *je n'aspire qu'au seul honneur de lui marquer tous les sentimens d'une si juste reconnoissance, sans porter mes foibles vûes jusqu'à la présomption d'entreprendre son éloge. Siéroit-il bien, MADAME, à une jeune person-*

*ne, qui doit n'admirer qu'en silence l'assemblage des dons précieux dont le Ciel vous a partagée, d'oser indiscrétement louer une des Princesses du monde la plus digne de louange, & la plus dignement louée; dont l'esprit universel, les vûes sublimes & perçantes, les connoissances multipliées, les talens rares & variés ont épuisé l'éloquence des plumes les plus délicates, & occupé l'admiration des plus beaux Génies de nos jours?*

*C'est assez pour moi,* MADAME, *de sçavoir reconnoître en vous la Fille de tant de Héros, qui ont été l'amour de leurs sujets, la défense de leur Patrie, & la gloire de leur siécle; l'épouse d'un Prince ac-*

*compli, qui joint à toutes les vertus, l'éclat de toutes les lumiéres, & que le plus grand des Rois avoit lui-méme formé, pour lui confier le ſoin & la gloire d'en former un autre ; la Mere d'auguſtes enfans, que les qualités du cœur & la nobleſſe des ſentimens font chérir & reſpecter, en attendant les occaſions où leur héroïque valeur les fera admirer & craindre. Enfin,* MADAME, *je me crois permis de révérer & d'aimer en vous une Princeſſe tout-aimable, magnifique, généreuſe, bienfaiſante, toujours affable ; qui ne fait ſentir ſa grandeur que par ſa protection, & l'élevation de ſon rang que par les pas que ſa bonté*

*lui fait faire pour en descendre.*

*Ce sont là les motifs du zéle, du dévouement inviolable, & du très-profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

La très-humble & très-obéissante servante, HIACINTHE BOURSAULT.



# AVERTISSEMENT.



N a cru faire plaiſir au Public, de raſſembler dans ce *Receuil* toutes les Piéces de Théatre, qu'il a été poſſible de recouvrer de la compoſition de feu Monſieur BOURSAULT. Ce n'a pas été ſans ſoin, ni ſans recherche qu'on eſt parvenu à donner cette nouvelle Edition : Il y a telle de ces Piéces, que l'Auteur avoit fait repréſenter lorſqu'il n'avoit pas encore quinze ans ; & qui pour le temps, & pour ſa jeuneſſe étoient alors trouvées très-jolies. Il s'en faut bien toutefois qu'elles ne ſoient de la beauté de ſes derniéres Comédies. C'étoient les premiéres ſaillies d'un

eſprit vif & enjoué, & comme les coups d'eſſai d'un génie heureux & facile, qui ſans avoir eu dans ſon enfance aucune teinture de lettres, produiſoit de ſon propre fonds, & ſembloit n'ignorer de rien, quoiqu'il n'eût jamais rien appris.

Il étoit de *Muſſy-l'Evêque*, petite Ville de Champagne, (entre Bar-ſur-Seine & Chaſtillon) dont les Evêques de Langres ſont Seigneurs; & où ils ont embelli un Château, qui leur ſert de maiſon de plaiſance, & qui a l'agrément d'être entouré de la riviére de Seine. C'eſt d'une des premiéres familles de ce lieu que naquit *Edme Bourſault*, au commencement d'Octobre de l'année 1638. Son pere, qui avoit paſſé ſa jeuneſſe dans le Service, n'avoit pas pris dans les Troupes beaucoup de goût pour les belles Lettres; & il ne ſe mettoit guére en peine que ſon fils fût mieux élevé, & devînt plus ha-

bile homme que lui : & quoiqu'il fût aſſez riche, il eût regretté un écu qu'il en eût coûté à ſes plaiſirs, pour donner à ſes enfans une éducation qui eût ſuppléé au tort qu'il leur faiſoit d'ailleurs, & au peu de bien qu'ils avoient à eſpérer de ſon dérangement de conduite.

Celui-ci n'a donc jamais eu aucune connoiſſance de la langue Latine ; & quand en 1651, il arriva à Paris, il ne parloit que Franc-Champenois, & ne ſçavoit par conſéquent que fort groſſiérement la Langue Françoiſe : Cependant en peu de mois ce jeune homme ſçut de lui-même ſe tirer de cette barbarie ; & il parvint en moins de deux ans à pénétrer toutes les beautés & toutes les délicateſſes d'une langue, qu'il a poſſédée dans la plus exacte & la plus parfaite pureté.

Ce fut pour lui un grand malheur, que la coupable négligence d'un pere

avare ou libertin, n'eût pas fait étudier un enfant, qui avoit de ſi favorables diſpoſitions à apprendre. Outre que le ſecours de l'étude en eût fait un très-habile homme, au lieu qu'avec tout ſon mérite il n'a pû être qu'un homme d'eſprit; c'eſt que les Lettres latines lui euſſent ouvert le chemin à une brillante fortune. Car en 1671, ayant fait par ordre du feu Roy, pour l'éducation de Monſeigneur le Dauphin, un livre qui a pour titre: *L'Etude des Souverains*, (ouvrage écrit avec autant de feu que de jugement, & qui eſt plein d'un bout à l'autre d'exemples illuſtres & néceſſaires, tant aux jeunes Princes qu'on inſtruit, qu'aux grands hommes qui ſont chargés d'une inſtruction ſi précieuſe:) ce grand Roy en fut ſi content, qu'il ſe fit lire pluſieurs fois ce Traité d'éducation, qui l'inſtruiſoit en l'amuſant: & il en crut l'Auteur

ſi capable de contribuer à former la jeuneſſe d'un grand Prince, qu'il lui fit l'honneur de le nommer Sous-Précepteur de MONSEIGNEUR. Le ſeul défaut de latinité ne permit pas à M. Bourſault, de profiter d'une grace ſi honorable & ſi flateuſe; & au déſeſpoir d'être obligé à avouer ſon malheur, autant que ſon ignorance, il ſe vit remplacé par un homme d'un mérite ſuperieur & d'une vaſte érudition, qui étoit le fameux M. Huët, depuis Evêque d'Avranches.

Ce fut dans ſa premiére jeuneſſe que M. Bourſault donna au Public, *Le Mort vivant : Les Cadenats : Le Médecin volant : Les Nicandres*. Cette derniére Piéce fut d'abord repréſentée en cinq Actes, telle que nous l'imprimons aujourd'hui; mais l'Auteur la trouvant trop longue, la réduiſit à trois Actes, & en ôta tout ce qui lui parut de moins intéreſſant ou de ſuperflu. Elle en étoit plus vi-

ve, plus comique, & plus du goût du Public : mais quelque recherche qu'on ait faite pour la trouver en trois Actes, on n'a pû recouvrer que la premiére Edition, tous les exemplaires de la seconde ayant été bientôt enlevés : ce qui a forcé à la donner ici telle qu'elle a paru d'abord, & par conséquent moins bonne qu'elle ne l'a été sans doute après sa correction.

Il couroit alors un petit Poëme sur *les Yeux de Philis changés en Astres*, dont on trouvoit les vers fort beaux. L'Auteur pria M. Boursault de donner à son Ouvrage la forme & le jeu d'une *Pastorale*. Ce fut dans le même temps qu'on l'obligea, presque malgré lui, à faire la Critique d'une des plus belles Comédies de *Moliére*, qui est *l'Ecole des Femmes*. Ce fut pour obéir à ceux qui l'y avoient engagé, & à qui il ne pouvoit rien refuser, qu'il fit jouer en

1663, ſa Comédie du *Portrait du Peintre*, ſur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Moliére en fut ſi piqué, que pour répondre à ſon Cenſeur, il eut recours aux invectives & à des injures groſſiéres dans ſon *Impromptu de Verſailles*. Cette vengeance étoit ſi peu digne d'un homme d'honneur & de probité, que Monſieur Bourſault n'en fut ni offenſé, ni ſurpris.

Il fut plus touché de ſe voir maltraiter par M. *Deſpreaux*, pour qui il avoit de l'eſtime, & dont il ne croyoit pas s'être attiré le mépris. Pour en marquer ſon reſſentiment, il compoſa en 1669, une petite Comédie intitulée: *La Satyre des Satyres*. Le Poëte ſatyrique la voyant annoncée, affichée, & prête à repréſenter, n'en voulut pas courir les riſques, ni s'expoſer à être joué, bien ou mal, en plein Théâtre: & pour détourner ce coup, il demanda, (ſous

prétexte qu'on l'alloit diffamer ) & obtint des défenſes de paſſer outre, d'un Tribunal auguſte, qui ne lui eût peut-être pas été ſi favorable, s'il n'en eût ſurpris la religion. Il n'y avoit dans la *Satyre des Satyres* rien de diffamant contre l'honneur & la perſonne d'un ſi habile homme; & ce n'étoit qu'une Critique badine & modérée de quelques traits des Satyres de ce fameux Cenſeur. L'Auteur de la Comédie n'ayant plus la liberté de la faire repréſenter, obtint, malgré M. *Deſpreaux*, un Privilége pour l'imprimer; & il mit à la tête une courte Préface, auſſi vive que judicieuſe, ſur la licence téméraire de nommer ſans retenue des gens d'Eſprit & d'honneur. M. *Deſpreaux*, qui s'attendoit à un libelle diffamatoire, fut touché de la modération d'un Poëte juſtement irrité, & qui avoit aſſez de génie pour faire valoir ſon reſſentiment; & il a

dit plusieurs fois, que M. *Boursault* étoit le seul qu'il se repentoit d'avoir attaqué, & que la Préface de sa Comédie étoit l'Ecrit le plus judicieux de tous ceux qui avoient paru contre ses Satyres.

Quelques années ensuite, M. *Despreaux* étant allé aux eaux de *Bourbon*, pour une extinction de voix, & y étant resté beaucoup plus de temps qu'il ne l'avoit espéré, M. Boursault, qui étoit pour lors à *Montluçon en Bourbonnois*, apprit par un de leurs amis communs, que son Censeur étoit dans son voisinage, & qu'il y manquoit d'argent; il n'hésita pas un seul moment à l'aller trouver à *Bourbon*, pour lui faire offre de tous services, dans une Province où ses emplois le mettoient assez en crédit; & pour effectuer ses offres, il commença par lui porter une bourse de deux cens loüis. M. *Despreaux* fut si surpris & en même temps si touché

d'une générosité qu'il avoit si peu méritée, que rappellant toute l'estime qu'il ne pouvoit refuser à un homme dont il s'étoit de gayeté de cœur & sans sujet fait un ennemi, il se réconcilia sincérement, & lia avec M. Boursault une étroite & tendre amitié, qui a duré toute leur vie, avec autant de fidélité, que de justice de part & d'autre. Ils s'en sont donnés dans leurs Ouvrages, de mutuelles preuves, notre Auteur ayant dans ses Lettres rendu publiquement hommage au mérite de M. Despreaux; & celui-ci, dans les Editions qu'il a fait faire de ses Œuvres depuis leur réconciliation, en ayant ôté le nom de *Boursault*, auquel il a substitué les noms de *Pradon*, ou de *Perrault*, selon qu'il en avoit besoin pour la mesure ou pour la rime. Ce trait, qui fait honneur à ces deux Poëtes, prouve que M. Boursault n'étoit pas moins recommandable par les qua-

lités du cœur, que par celles de l'esprit; & tous ceux qui l'ont connu, publient qu'il n'avoit pas moins de droiture & de probité, que d'agrément & de mérite.

Quoiqu'il fût né fort vertueux, & qu'il ait même toujours eu un grand fonds de religion, (comme il paroît par la morale aussi pure qu'édifiante, qu'il a répandue dans tous ses Ouvrages) il lui arriva une aventure qui le fit soupçonner par les dévots, de libertinage d'esprit. Dans sa premiére jeunesse, & dans le tems qu'il étoit Secretaire des Commandemens de la Duchesse d'Angoulême, veuve d'un fils de Charles IX. il fit par ordre de la Cour, quelques Gazettes en vers enjoués, qui divertirent assez le feu Roy, pour porter ce grand Prince à ordonner à l'Auteur, en lui donnant une pension de deux mille livres, avec bouche à Cour, de travailler à cette Gazette,

& de la lui apporter toutes les ſemaines. Cet Ouvrage approuvé du Maître, le fut bientôt de tous les Courtiſans, qui croyoient faire leur cour, que de louer extrêmement ce qui divertiſſoit le Roy. Une ſemaine entr'autres s'étant trouvée ſtérile en nouvelles, le Cazetier ſe plaignit, à la table de M. le Duc de Guiſe, de n'avoir rien de divertiſſant, dont il pût remplir ſa Gazette.

Ce Prince s'offrit d'abord à lui donner un ſujet tout propre à réjouir le Roy & la Cour. C'étoit une aventure arrivée à la porte de l'Hôtel de Guiſe, chez une Brodeuſe fort en vogue, où les Capucins du Marais faiſoient broder un S. François. Un jour que leur Sacriſtain étoit allé chez la Brodeuſe, voir où en étoit l'ouvrage, il s'endormit profondément, la tête ſur le métier où il regardoit travailler. L'habile & malicieuſe Ouvriére, qui en étoit juſtement à bro-

der le menton du Saint, ſaiſit l'occaſion favorable d'ajuſter artiſtement la longue barbe du Révérend Pere, pour en compoſer en diligence la barbe de S. François. Au réveil du Religieux, auſſi étonné qu'indigné de ſe trouver pris par un endroit qu'il croyoit ſi reſpectable, il y eut un débat aſſez plaiſant entre lui & la Brodeuſe, à qui reſteroit cette barbe, & ſi ce ſeroit au ſaint Fondateur, ou à ſon humble Diſciple qu'on ſeroit forcé de la faire.

Ce fut de cette aventure que le jeune Auteur, en brodant une ſeconde fois cette vénérable barbe, fit la plus jolie de toutes ſes Gazettes, par un eſprit de badinage, & nullement d'impiété. Le Roy, qui étoit jeune, en rit beaucoup, & n'y trouva point à redire. La vertueuſe Reine Marie-Thereſe, qui étoit la piété même, ne laiſſa pas d'en rire auſſi, & n'en fut point ſcandaliſée. Toute la Cour

à l'envi, en apprit les vers par cœur. Mais le Confesseur de cette Princesse, qui étoit un Cordelier Espagnol qui n'entendoit pas raillerie, irrité encore par les Capucins, qui crioient vengeance contre l'outrage fait à leur séraphique Pere, mit le scrupule dans l'esprit de cette pieuse Reine, & l'obligea à en demander au Roy une punition exemplaire. Sa Majesté voulut par bonté, tourner la chose en raillerie, & dit même à cette Princesse tout ce qu'il put pour l'adoucir; mais la voyant obstinée à le prendre sur le sérieux, il la laissa la maitresse de faire tout ce qu'elle voudroit.

La Reine, toujours excitée par le Pere Confesseur, qui lui en faisoit un point de conscience, manda M. le Chancelier Seguier, à qui elle ordonna de retirer le Privilége accordé à l'Auteur, & de l'envoyer à la Bastille jusqu'à nouvel ordre, pour

lui apprendre à ne plus badiner avec les Saints. Ce grand Chef de la Justice, protecteur de tous les gens de Lettres, & qui honoroit particuliérement M. Bourſault de ſes hontés, ne trouva pas le délit auſſi grand que l'étoit la colére de la Reine : mais en obéiſſant aux ordres de S. M. il eut ſeulement l'attention d'ordonner à l'Officier qu'il chargoit des ſiens, de laiſſer à l'Auteur, quand il iroit l'arrêter, tout le loiſir néceſſaire pour écrire au Roy & à ſes Protecteurs.

Le pauvre Bourſault, qui bien content de lui-même & du ſuccès de ſa Gazette, ne s'attendoit à rien moins qu'au compliment de cet Officier, qui étoit de ſes amis, commença par le prier de ſe mettre à table avec d'autres jeunes gens d'eſprit qui déjeunoient ce matin-là chez lui : & quoiqu'il ne fût pas fort content du gîte où il devoit coucher, il ne perdit rien de ſa belle humeur, & il ſe ſervit

du temps qu'on lui laissoit, pour écrire une Lettre en vers à Monsieur le Prince, *le grand Louis de Condé*, son protecteur déclaré. Cette Lettre commençoit ainsi :

Grand Prince, on me traite d'impie :
Et d'un hardi Faiseur de * vers, (* *Théophile*)
Qui de ses traits malins perça tout l'Univers,
On veut que je sois la copie.
Les gens de bien sont ébaudis
De voir les Saints de Paradis
Déchaînés contre le Parnasse :
Car, auguste Sang de nos Rois,
C'étoit autrefois saint Ignace,
Et c'est aujourd'hui saint François.

Ce Prince si généreux, eut la bonté d'en parler au Roy, qui fit révoquer sur le champ l'ordre d'aller à la Bastille ; mais qui, par considération pour la Reine, fit défendre au coupable de continuer de travailler à la Gazette, & qui pis est, lui retira la pension de deux mille francs.

Ce ne fut que bien des années ensuite que M. le Chancelier Boucherat retira au même Auteur le Privilége d'un autre Ouvrage intitulé, *La Muse enjouée*, qu'il faisoit tous les mois, par l'ordre du Roy, pour instruire & divertir Monseigneur le Duc de Bourgogne. Comme c'étoit dans le temps de la guerre qu'on nommoit *du Prince d'Orange*, il échapa dans la *Muse enjouée*, quelques traits un peut trop vifs, pour réponse à une Médaille frappée en Angleterre, où d'un côté étoit le portrait de *Louis XIV*. avec ces mots: *Ludovicus Magnus*; & de l'autre, celui du Roy *Guillaume*, avec cette inscription: *Guillelmus Maximus*. Ce trait finissoit par ces deux vers.

Et quand Louis est Grand par de grandes vertus,
Si Guillaume est très-grand, c'est par de très-grands crimes.

On commençoit à parler de la Paix, & l'on n'eût pas été bien aiſe qu'on eût eu à nous reprocher de pareilles apoſtrophes. La modération du Roy, toujours plein de dignité, vouloit que juſques dans ſes ennemis on reſpectât les Têtes couronnées, & qu'on ne prît point exemple ſur la licence de ces Peuples, qui permettent à leurs Ecrivains d'attaquer, en temps de guerre, les Noms les plus reſpectables. Ce grand Prince fit redemander le Privilége à l'Auteur, en lui faiſant dire avec bonté, par M. le Chancelier, que ce n'étoit par aucun mécontentement qu'on eût de lui, mais par des raiſons ſupérieures, & qui lui étoient étrangéres.

Ce fut en 1671, que parut la Tragédie de *Germanicus*, qui eut un fort grand ſuccès, & qu'en pleine Academie loua hautement le grand Corneille. *Marie Stuard* vint enſuite,

& par le malheur qui ſemble être attaché à ce nom, elle ne fut pas reçûe avec tant d'applaudiſſement; les vers en ſont toutefois fort beaux, & les ſentimens très nobles: mais elle ne fut pas du goût du Public, qui reſpecte plus les ſujets que l'*Antiquité* a conſacrés, que les faits qui ſont plus récens, & que l'Hiſtoire *moderne* familiariſe trop avec nous, en les rapprochant de notre âge.

Mais une Piéce qui fit grand bruit, & qui eut un ſuccès ſurprenant, fut *La Comédie ſans titre*, autrement, *Le Mercure Galant*, que M. Bourſault jugea à propos de donner ſous le nom de feu *Poiſſon*. M. *de Viſé*, Auteur du *Mercure*, en porta ſes plaintes à la Cour, qui le renvoya à M. *de la Reinie*, alors Intendant de Police. Ce Magiſtrat s'étant fait apporter cette Comédie, la trouva trop belle pour la ſupprimer, & ſe contenta d'ordonner, pour appaiſer

M. de Visé, qu'on ne l'intituleroit plus, *Le Mercure Galant*, mais *La Comédie sans titre*. C'est la satyre la plus agréable & la plus ingénieuse qui eût paru depuis *Molière*, sur le Théâtre François; où sans attaquer directement le *Mercure*, ni son Auteur, on se contente de produire quantité de sots & de ridicules, qui viennent y demander place, ou apporter leurs Ouvrages. C'est d'un bout à l'autre, un badinage si vif & si divertissant, qu'on ne pouvoit se lasser de la voir, & qu'elle fut jouée de suite plus de quatre-vingts fois *au double*.

C'est à peu près dans ce tems-là qu'une Dame très-respectable, ordonna à M. Boursault de lui composer des paroles pour un *Opera*, qu'elle projettoit en secret de donner au Roy dans son Château de M. où Sa Majesté devoit aller. Ce fut la Dame qui choisit elle-même

le ſujet de *Meleagre*, & l'Auteur l'exécuta avec autant de promptitude, que de génie & de délicateſſe. Ce projet n'ayant pû être ſi ſecret, qu'il ne tranſpirât à la Cour, la Dame n'eſpérant plus lui donner le mérite de la ſurpriſe, ne voulut plus que *Lully* en mît les paroles en muſique, ni qu'on en entendît parler. Il y a encore en vers lyriques, un Divertiſſement compoſé par le même Auteur, ſous le nom de *Fête de la Seine*, qui fut mis en muſique pour une Fête donnée à *Aſniere*, à S. A. S. Madame la Ducheſſe de *Brunſwich*, mere de l'Imperatrice *Amelie*.

En 1690, parut l'excellente Comédie des *Fables d'Eſope*, qui fut admirée dans ſon tems, & qui encore aujourd'hui fait autant de plaiſir à lire, qu'on en eut autrefois à la voir repréſenter. C'eſt de cette Comédie que *Saint Evremont* a écrit

*qu'il n'avoit rien lû dans ce caractére, de plus beau en notre Langue; & que la ſeule hardieſſe (indépendamment du ſuccès qui l'avoit juſtifié) d'oſer mettre le premier des Fables d'Eſope ſur la Scene, ne pouvoit partir que d'un génie qui penſoit au-deſſus du commun.* On en a fait nombre d'éditions, non-ſeulement dans toute la France, mais en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, en Italie: on l'a traduite en toutes ces Langues: on l'a jouée *en François*, ſur tous les Théâtres de l'Europe; & actuellement *à Londres*, on la joue très-ſouvent traduite en Anglois. C'eſt une morale fine, intéreſſante, agréable, & en même-tems utile, amenée avec tant de naturel, que le cœur y prend autant de part que l'eſprit.

L'année ſuivante, M. Bourſault fit jouer ſon *Phaëton*, Comédie héroïque, en vers libres, qu'il avoit travaillée à plaiſir, & dont il ſe pro-

mettoit encore plus d'honneur, que ne lui en avoit fait ſon *Eſope*: mais les Comédiens l'ayant trop vantée avant que de la repréſenter ; & trop aſſurés du ſuccès que leur promettoit cette Piéce, ayant refuſé toutes les autres qui leur furent préſentées, une cabale d'Auteurs piqués, la décria ſi fort dans le Public, qu'on en étoit dégoûté preſque avant que de l'avoir vûe, & qu'on y portoit un eſprit mal intentionné, ou prévenu. Ce n'étoit pas (diſoit-on) que l'ouvrage ne fût plein de beautés ; on convenoit aiſément que tout y petilloit d'eſprit : mais on ſe plaignoit que cet eſprit y fût répandu avec plus de profuſion que de choix, plus de vivacité que d'ordre. Ce même Public ſi difficile fut de meilleure humeur, & plus favorable à une petite Piéce en Vers, que l'Auteur avoit faite, en badinant, ſur les Modes de ce

tems-là, & ſur les maniéres affectées de parler & de s'habiller. Elle fut expoſée ſous le nom des *Mots à la Mode*, & reçûe avec beaucoup d'applaudiſſement & de plaiſir. C'eſt une des jolies bagatelles qui ayent paru ſur le Théâtre.

Enfin la derniére Piéce qui ſoit ſortie de la plume de M. Bourſault, eſt ſon *Eſope à la Cour* : Comédie, qui ſeroit un chef-d'œuvre, ſi une mort prématurée lui eût laiſſé le loiſir de repaſſer lui-même ſur ſon Ouvrage, & d'y donner la derniére main. Telle qu'elle étoit ſur le papier, elle fut encore alterée à la repréſentation, où l'on ſe crut obligé de retrancher quantité des plus beaux Vers, parce qu'on les trouvoit trop forts, & qu'on en craignoit les applications. Par exemple : Dans la belle Scéne du premier Acte, où *Créſus* ſe plaint à *Eſope* du peu de ſincerité des Courtiſans toujours

prêts à encenſer juſqu'aux défauts de leurs Princes ; on lui faiſoit dire ces quatre beaux Vers.

Par là je m'apperçois, ou du moins je ſoupçonne
Qu'on encenſe la Place autant que la perſonne ;
Que c'eſt au Diadéme un tribut que l'on rend ;
Et que le Roy qui régne eſt toujours le plus Grand.

Et dans la même Scéne où *Créſus* diſoit encore :

Quoique juſques ici l'équité de mes armes,
A mes ſeuls ennemis ait cauſé des allarmes :
Je renonce avec joye aux plus vaſtes projets,
Si les exploits du Prince épuiſent les Sujets.
Guide mes pas toi-même au chemin de la Gloire.

Eſope répondoit.

D'ordinaire les Rois y vont par la Victoire,
Seigneur ; c'eſt le ſentier le plus ſuivi par eux,
Et qu'on trouve honorable, à force d'être affreux.
Quelle grande bataille a-t-on jamais gagnée,
Que l'horreur n'ait ſuivie, ou n'ait accompagnée ?
Eh ! Qu'eſt-ce que l'on gagne ? Un morceau de terrain,

Que le Victorieux quitte le lendemain.
Cependant bien ſouvent pour de telles Conquêtes,
Il en coûte au Vainqueur quinze ou vingt mille
Têtes :
Et le ſang que l'on perd dans ce gain malheureux,
Eſt toujours le plus noble & le plus généreux, &c.

Il y avoit grand nombre de Vers de la même force répandus dans toute la Piéce, qu'on a, ou ſupprimés, ou gâtés : & elle ne laiſſe pas encore d'avoir des beautés inimitables, & qui font regretter la perte d'un Auteur, qui écrivoit avec tant de nobleſſe & de vérité.

Il a fait auſſi des Vers de dévotion, entr'autres *les Litanies de la Sainte Vierge*, (une Strophe ſur chaque Verſet) où, avec toutes les graces de la Poëſie, l'Auteur a répandu beaucoup de pieté & d'onction. C'eſt dommage qu'il ne ſe trouve plus d'Exemplaires de ce petit Livre, dont la ſeconde Edition eſt de 1667.

M. Bourſault n'écrivoit pas moins poliment en Proſe qu'en Vers, témoins les trois Tomes de ſes Lettres, dont il s'eſt fait tant d'Editions; & qui ſont ſi agréables par la varieté des traits, des ſaillies, des contes, des fables, des bons mots, des faits anecdotes, des Epigrammes, & des jolis Vers dont ces Lettres ſont remplies, qu'on les lit & relit avec un nouveau goût, & qu'on les trouve toujours nouvelles, quoique celles qu'on nomme *à Babet*, ſoient imprimées dès l'année 1666. Elles ſont écrites d'un ſtyle ſi naturel & ſi galant, & avec une naïveté ſi inſinuante, que l'illuſtre Comteſſe *de la Suze*, qui en aimoit & eſtimoit particuliérement l'Auteur, fit ce Madrigal à leur louange.

Babet, qui que tu ſois, que tes Lettres ſont belles!
Que pour toucher les cœurs elles ont de pouvoir!
Ce ſont des beautés naturelles,

Qu'on ne se lasse point de voir.
Les naïvetés enchantées,
Qu'avec tant d'enjouement ton amour t'a dictées,
Ont d'inimitables appas.
Quand Tircis insensible aux accens de ma Lyre,
Pour ne pas m'écouter portoit ailleurs ses pas,
Que ne te connoissois-je, hélas!
Tu m'aurois appris à lui dire
Ce que je ne lui disois pas.

Il y a du même Auteur d'autres ouvrages en Prose outre *l'Etude des Souverains*, dont il est parlé ci dessus, *Le Marquis de Chavigny* & *Le Prince de Condé*, qui sont deux petites Nouvelles historiques, écrites avec tout le feu & toute la politesse imaginables. On lit encore de lui un autre Roman, en deux Tomes, sans nom d'Auteur, intitulé, *Ne pas croire ce qu'on voit*; qui est si divertissant & d'un style si enjoué, qu'on l'a souvent attribué à *Scarron*: C'est en faire un grand éloge.

M. Bourſault n'étoit encore qu'à l'âge de 63 ans, & jouiſſoit de toute la force de ſon eſprit & de ſa ſanté, lorſqu'il fut attaqué d'une colique ſi violente, qu'elle lui noüa l'inteſtin; & pendant les huit jours qu'il a ſurvêcu à une opération ſi douloureuſe, il donna à ſa famille les marques les plus édifiantes de courage, de patience, de réſignation & de pieté. Il voulut par la confiance & l'eſtime qu'il avoit pour ſon fils le Théatin, ſe confeſſer à lui à la mort; & que ce fût un fils ſi cher qui lui fermât les yeux, ce qui arriva le 15 Septembre 1701. Il mourut très-regretté du Public & de ſes amis. Il avoit été en commerce & en liaiſon d'amitié avec tous les beaux eſprits de ſon tems, qui le chériſſoient pour la douceur & la bonté de ſes mœurs, autant qu'ils l'eſtimoient pour la vivacité & la délicateſſe de ſon génie.

Le Grand *Corneille* l'appelloit *son fils*, & l'honoroit de ses avis & de son approbation dans tout ce que cet Auteur, encore jeune, faisoit paroître sur la Scéne. A la représentation de *Germanicus*, ce grand Maître du Théâtre, lui donna hautement son suffrage, & dit en pleine Académie, *qu'il ne manquoit à cette Piéce que le nom de M. Racine, à qui elle ne feroit point deshonneur.* Messieurs *Pélisson*, *Charpentier*, *de Scudéry*, *Tallemant*, *Ménage*, *Quinault*, *Segrais*, avoient été ses amis intimes: Mesdames *De la Suze* & *de Villedieu*, & Mademoiselle *de Scudéry* avoient toujours eu pour lui une amitié particuliére: *Thomas Corneille*, qui a écrit avec tant d'érudition, & dont le mérite n'a eu pour ombre que d'avoir un frere plus grand que lui, aimoit tendrement M. Boursault, & vouloit absolument qu'il demandât à être de

l'Académie. Et sur ce que celui-ci lui alleguoit toujours son ignorance, & lui demandoit de bonne foi ce que feroit l'Académie d'un sujet ignare & non lettré qui ne sçavoit ni *Latin ni Grec. Il n'est pas question*, lui répondoit-il, *d'une Académie Grecque ou Latine, mais d'une Académie Françoise: & qui sçait mieux le François que vous?*

C'est lui qui, à la représentation d'une des meilleures Piéces * de Théâtre de notre Auteur, qu'une cabale déclarée avoit entrepris de faire tomber, lui fit donner un jour au foyer de la Comédie, où un grand monde étoit assemblé, un Billet cacheté & sans signature, où il y avoit ce Madrigal:

Plus je vois ton ouvrage, & plus j'en suis avide.
C'est ainsi qu'au tems ancien
Ecrivoient le galand Ovide
Et l'ingénieux Lucien.

* *Phaëton.*

Richelet, si connu par ses ouvrages & par son Dictionnaire, ayant sçû du Chevalier *Edelink*, fameux Graveur, qu'il alloit travailler au Portrait de M. Boursault, lui envoya ces Vers obligeans, pour mettre au bas du Portrait.

Voiture, Sarrazin, La Fontaine, Moliére,
Dont la Parque infléxible a finit la carriére,
Poëtes accomplis, Orateurs excellens;
L'Homme, à qui ce portrait ressemble,
Sans étude lui-seul a les diverses talens,
Qu'avec tant de sçavoir vous aviez tous ensemble.

On a mis à la tête de ce Recueil la Lettre sur *les Spectacles*, qui fit tant de bruit en 1694, & qui donna lieu à tant de bons & de mauvais écrits qui parurent alors pour & contre la Comédie.





# LETTRE D'UN HOMME D'ÉRUDITION ET DE MÉRITE

*Consulté par l'Auteur pour sçavoir, si la Comédie peut être permise, ou doit être absolument défendue.*

ONSIEUR,

Je m'étois toujours défendu de vous donner par écrit mon senti-

ment ſur la Comédie, & j'avois tâché d'éviter ce coup, en vous apportant pour excuſe, & la délicateſſe de la matiére, & le peu de capacité de celui qui la devoit traiter ; mais je ne puis plus tenir contre l'obſtination & l'importunité de vos priéres (ſi jamais cependant un Ami tel que vous, Monſieur, eſt capable d'importuner :) & pour vous guérir de la crainte ſcrupuleuſe où vous êtes, que votre conſcience ne ſoit intéreſſée dans les Ouvrages de votre eſprit, je paſſe aujourd'hui par deſſus ces deux difficultés ; voulant bien m'expoſer en votre faveur à ne pas répondre à la haute idée que vous avez conçûe de mon peu de mérite ; & m'engager, pour vous tirer de peine, dans une des plus difficiles, mais des plus curieuſes Queſtions que les Théologiens ayent traitée. En effet, Monſieur, plus j'examine les Saints Peres,

plus je lis les Théologiens, plus je consulte les Casuistes, & moins je sçai à quoi me déterminer : à peine ai je trouvé quelque tempérament en faveur de la Comédie dans les Scholastiques (*a*), qui presque tous sont d'avis de lui faire grace, que je me sens accablé par un torrent de Passages des Conciles & des Peres, qui depuis le premier jusqu'au dernier, ont tous fulminé contre les spectacles, & ont employé la ferveur de leur zêle, & la vivacité de leur éloquence pour en donner une si grande horreur aux fidéles, que les consciences foibles ou timorées ne veulent pas même qu'il soit permis d'en disputer, & traitent de pernicieux & de relâchés, les Docteurs qui ont l'indulgence de les tolérer.

(*a*) Le Card. de Turre-Cremata. Regnier de Pise. Jean Viguier. Le Cardinal Cajetan. Armilla. Tabienna. Medina. Sylvester. Comitolus. Megalius. Henriquez. Sanchez. Emmanuel Sa. Scarsella. Bonacina. Diana, &c.

Si je m'abandonne à la rigueur avec les Peres de l'Eglise, & que j'invective contre la Comédie comme contre une des plus pernicieuses inventions du démon, je ne puis lire nos Théologiens, ces grands hommes si distingués par leur piété & par leur doctrine, que je ne me laisse adoucir par la droiture de leur raisonnement, & plus encore par la force de leur autorité. Vous m'avouerez, Monsieur, qu'on seroit embarrassé à moins; & que ce n'est pas une petite affaire de décider une Question dont les sentimens sont si partagés: Car dites-moi, je vous prie, de quel côté se tourner? Laisserons-nous là les Peres & les Conciles pour suivre le sentiment des Modernes? Nous croirions, vous & moi, faire un crime, sur-tout après la décision d'un grand Pape (*a*), qui ne veut pas que dans la morale on se

(*a*) *Sanctorum Patrum*, &c. Alex. III. Epist. 19. Uspal. Episc.

ſerve d'autres régles que de celles que nous ont laiſſés les Saints Peres. Serons-nous obligés de dire que ce qu'il y a eu d'habiles Théologiens, plus recommandables encore par la ſainteté de leurs mœurs que par l'éclat de leur ſcience, ou ſe ſoient trompés eux-mêmes, ou ayent eu le deſſein de nous tromper ? Cela ſeroit bien violent : & quand ſaint Auguſtin (*a*) nous a recommandé d'avoir de la vénération pour l'autorité de nos Peres, il n'a pas entendu que ce fût aux dépens de ceux qui les auroient ſuivis.

Nous aurions bientôt décidé la Queſtion, ſi l'Ecriture Sainte s'en expliquoit de quelque maniére que ce pût être : mais comme a fort bien remarqué Tertullien (*b*), nous n'y

(*a*) *Veneranda quidem*, &c. lib. 2. contra Academic. cap. 3.

(*b*) *Plane nuſquam*, &c. lib. 1. de Spectac. cap. 16.

trouvons nulle part, que, de même qu'elle défend en termes exprès, d'adorer les Idoles, ou de commettre des homicides, des trahiſons & des adultéres, elle commande auſſi expreſſement de n'aller point au Cirque & au Théâtre; de ne point voir les combats des Gladiateurs; enfin de n'aſſiſter à aucun Spectacle. Liſez & reliſez l'Ecriture, vous n'y trouverez point de précepte formel & particulier contre la Comédie. Les Peres aſſurent qu'on n'y peut pas aſſiſter, les Docteurs Scholaſtiques ſoutiennent le contraire. Tâchons donc de nous ſervir de cette régle de ſaint Cyprien (*a*), » que la rai» ſon doit expliquer ce que l'Ecritu» re a voulu taire; « & faiſons nos efforts pour concilier les concluſions des Théologiens avec les déciſions des Peres de l'Egliſe.

(*a*) *Præceptorum loco*, &c. lib. 1. de Spect. in princip.

Mais parce que c'eſt quelque choſe d'aſſez délicat, & que le point de la Queſtion conſiſte à les bien accorder enſemble ; je veux bien ne vous rien avancer de moi-même, & vous faire parler en ma place l'incomparable ſaint Thomas, lequel étant d'un côté un Pere très-religieux & un très-ſaint Docteur de l'Egliſe, & de l'autre l'Ange de l'Ecole, le Maître & le Chef de tous les Théologiens, me paroît tout-à-fait propre pour raſſembler les ſentimens partagés des uns & des autres, & pour nous tracer le chemin que nous devons ſuivre ſans avoir peur de nous égarer.

Si j'avois à parler à quelque moins habile homme, ou bien à quelque eſprit difficile, qui pour ſe donner un air de critique ou de réforme, auroit la témérité de rejetter la doctrine de ſaint Thomas, comme oppoſée à la Morale des Peres, & peu conforme en quelques endroits aux

maximes les plus pures de la Religion; je n'aurois pas de peine à lui fermer la bouche, & à lui apprendre à porter à la doctrine de ce ſaint Docteur toute la vénération qui lui eſt dûe, & que les Conciles, les Souverains Pontifes, & tous les grands hommes qui l'ont ſuivi, n'ont pû lui refuſer. Si vous trouvez jamais quelqu'un de ces Sages en votre chemin, vous n'avez qu'à leur faire lire ce qu'en ont dit les Souverains Pontifes, Urbain V. (a) dans la Bulle qu'il donna à Montefalcone en 1370, pour la Tranſlation des Reliques de ce grand Saint: Clement VIII. dans le Bref *In quo nos Paſtoralis*, expédié en 1603. Jean XXII. dans la Bulle de ſa Canoniſation: le bienheureux Pie V. dans la Bulle *Mirabilis Deus*, en 1567. Paul V. dans une qu'il écrivit aux Napolitains en 1605. Tous

*(a) Cum ſacrum & venerabile corpus B. Thomæ de Aquino, &c. cujus Doctrinæ, &c. hic ſiquidem honor, &c.*

ces Papes qualifient la Doctrine de ſaint Thomas, de célébre partout le monde, de glorieuſe au nom Chrétien, d'avantageuſe à l'Egliſe. L'illuſtre Baronius (*a*) dont le témoignage eſt d'un ſi grand poids, dit qu'on ne peut expliquer combien au Concile de Trente la doctrine de ce grand Docteur reçut de louanges & d'acclamations de la part des Peres & des Théologiens qui y aſſiſtérent; & ſi vous en voulez davantage, je vous renvoye à Jean de ſaint Thomas & à Gonet, Théologiens diſtingués de l'Ordre de ſaint Dominique, qui vous fourniront une infinité d'approbations autentiques de la doctrine de ſaint Thomas.

Après l'avoir ainſi ſuppoſée, ou pour mieux dire, ſolidement établie contre tous ceux qui la voudroient conteſter; liſez, je vous prie, avec

(*a*) *Vix quiſpiam enarrare*, &c. in notis ad Martyr. die 7. Mart.

attention ce que ce grand Docteur enſeigne de la Comedie, dans la Seconde partie de ſa Somme (*a*), où il explique bien des choſes néceſſaires à ſcavoir pour le repos de la conſcience. Il demande entr'autres (*b*) ce que l'on doit croire des jeux & des divertiſſemens ? & il ſe répond lui-même, que quand ils ſont modérés, non ſeulement il n'y croit point de mal, mais encore qu'il y trouve quelque bien, & cette vertu qu'Ariſtote appelloit *Eutrapélie*; (c'eſt une vertu, comme vous ſçavez, qui ſçait mettre un juſte tempérament dans les plaiſirs.) La raiſon qu'il en apporte eſt, que l'homme fatigué par des actions ſérieuſes a beſoin d'un agréable repos, qu'il ne trouve que dans les jeux : & pour fortifier ſon ſentiment, ſaint Thomas y joint celui de ſaint Au-

(*a*) 2. 2. quæſt. 168.
(*b*) Artic. 2.

guſtin;

guſtin, (*a*) dont il rapporte ces propres paroles : *Je veux enfin que vous vous ménagiez, car il eſt de l'homme ſage de relâcher quelquefois ſon eſprit trop appliqué à ſes affaires.*

» Comment, continuë ſaint Tho-
» mas, comment ſe fait ce relâche-
» ment de l'eſprit, ſi ce n'eſt par des
» paroles ou par des actions diver-
» tiſſantes ? Ce n'eſt donc point un
» mal ni rien d'indigne de l'hom-
» me ſage, de ne ſe point refuſer
» des plaiſirs innocens & honnêtes. «
Ce ſaint Docteur veut même qu'il y ait quelque ſorte d'excès à ne point prendre de divertiſſement ; (*b*)
» parce, dit-il, que tout ce qui eſt
» contre la raiſon eſt vicieux : or il
» eſt contre la raiſon qu'un homme
» veuille être à charge aux autres ;
» qu'il s'oppoſe à leurs innocens

(*a*) *Volo tandem tibi parcas*, &c. Aug. in lib. 2. de Muſica. *At iſta remiſſio animi*, &c. ubi ſuprà,

(*b*) *Quia omne quod eſt*, &c. art. 4.

» plaisirs ; qu'il ne veuille jamais
» être de rien, ni contribuer par
» ses paroles ou par ses actions à
» leur divertissement commun. C'est
» donc avec beaucoup de raison que
» Sénéque a dit à ce sujet : Com-
» portez-vous dans les compagnies
» avec tant de sagesse & de discré-
» tion, que personne ne vous trou-
» ve incommode, ou ne vous mé-
» prise comme un homme de rien,
» qui ne sçait pas vivre ; car c'est
» un vice d'être fâcheux à tout le
» monde ; & l'on s'attire avec sujet
» le nom de sauvage & de grossier. «

De ces paroles de saint Thomas, il vous est aisé de juger, Monsieur, que sous le nom de jeux il comprend aussi la Comédie, quand il dit : Que ce relâchement de l'esprit, qui est une vertu, se fait par des paroles & par des actions divertissantes. Qu'y a-t-il de plus propre & de plus particulier à la Comédie, qui ne consiste qu'en des

paroles & en des actions risibles & ingénieuses, qui font plaisir & qui délassent l'esprit? Je ne pense pas qu'en tout autre divertissement, on trouve unies ensemble & les paroles & les actions : mais écoutez encore un peu ce grand Docteur, il achevera de vous convaincre par une objection qu'il se fait à lui-même, & vous verrez comme il y répond. L'objection est assez forte, & contient presque tout ce qu'on peut dire contre les Comédies & contre les autres Spectacles.

» Il semble, dit saint Thomas, » (*a*) que les Comédiens passent les » bornes du divertissement réglé, » eux qui ne destinent & n'em» ployent toute leur vie qu'à jouer. » Si l'excès du divertissement est un » péché, (comme on n'en peut dou» ter) les Comédiens sont en état » de péché; ceux qui vont à la Co» médie péchent; & ceux qui leur

(*a*) *Histriones in ludo*, &c. art. 3.

» donnent de l'argent ſont les fauteurs de leur péché : quoique nous liſions dans la Vie des Peres, qu'il fut un jour révélé à S. Paphnuce, qu'il n'auroit pas dans l'autre vie un plus haut dégré de gloire qu'un certain Comédien. «

Si l'objection que ſe fait ſaint Thomas eſt ſolide, ſa réponſe ne l'eſt pas moins. Vous en allez juger par ſes propres paroles, auſquelles je me ferois un ſcrupule de rien changer, tant elles ſont juſtes & expreſſives : je me contenterois de les pouvoir bien rendre, & de ne vous rien dérober de leur beauté. » Le divertiſſement, *(a)* répond cet excellent Docteur, étant donc néceſſaire pour la conſolation de la vie humaine, on peut deſtiner à cette même fin certains emplois qui ſoient permis. Ainſi l'emploi des Comédiens établi pour donner aux hommes une récréation

(a) *Quod ſicut dictum eſt*, &c. Ibid.

» honnête, n'a rien, ſelon moi, qui
» mérite d'être défendu, & je ne les
» crois pas en état de péché, pour-
» vu qu'ils n'uſent de cette ſorte
» de jeu qu'avec modération ; c'eſt-
» à-dire, qu'ils ne diſent ou ne faſ-
» ſent rien d'illicite ; qu'ils ne mê-
» lent point, comme on dit, le ſa-
» cré avec le profane ; & qu'ils ne
» jouent point en un tems défendu.
» Et quoique dans la vie (ce ſont
» toujours les paroles de ſaint Tho-
» mas) ils n'ayent point d'autre em-
» ploi à l'égard des autres hom-
» mes, ils en ont toutefois de fort
» ſérieux à leur égard, & par rap-
» port à Dieu, comme quand ils le
» prient, quand ils réglent leurs
» paſſions, quand ils donnent l'au-
» mône aux pauvres. De là je con-
» clus (pourſuit ce grand homme)
» que ceux qui les payent & qui les
» aſſiſtent avec modération ne pé-
» chent point ; & qu'ils font même
» une action de juſtice, puiſque c'eſt

» leur donner la récompenſe de leur
» travail : mais ſi quelqu'un diſſi-
» poit tout ſon bien après eux, ou
» bien qu'il entretînt des Comédiens
» qui jouaſſent d'une maniére ſcan-
» daleuſe, je ne doute point qu'il ne
» péchât, comme s'il les entretenoit
» dans le péché : & c'eſt dans ce ſens
» que ſe vérifie cette parole du
» grand ſaint Auguſtin (*a*) : Que
» donner ſon bien aux Comédiens,
» c'eſt moins une vertu qu'un vice. «

Eh bien, Monſieur, juſqu'ici ce ſont les propres paroles de ſaint Thomas : peut-on mieux répondre qu'il le fait à cette grande objection ? Et ne vous eſt-il pas aiſé de tirer vous-même trois conſéquences de toute ſa doctrine ? La premiére, que ſous le nom général de jeux & de divertiſſemens, il entend auſſi la Comédie, & qu'il l'approuve en même tems qu'il trouve de la vertu dans les premiers. La ſe-

(*a*) Aug. ſup. Joan.

conde, qu'il ne faut pas toujours croire en état de péché les Comédiens qui paſſent leur vie ſur le Théâtre, & moins par conſéquent les Auteurs qui leur donnent des Piéces à repréſenter, pourvû que les uns & les autres s'acquittent avec modération & avec prudence, & qu'ils faſſent d'ailleurs des actions ſérieuſes de piété & de religion. La troiſiéme enfin, que non ſeulement il n'y a point de péché à les aſſiſter avec diſcrétion, mais encore que c'eſt une action de juſtice de leur donner, comme on y eſt obligé, la récompenſe de leur emploi & de leur travail. Ainſi vous voyez bien que l'Ange de l'Ecole, & après lui les Théologiens, admettent la Comédie; & que s'ils en condamnent quelque choſe avec les Peres, ce n'en peut être que l'excès.

Pour prouver que ce n'eſt que l'excès qu'il faut condamner dans tous les jeux & tous les plaiſirs, &

que les Saints Peres n'ont point eu d'autre intention en se déchaînant contre la Comédie, saint Thomas explique ce qu'il entend par *excès*, & suppose comme un principe incontestable (*a*) qu'en tout ce qui peut être réglé selon la raison, l'on doit appeller superflu ce qui passe cette régle, & défectueux ce qui ne l'égale pas. » Or est-il, conti-
» nue ce saint Docteur, que les pa-
» roles & les actions divertissantes
» peuvent être réglées par la rai-
» son : il s'y trouve donc de l'excès,
» quand elles ne suivent plus cette
» régle, & qu'elles sont outrées en
» elles-mêmes, ou défectueuses par
» les circonstances que l'on y peut
» apporter. « C'est sur ce principe que nous devons répondre aux autorités des Peres de l'Eglise, puisque, selon saint Thomas, ils n'invectivent que contre l'excès de la

(a) *Quod in omni eo quod est dirigibile*, art. 3. in corp.

Comédie ; & nous ne ferons rien en cela qu'à l'exemple de ce ſaint Docteur, qui, ſelon ſa coutume, appliquant à tous les Peres la réponſe qu'il donne à un ſeul, répond de cette maniére à ſaint Chryſoſtome. Cette bouche d'or de la Gréce avoit dit que ce n'eſt pas Dieu qui eſt l'auteur des jeux, mais le démon ; & pour donner de la force à ce qu'il avoit avancé, il avoit apporté ce paſſage de l'Ecriture : » Le peuple » s'aſſit pour manger & pour boire; » & il ſe leva pour jouer. « Mais ſaint Thomas veut que ces paroles du grand Chryſoſtome, s'entendent des jeux exceſſifs & peu modérés ; & il ajoute que l'excès dans le jeu tient d'une folle joye, appellée par ſaint Gregoire la fille de la gourmandiſe & du péché ; & que c'eſt en ce ſens qu'il eſt écrit : » Que le peuple s'aſſit pour manger » & pour boire, & qu'il ſe leva pour » jouer. « C'eſt une réponſe que

nous devons donner à tout ce qu'on nous objecte des Saints Peres, avec d'autant plus de raiſon, qu'à les examiner ſans prévention, & à peſer toutes leurs paroles, il eſt aiſé de voir que s'ils ſe ſont tant déchaînés contre la Comédie, ç'a été, parce que de leur tems, l'excès en étoit criminel & immodéré ; & que s'ils l'avoient trouvée, comme elle eſt aujourd'hui, conforme aux bonnes mœurs & à la droite raiſon, ils ne l'auroient pas tant décriée, & auroient cru, comme ſaint Thomas, qu'il n'y avoit point de mal à y aſſiſter : mais c'étoit quelque choſe de ſi horrible & de ſi infâme que la Comédie, comme on la jouoit du tems de nos peres, qu'il n'y a perſonne à l'heure qu'il eſt, ( je parle des gens du monde, & de ceux encore qui ſont les moins retenus ) qui ne les condamnât, comme ont fait les Peres ; & ce n'eſt pas une choſe étonnante, que ces ſaints Perſon-

nages ayent employé toute la force de leur zéle contre la chose la plus scandaleuse qui fut dans l'Eglise. N'est-ce pas contre l'excès de la Comédie, par exemple, que se récrie Tertullien, lorsqu'il dit : (*a*) » N'allons point au Théâtre, qui est » une assemblée particuliére d'impudicité, où l'on n'approuve rien » que ce que l'on improuve ailleurs; » de sorte que ce qu'on y trouve de » plus beau, est pour l'ordinaire ce » qui est de plus vilain & de plus » infâme; de ce qu'un Comédien, » par exemple, y joue avec les gestes les plus honteux & les plus naturels; de ce que des femmes oubliant la pudeur de leur sexe, » osent faire sur un Théâtre, & à » la vûe de tout le monde, ce qu'elles auroient honte de commettre » dans leurs maisons, où elles ne » sont vûes de personne; de ce qu'on

(*a*) *Hoc igitur modo*, &c. lib. de Spectaculis, cap. 17.

» y voit un jeune homme s'y bien
» former, & souffrir en son corps
» toutes sortes d'abominations, dans
» l'espérance qu'à son tour il devien-
» dra maître en cet art détestable.
» On y fait paroître jusqu'à des fil-
» les perdues, victimes infâmes de
» la débauche publique, d'autant
» plus miserables en cela, qu'elles
» sont exposées sur le Théâtre à
» la vûe des femmes qui ignorent
» le libertinage. Elles y sont le su-
» jet de l'entretien des jeunes gens:
» l'on y apprend le lieu de leur pro-
» stitution; l'on y compte le gain
» qu'elles y font, & l'on y fait leur
» éloge devant ceux qui ne de-
» vroient rien sçavoir de toutes ces
» choses. Je ne dis rien, ajoute ce
» Pere, de ce qui doit demeurer
» enséveli dans les ténébres, de peur
» d'être coupable de ces crimes par
» le seul récit que j'en ferois. «

Que seroit-ce donc que nous di-
roit Tertullien, s'il vouloit révéler

tous ces myſtéres d'iniquité qu'il renferme dans un éternel oubli, puiſque ce qu'il nous en dit eſt ſi impie & ſi infâme. Mais les autres Peres ne ſont pas ſi retenus que lui, & ne font point de difficulté de découvrir tout ce qu'ils en ſçavent. Ne croyez pas que j'aye envie de vous les rapporter tous : outre que j'aurois plûtôt fait de vous citer toute la Bibliothéque des Peres, ces matiéres délicates traitées hardiment dans une langue qui souffre tout, ne pourroient ſe rendre dans la nôtre, ſans bleſſer les oreilles tant ſoit peu chaſtes ; & je me contenterai de vous laiſſer à connoître ce qu'ils en ont dit de plus fort, par ce que je vous choiſirai dans leurs écrits de plus foible.

Salvien ſe défendoit d'en rien dire, par la peine qu'il auroit eue à en parler. » *(a)* Qui pourroit

(*a*) *Quis enim integro*, &c. lib. 1. de Gub. Dei.

» traiter, dit-il, de ces représenta-
» tions honteuses, de ces paroles
» deshonnêtes, de ces mouvemens
» lascifs & impudiques, dont on
» peut reconnoître l'énormité & le
» crime, par la défense que ces cho-
» ses imposent elles-mêmes de les
» rapporter ? «

Lactance n'est pas si réservé : voici ce qu'il en dit de plus tolérable. *(a)* » Ces mouvemens pleins d'impu-
» dence, que l'on voit dans la per-
» sonne des Comédiens, quel au-
» tre effet produisent-ils que d'en-
» seigner le mal à la jeunesse ? Leurs
» corps efféminés, sous la démar-
» che & sous l'habit de femme, re-
» présentent les gestes les plus lascifs
» des plus dissolues. Et plus bas :
» (*b*) Après la licence des paroles,
» on en vient à celle des actions :
» on dépouille en plein Théâtre, à

(*a*) *Histrionum quoque*, &c. lib. 1. cap. 22.

(*b*) *Præter verborum*, &c. lib. 1. de Ludis, p. 20.

» la priére du peuple, des femmes » débauchées, &c. « Jugez si le reste que dit ce Pere, peut être quelque chose de fort beau.

(*a*) Saint Cyprien, qui a composé, *ex professo*, un Livre des Spectacles, décrit bien au long toutes les infamies qui s'y pratiquoient. On peut lire aussi quelque chose de cette abominable coutume de paroître nuds sur le Théâtre, dans les Œuvres (*b*) de saint Chrysostome, de saint Jérôme, & de saint Augustin : le premier ne fait point de difficulté de comparer ceux qui de son tems alloient à la Comédie, de les comparer, dis-je, à David, prenant plaisir à regarder Bethsabée toute nue dans son bain ; & de dire, que le Théâtre est le rendez-

(*a*) *Sed ut ad Scenas*, &c. Cyprianus, lib. 1. de Spectaculis.

(*b*) *Delectat in mimis*, &c. Idem Epist. ad Donatum. Hieron. lib. 1. advers. Jovinian. Aug. 2. de Civit. Dei. cap. 26. Chrys. Hom. 1. in Psalm. Idem Hom. 6. in. 2. cap. Matthæi.

vous de tous les crimes, que tout y est plein d'abomination, & d'effronterie. Un Auteur *(a)* plus moderne nous décrivant les spectacles des Anciens, & sur-tout leurs Bachanales, fait des peintures si horribles de leurs infamies & de leurs prostitutions publiques, que je ne puis me résoudre à vous les rapporter. Imaginez-vous, Monsieur, si ce pouvoit être de belles choses, puisque l'infâme Heliogabale en étoit l'Auteur. De peur que vous ne croyiez que les Saints Peres n'ayent exageré, & que la Comédie n'étoit pas autre dans ce tems-là qu'elle est aujourd'hui, mais que pour en détourner les Fidéles, les Prédicateurs de l'Evangile & les Auteurs Ecclésiastiques la depeignoient avec de si affreuses couleurs; je veux bien que vous ne vous en rapportiez pas seulement à ceux-

(*a*) *Quæ sacra*, &c. Alexander ab Alexandro, lib. 6. dierum genit.

ci, mais que vous conſultiez les Auteurs profanes ; Valere-Maxime *(a)* ne vous ſera peut-être pas ſuſpect ; parlant toutefois de cet uſage déteſtable qu'avoient les Romains, d'expoſer ſur le Théâtre les corps nuds des filles débauchées & ceux des jeunes garçons, rapporte de M. P. Caton, qu'aſſiſtant un jour à ces ſpectacles, & apprenant de Favonius, ſon favori, que par le reſpect qu'on lui portoit, le peuple avoit honte de demander que les Comédiens paruſſent nuds ſur le Théâtre, ce grand Homme ſe retira, pour ne pas empêcher par ſa préſence une choſe qui étoit paſſée en coutume. Sénéque *(b)* rend le même témoignage à Caton, & le loue de n'avoir pas voulu voir nues ces femmes débauchées ; & je n'oſe vous rapporter les paroles de Lampridius, parce qu'elles ſont trop li-

(*a*) In Floralibus, lib. 2.
(*b*) Epiſt. 97.

bres, quand il dit que l'Empereur Héliogabale, qui dans une Piéce représentoit Venus, se fit voir tout nud sur le Théâtre avec une impudence extrême. Mais qu'ai-je affaire de vous rapporter des exemples tirés de l'Histoire Profane, à vous qui la sçavez à fond? c'est à vous que je m'en rapporte moi-même. N'est il pas vrai, Monsieur, que ce qu'on lit des Spectacles des Anciens, est quelque chose d'épouvantable, tant pour le libertinage que pour l'impiété? Car ne vous imaginez pas qu'on n'y dît que des ordures. » On y blasphêmoit le » Nom de Dieu, dit saint Chry-» sostome (*a*): & lorsque les Co-» médiens avoient prononcé quel-» que blasphême, c'étoit alors que » l'on y rioit de tout son cœur. « C'est ce qui obligea le troisiéme Concile de Carthage à condamner

(*a*) *Blasph mabatur præterea*, &c. Hom. 6. ad cap. 2. Matth.

par ce Canon les Comédiens comme blaſphêmateurs : » Que les Laïques (a) même n'aſſiſtent point » aux Spectacles, car il a toujours » été défendu à tout Chrétien d'aller où il y des blaſphêmateurs. «

Après des choſes ſi criminelles, qui pourroit ne pas condamner la Comédie, s'il eſt vrai qu'elle fût remplie de tant d'ordures & d'impiétés ? Il n'eſt pas beſoin d'être ſaint Pere pour ſe déchaîner là contre, il ſuffit d'être Chrétien : je dis trop, il ne faut qu'avoir un peu d'honneur & de bon ſens. » Car, » comme dit juſtement ſaint Cyprien (b), comment un Chrétien, auquel il n'eſt pas même » permis de penſer aux vices, pourra-t-il ſouffrir des repréſentations » impures, où après avoir perdu la » pudeur, on s'enhardit à commet-

(a) *A ſpectaculo*, &c. Can. 2.

(b) *Quid inter hæc*, &c. Cyprianus, lib. de Spect.

» tre les plus grands crimes? « Il n'eſt donc beſoin que des lumiéres de la raiſon pour condamner de ſi grands excès. Auſſi liſons-nous dans ſaint Chryſoſtome, » Que certains » Barbares *(a)* ayant entendu par- » ler de ces jeux de Théâtre, & du » plaiſir que prenoient les Romains » à les voir repréſenter, dirent ces » paroles dignes des plus grands » Philoſophes : ( Il faut que les Ro- » mains, quand ils ont inventé ces » ſortes de voluptés, ſe ſoient re- » gardés comme des perſonnes qui » n'avoient ni femmes ni enfans: « ) & on loue Alcibiades entr'autres choſes, d'avoir fait jetter dans la mer un Comédien trop libre, appellé Eupolis, pour avoir récité en ſa préſence des vers infâmes, ajoutant à ce châtiment ce beau mot, qui perdroit de ſa force s'il étoit rendu en notre langue : *Tu me in*

(*a*) *Barbari quidem ipſi*, &c. Hom. 38. ad cap. 11. Matth.

*ſcena ſæpè merſiſti, & ego te ſemel in mari.*

Vous voyez bien, Monſieur, que tous ces paſſages des Peres, & mille que je ne vous rapporte pas contre la Comédie, à force de trop prouver contre elle, ne prouvent rien contre celle d'aujourd'hui. Ce ſeroit perdre tems que de faire comparaiſon de l'une à l'autre: Je vous prie ſeulement de remarquer que bien loin d'affoiblir la doctrine de ſaint Thomas, tout cela au contraire ne ſert qu'à la confirmer; car ce n'eſt que contre l'excès de la Comédie que s'arment les Saints Peres; au lieu que ſi de leur tems ils l'avoient trouvée dénuée des malheureuſes circonſtances qui l'accompagnoient, ils auroient été du ſentiment de ſaint Thomas; & s'ils ne l'avoient pas approuvée, du moins l'auroient-ils jugée indifférente.

J'ai été bien aiſe de vous rapporter toutes ces choſes avant que de vous découvrir préciſement mon ſentiment ſur ce ſujet, & ſur les principes inconteſtables que j'ai poſés: Je dis que, ſelon moi, les Comédies de leur nature, & priſes en elles-mêmes indépendamment de toute circonſtance, bonne ou mauvaiſe, doivent être miſes au nombre des choſes indifférentes. Vous ne vous attendez peut-être pas, Monſieur, en liſant du premier abord cette propoſition, que je vous la veuille prouver par l'autorité des Saints Peres: cependant à la bien examiner, c'eſt leur propre ſentiment, & celui même de Tertullien & de ſaint Cyprien, qui ſont les deux qui ſemblent s'être le plus déchaînés contre la Comédie. Pour commencer par Tertullien: en même tems qu'il déteſte l'horreur & l'infamie des ſpectales, il ſe fait

cette objection. » Dieu, dit-il, *(a)*
» a établi toutes choses, & les a
» données aux hommes, & par con-
» séquent elles sont toutes bonnes,
» comme le Cirque, les Lions, les
» Voix, &c. » Quelles sont donc
celles dont il n'est pas permis d'u-
ser? Et ce grand homme répond:
» Qu'il est vrai que toutes choses
» ont été instituées de Dieu, mais
» qu'elles ont été corrompues par
» le démon: Que le fer, par exem-
» ple, est autant l'ouvrage de Dieu
» que les herbes & que les Anges;
» que toutefois Dieu n'a pas fait
» ces créatures pour servir à l'ho-
» micide, au poison & à la magie,
» quoique les hommes les y em-
» ployent par leur malice: & que
» ce qui rend bien des choses mau-
» vaises, qui de soi seroient indif-
» férentes, c'est la corruption & non
» pas l'institution. « D'où appliquant

(*a*) *Omnia sunt à Deo*, &c. lib. de Spectac. cap. 20.

ce raiſonnement aux Spectacles & à la Comédie, il s'enſuit que conſiderée en elle-même, elle n'eſt pas plus mauvaiſe que les Anges, les herbes & le fer; mais que c'eſt le démon qui la change, l'altére & la gâte. Vous voyez que Tertullien a mis les Comédies parmi les actions indifférentes, & que ce n'eſt pas les condamner que d'en reprendre l'excès.

Saint Cyprien *(a)*, en parlant de David qui danſa devant l'Arche au ſon des flûtes, des tambours & des autres inſtrumens, avoüe que ce n'eſt point un mal de danſer & de chanter; mais il prétend que cela n'excuſe point les Chrétiens qui aſſiſtent à des danſes laſcives, & à des chants impurs, qui font retentir les louanges des Idoles. D'où il vous eſt facile de juger, que ce ſaint Docteur ne condamne pas abſolument les Danſes, les Chants, les

(*a*) *Quod David*, &c lib. de Spectac.

Operas

Operas & les Comédies, mais ſeulement les Spectacles qui repréſentoient les fables en la maniére laſcive des Grecs & des Romains *(a)*, & qui ſe célébroient en l'honneur des Idoles. C'eſt auſſi le ſentiment de ſaint Bonaventure, qui dit formellement : » Que les Spectacles » ſont bons & permis s'ils ſont ac- » compagnés des précautions & des » circonſtances néceſſaires. « Le Bienheureux Albert le Grand, ſon Maître, lui avoit appris cette doctrine : & les paroles que je lis à ce ſujet dans ſaint Antonin, Archevêque de Florence, ſont trop préciſes pour ne pas vous les rapporter. » La profeſſion de Comédien, dit- » il *(b)*, parce qu'elle ſert à la ré- » création de l'homme, qui eſt né- » ceſſaire pour ſa vie, n'eſt pas dé-

(*a*) *Dico quod ludus*, &c. in 4. diſt. 16. 1. 1. dub. 13.

(*b*) *Hiſtrionatus Ars*, &c. in 3. part. ſumm. tit. 8. cap. 4. ſeſſ. 12.

» fendue d'elle-même : de là vient
» qu'il n'eſt pas non plus défendu
» de vivre de cet art, &c. « Et dans
un autre endroit. » *(a)* La Comé-
» die eſt un mélange de paroles &
» d'actions agréables pour ſon di-
» vertiſſement, ou pour celui d'au-
» trui ; ſi l'on n'y mêle rien de deſ-
» honnête, rien d'injurieux à Dieu,
» ou de préjudiciable au prochain,
» ce jeu eſt un effet de la vertu d'Eu-
» trapelie ; car l'eſprit qui eſt fati-
» gué par des ſoins intérieurs, com-
» me le corps l'eſt par les exercices
» du dehors, a autant beſoin de re-
» pos que le corps en a de nourri-
» ture. Ce repos ſe procure par
» ces ſortes de paroles ou d'actions
» divertiſſantes, que l'on appelle
» Jeux. « Se peut-il rien, Monſieur,
de plus fort en faveur de la Co-
médie ? cependant c'eſt un grand
Saint qui parle : d'où vient donc

(a) *Scenicus ludus*, &c. 2. part. ſumm. cap. 23. ſeſſ. 1.

qu'il ne ſe déchaîne pas tant que les plus anciens ? C'eſt que la Comédie ſe corrige & ſe perfectionne tous les jours ; & j'ai remarqué en liſant les Saints Peres, que plus ils s'approchoient de nous, plus ils s'adouciſſoient à l'égard de la Comédie ; parce qu'apparemment la Comédie ſe reformoit, au lieu qu'aux ſiécles éloignés, ils déclamoient avec plus de ferveur contre les abominations dont elle étoit accompagnée. Ce n'eſt pas pour cela que les derniers le cédent en ſcience & en ſainteté aux premiers, c'eſt que la Comédie ſe change : auſſi voyons-nous qu'elle n'eſt pas défendue par le Saint de nos jours, le grand François de Sales, Evêque de Genêve *(a)*, qui peut ſans contredit ſervir de modéle à tous les Directeurs dans la conduite des ames à la véritable dévo-

(a) Introd. ad Vit. Dev.

tion : & Fontana de Ferrare *(a)* rapporte dans ſon Inſtitution, que l'illuſtre ſaint Charles Borromée permit les Comédies dans ſon Diocéſe par une Ordonnance de 1583, à condition néanmoins qu'avant que d'être repréſentées, elles ſeroient revûes & approuvées par ſon Grand-Vicaire, de peur qu'il ne s'y gliſſât quelque choſe de deshonnête, & de contraire aux bonnes mœurs. Ce pieux & ſçavant Cardinal approuva donc les Comédies modeſtes, & ne condamna que les deshonnêtes & les impies, comme on le voit par le troiſiéme Concile qu'il tint à Milan en 1572.

Outre cette foule de témoignages qui ſont en ma faveur, je puis encore former une forte preuve tirée des paroles & de la conduite des Saints Peres en général ; & vous faire remarquer que ceux qui ont parlé ſi fortement contre les Comé-

(*a*) Inſtit. fol. 45.

dies, ne l'ont pas fait avec moins de force contre les jeux de Cartes, de Dez, &c. Ils ont crié contre les banquets & contre les festins, contre le luxe & contre les parures, contre les bâtimens superbes, contre la magnificence des maisons, la richesse des ameublemens, la rareté des peintures, &c. On en trouve des Homelies tout entiéres dans saint Chrysostome : on en voit un détail particulier dans le Pédagogue de saint Clement d'Alexandrie *(a)*; saint Augustin en parle fort au long dans la plûpart de ses Ouvrages, & sur tout dans la Lettre qu'il écrit à Possidonius *(b)*: saint Cyprien cité par le même saint Augustin, saint Gregoire, en un mot, tous les Saints Peres ont vivement déclamé contre le luxe & contre la richesse des

(*a*) Pedag. lib. 2. & 3.

(*b*) Ep. 73. ad Possid. Doctr. Christ. l. 4. c. 23. Hom. 6. in Evang.

habits ; tantôt intimidant les Chrétiens par l'exemple du mauvais Riche, tantôt les menaçant des Anathêmes prononcés par ſaint Paul, & tantôt les excitant à ſuivre l'exemple du grand Jean-Baptiſte, qui par l'auſtérité de ſa vie a mérité tant de louanges de la bouche même du Sauveur. On ne ſe fait pas cependant tant de ſcrupule ſur ce chapitre que ſur celui de la Comédie; & l'on ne fait point de difficulté de s'habiller ſelon ſa condition, & de vivre à ſon aiſe, pourvû qu'on le faſſe avec modeſtie & modération: pourquoi donc n'étendrons-nous pas cet adouciſſement aux Spectacles, & ne dirons-nous pas, que comme on applique les reproches des Docteurs de l'Egliſe au luxe, à l'intempérance; à la diſſipation des biens, & non pas à leur uſage innocent & modéré, l'on peut auſſi interpréter leurs paroles des Comédies impies & deshonnêtes, &

non pas de celles où l'on ne trouve rien que de conforme aux régles de la sagesse & de l'honnêteté ?

» Pour preuve que l'Ecriture
» Sainte ne condamne point les
» Jeux, les Danses & les Spectacles,
» pris en eux-mêmes & dépouillés
» des circonstances fâcheuses qui les
» peuvent faire condamner, (ce sont
» les propres paroles du Bienheu-
» reux Albert le Grand) ne lisons-
» nous pas dans l'Exode (*a*) que
» Marie, sœur d'Aaron, dansa au
» son des tambours, & qu'elle mé-
» rita même par cette action ? Le
» Roy Prophete ne dit-il pas (*b*),
» que Benjamin étoit au milieu des
» jeunes filles qui jouoient du tam-
» bour ? Dieu ne promet-il pas aux
» Juifs par la bouche de Jéremie
» (*c*), qu'après leur retour de la
» Chaldée, ils danseront & joue-

(*a*) *Sumpsit ergo*, &c. in 4. dist. 16. art. 43.
(*b*) Psal. 67.
(*c*) Jerem. 31.

» ront des tambours ? Les danſes &
» les plaiſirs, conclut Albert le
» Grand, ne ſont donc mauvais
» que par les circonſtances crimi-
» nelles qu'on y ajoûte : & je n'o-
» bligerois pas un pénitent à s'en
» abſtenir, puiſque Dieu non ſeu-
» lement les permet, mais les pro-
» met lui-même. « En effet, ôtez
l'excès qui ſe peut gliſſer dans la Comédie, je ne ſçai ce qu'il peut y avoir de mauvais. Car c'eſt un tableau où ſont repréſentées des hiſtoires ou des fables pour divertir, & plus ſouvent pour inſtruire les hommes en les divertiſſant & en les délaſſant de leurs occupations ſérieuſes. C'eſt un caractére que vous ſçavez mieux attraper que perſonne ; & l'on ne peut nier que l'incomparable Eſope, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, ne ſoit d'une grande inſtruction pour la morale, & ne faſſe, ſi je l'oſe dire, beaucoup plus d'impreſ-

ſion que n'en feroit les leçons les plus ſérieuſes. Je dois lui rendre cette juſtice, (qu'il n'y a que des gens peu ſçavans ou paſſionnés qui lui puiſſent refuſer,) qu'il eſt fait ſelon toutes les loix & la premiere inſtitution de la véritable Comédie, qui ne fut inventée des Grecs, qu'elle reconnoît pour ſes Auteurs (*a*), que pour reprendre librement les vices des plus grands Seigneurs, & pour les en corriger. Je ſçai bien que comme elle étoit un peu trop hardie, les Athéniens eurent raiſon de lui ôter cette liberté, & de l'empêcher de s'attaquer immédiatement à perſonne; mais on lui permit de s'attacher généralement à reprendre les mœurs : & ce n'a été que par un abus, dont les choſes même les plus ſaintes ne ſont pas exemptes, que depuis, au lieu de les réformer, elle a pû contribuer à les corrompre. Je ne trouve donc

(*a*) Scaliger de Poëtica.

rien que de fort bon dans le premier deſſein de la Comédie, où l'on doit peindre le vice avec les plus noires, mais les plus vives couleurs, pour le faire craindre : où l'on doit mettre la vertu dans le plus beau jour, & l'élever par les plus grands éloges pour la faire pratiquer. Qu'y a-t-il là-dedans que de conforme au ſentiment de tous les fidéles, & à l'uſage de tous les pays, & de Rome même, où le Souverain Pontife aſſiſte quelquefois en perſonne à des Comédies qui ſe repréſentent chez les Religieux les plus réguliers & les plus auſtéres, ou dans des Colléges pour exercer la jeuneſſe, & la délaſſer en même temps, après une année de fatigues dans l'étude ſérieuſe des belles Lettres ?

Juſqu'ici je ne vois rien de mauvais dans l'inſtitution de la Comédie. Ah ! diſent ſes ennemis, elle n'eſt que trop mauvaiſe, puiſqu'elle eſt défendue. Juſqu'à préſent, je

l'avoue, je croyois qu'on défendît les choses parce qu'elles étoient mauvaises, & non pas qu'elles fussent mauvaises parce qu'elles étoient défendues. Mais il est bon de détruire entierement cette raison; & pour en venir aisément à bout, voyons les autorités de l'Ecriture Sainte, qui semblent défendre la Comédie & les semblables spectacles; & tâchons de les expliquer, non pas à notre fantaisie, mais par les paroles des plus grands Docteurs. Albert le Grand, qui a recueilli tous ces passages, les expliquera lui même Le premier est de saint Paul, qui semble avoir rapporté tous ces jeux à l'impudicité; car l'Apôtre exhortant les hommes à fuïr ce péché, dit ces paroles: (*a*) » Comme quelques-» uns d'eux sont tombés dans l'im-» pureté, desquels il est écrit: Le » peuple s'assit pour manger & pour » boire, & ils se levérent pour jouer. «

(*a*) *Sicut quidam*, &c. I. Corint. cap. 10.

Le second est de l'exode (*a*), où l'on voit que les danses furent premiérement inventées devant les Idoles ; & l'on prouve par là qu'elles ont été instituées par l'idolâtrie, pour exciter les hommes à l'impudicité. Le troisiéme est d'Isaïe, qui de la part de Dieu fait de grandes menaces contre ces sortes de jeux. » (*b*) Parce que, dit-il, les filles de Sion se sont élevées, & qu'elles ont marché avec mesure & cadence, &c. le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, &c. « Et l'on prétend enfin que saint Paul a renfermé les Spectacles dans ces célébres paroles : (*c*) » Abstenez-vous de la moindre chose qui ait l'apparence du mal. « Mais Albert le Grand répond à tous ces passages, » que les danses, &c. qui de soi ne sont pas

(*a*) Exod. 32.
(*b*) *Pro eo quod*, &c. Isaï. 3.
(*c*) *Abstinete vos*, &c. 1. Thess. c. 55.

» mauvaiſes, pouvoient le devenir
» par les malheureuſes circonſtan-
» ces dont ſaint Paul entend parler :
» Qu'il eſt faux qu'on ne danſât tou-
» jours que devant les Idoles, &
» qu'on le faiſoit en d'autres occa-
» ſions : témoin Marie, ſœur d'Aa-
» ron & de Moyſe, dont nous ve-
» nons de parler : Que Dieu par la
» bouche de ſon Prophéte, ne re-
» prend que les geſtes infâmes dont
» les danſes des Juifs étoient ac-
» compagnées : & que ſaint Paul
» enfin défend juſqu'à l'apparence
» du vrai mal, & non de ce qui ne
» le devient que par accident, &
» par de mauvaiſes circonſtances. «
Ces autorités de l'Ecriture, dont on fait tant de bruit, ne prouvent donc rien, ſelon Albert le Grand, contre les Spectacles.

Mais, me direz-vous, ſi les Comédies ſont bonnes en elles-mêmes, pourquoi ceux qui la jouent ſont-ils notés d'infamie par le Digeſte

de Justinien (*a*)? Si ce n'étoit pas un crime de jouer la Comédie, on n'auroit pas traité les Comédiens d'infâmes. Mais souffrez que je vous demande à mon tour, s'il y a péché à un Soldat qui craint les coups, de s'enfuïr du combat, ou bien si une jeune Veuve qui ne s'accommoderoit pas du célibat, feroit un péché mortel de passer en de secondes nôces avant l'année de son veuvage? Cependant le même Digeste de Justinien (*b*) met l'un & l'autre au nombre des personnes infâmes, & mille autres gens dont les actions ne sont point criminelles. C'est donc une assez foible conséquence que de prouver la méchanceté d'une action, parce qu'elle est notée d'infamie. S'il étoit vrai que les Comédiens fussent infâmes pour monter sur le Théâtre, & pour jouer la Comédie, je voudrois sçavoir en

(*a*) ff. tit. de his qui notantur infamiâ.
(*b*) Lege, *qui ait Prætor*. Lege, *Genero*.

vertu de quoi les jeunes gens dans les Colléges, les perſonnes les plus ſages, & quelquefois les plus qualifiées, les Princes mêmes & les Rois, les Prêtres & les Religieux, qui tous pour ſe divertir, & ſans ſcandale, repréſentent des perſonnages dans des Comédies, ne ſont point infâmes, & que les Comédiens le ſont, eux qui ne font pas autre choſe? Qu'on ne me diſe point que c'eſt parce que les derniers jouent par intérêt, & pour en retirer du profit, au lieu que tous les autres ne le font que pour leur divertiſſement; car cette raiſon fait pitié. S'il eſt vrai que l'action ſoit mauvaiſe en ſoi, qu'importe qu'elle ſe faſſe avec gain ou ſans profit? elle ſera toujours mauvaiſe: une circonſtance de plus ou de moins, ne ſçauroit rendre bonne une action eſſentiellement méchante: & de même qu'un parjure, ou un calomniateur, notés d'infamie par la Loi que vous

me citez, ſeront toujours infâmes, de quelque circonſtance que vous les accompagniez, auſſi la Comédie ne peut être repréſentée, dans quelque occaſion, ou pour quelque motif que ce ſoit, ſans encourir la tache d'infamie, qui, ſelon vous, y eſt attachée. D'ailleurs, pour entendre ce que veulent dire les Loix, il faut s'en rapporter aux Docteurs qui les ont expliquées. Voici ce que le fameux Balde (*a*) dit ſur celle dont il s'agit: » Les Comé-» diens qui jouent d'une maniére » honnête, ou pour ſe divertir, ou » pour délaſſer les autres, & qui ne » font rien contre les bonnes mœurs, » ne ſont point réputés infâmes. « Vous voyez donc bien, Monſieur, que ſelon ce Commentateur, l'infamie ne tombe que ſur les Comédiens qui jouent d'infâmes Comé-

(*a*) *Joculatóres*, &c. Lege 11. §. ait Prætor, ff. de his qui notantur infamiâ.

dies, & non pas ſur ceux qui n'en repréſentent que d'honnêtes.

Comme le temps qui change, fait tout changer avec lui, les gens équitables doivent regarder les choſes dans les temps où elles ſont. Il ne faudroit pas remonter bien haut, pour voir que la plus infâme de toutes les conditions étoit celle des Cabaretiers: Ils n'étoient reçûs ni en témoignage, ni même à intenter aucune action pour le payement de ce qui leur étoit dû; tant on craignoit de ſalir les Tribunaux, en y parlant d'une profeſſion ſi honteuſe: cependant ils ont aujourd'hui la qualité de Marchands de Vin, & travaillent à ſe faire incorporer parmi les Marchands, que par diſtinction on appelle *Honorables Hommes*, & dont on fait les Conſuls & les Echevins, qui ſont les premiers grades de la Bourgeoiſie. Les Médecins mêmes, dont les enfans rempliſſent des places ſi conſidérables

dans l'Eglise, dans l'Epée & dans la Robe, n'ont-ils pas été chassés de Rome comme infâmes ? & dans l'élevation où ils sont, reste-t-il le moindre vestige de leur infamie ? Pourquoi donc y en aura-t il dans une profession toute pleine d'esprit, & qui est aujourd'hui, par les soins que tant d'habiles gens se sont donnés, moins l'école du Vice que celle de la Vertu ? La grande raison, & pour ainsi dire, l'unique qui a fait autrefois déclarer les Comédiens infâmes, étoit l'infamie qui régnoit dans les Comédies qu'ils représentoient, & celle qu'ils y ajoûtoient eux-mêmes par la maniére honteuse dont ils accompagnoient ces coupables représentations: maintenant que cette raison est anéantie, il est indubitable que ces conséquences ne subsistent plus; & s'il y en a quelques-unes à tirer, c'est, Monsieur, que la Comédie étant devenue toute honnête, ceux qui

la repréſentent, & qui vivent honnêtement d'ailleurs, doivent ſans difficulté être au nombre des honnêtes gens. Ils y ſont ſi bien, que la Comédie ne fait point dégénerer la Nobleſſe. Floridor, dont j'ai oüi parler comme du plus grand Comédien que la France ait eu, étant né Gentilhomme, n'en fut point jugé indigne par la profeſſion dont il étoit: & dans la recherche que l'on fit de la fauſſe Nobleſſe, il fut reçu par le Roy & par ſon Conſeil à faire preuve de la vérité de la ſienne, qui par droit héréditaire a paſſé à ſa poſtérité. L'Academie de Muſique, qu'il a plû à Sa Majeſté d'établir pour diverſifier les plaiſirs de ſes Sujets, n'a t-elle pas le privilége de conſerver la qualité de Nobles à ceux qui ont l'avantage de l'être. Y a-t-il des prérogatives pour les uns qui ne ſoient pas pour les autres; & ſi l'on met de la différence entr'eux, tous les

ſiécles n'ont-ils pas décidé qu'elle doit être en faveur de la Comédie, puiſque du conſentement de toutes les Nations, la Poëſie eſt la ſœur aînée de la Muſique ? C'eſt donc une erreur de croire les Comédiens moins honnêtes gens que d'autres, ſuppoſé leur conduite auſſi exempte de blâme que leur profeſſion.

Des Docteurs, dites-vous, ou du moins qui ſe piquent de l'être, vous ont montré des Rituels, qui défendent aux Confeſſeurs d'adminiſtrer les Sacremens aux Comédiens; ce qu'ils confirment par pluſieurs Conciles. Je répons à cela, qu'il eſt conſtant que ces Rituels & les Canons de ces Conciles n'en veulent qu'aux Comédiens qui jouent des Piéces ſcandaleuſes, ou qui ne les repréſentent pas aſſez honnêtement. Mais vous me ferez plaiſir de prier ceux qui vous apportent ces ſortes d'argumens, de

vous dire la différence qu'ils mettent entre les autres Jeux & les Comédies ; car pour les Rituels, les Canons, les Conciles, &c. ils n'y en mettent aucune, défendant également toute ſorte d'autres Jeux. Je ne finirois point ſi je voulois vous rapporter tout ce qu'ils en diſent. J'aime mieux vous renvoyer aux Livres qui en parlent, & vous en citer les endroits. Le Concile des Apôtres (*a*), par exemple, excommunie les Fidéles, & ſuſpend les Eccléſiaſtiques qui joueront aux Jeux de hazard. Celui d'Eliberis (*b*), celui de Conſtantinople ne ſe récrient pas moins contre tous les Jeux que contre la Comédie : & j'ai remarqué dans le ſecond Tome des Conciles, que dans celui de Poitiers, une Abbeſſe fut accuſée

(*a*) *Epiſcopus aut Presbyter*, &c. Can. 42. apud Grat. D. 35. cap. Epiſcopus.

(*b*) *Si quis Fidelis*, &c. Conc. Eliberi. Can. 79. Trullan. Syn. Can. 50.

par ſes propres Religieuſes d'avoir joué aux Dez dans ſon Monaſtére. Les Loix des Empereurs (*a*) y ſont formelles ; & l'on en trouve non ſeulement contre les Clercs qui jouent, mais encore contre ceux qui les regardent jouer, ou qui s'intéreſſent dans leur jeu. Saint Clement d'Alexandrie donnant des régles pour les mœurs (*b*), en bannit entiérement les Jeux de hazard : Saint Cyprien (*c*) ne peut ſouffrir que la même main qui a l'honneur de ſervir aux ſacrés Myſtéres, ſe proſtitue juſqu'à toucher des Cartes & des Dez : & l'on n'a qu'à feüilleter les Saints Peres & les autres Eccléſiaſtiques, il n'y a guéres de pages où l'on ne trouve quelque choſe contre les Jeux. Cependant vos Docteurs qui font ſonner ſi haut

(*a*) Juſtin. Novell. Cod. de Epiſc. & Cleric. l. 17.

(*b*) In Pedagogo.

(*c*) Lib. 3. cap. 11.

les Peres & les Conciles, n'en ſuivent pas ſi ſcrupuleuſement les déciſions contre les Jeux. Nous voyons que preſque tout ce qu'il y a d'Abbés, de Prêtres, d'Evêques & d'Eccléſiaſtiques, ne font point de difficulté de jouer, & qu'ils prétendent que toutes ces cenſures des Peres de l'Egliſe ſe doivent entendre de l'excès du jeu, & non pas de celui qui eſt modére, ſans attache, & ſeulement pour paſſer un peu de temps. Pourquoi donc ne pas dire la même choſe de la Comédie, & refuſer de juſtes adouciſſemens en ſa faveur, puiſqu'on en trouve ſi facilement à l'égard des autres jeux? D'ailleurs, quand on demande aux Evêques & aux Prelats ce qu'ils penſent de la Comédie, ils proteſtent la plûpart, que quand elle eſt honnête, & qu'il n'y a rien dedans qui bleſſe les mœurs & le Chriſtianiſme, ils ne prétendent point la cenſurer : & quand ils

ne le diroient pas même, on peut le conjecturer de leur conduite, puiſque dans les Diocéſes où l'on ſe ſert de ces Rituels rigoureux dont nous avons parlé, on ne laiſſe pas d'y jouer la Comédie, qui y eſt ſoufferte, & peut-être approuvée. Si elle étoit mauvaiſe, pourroit-on la tolérer? L'illuſtre & ſage Prélat qui gouverne avec tant de ſuccès votre Diocéſe, & qui ne laiſſe rien échapper à ſes ſoins & à ſon zéle, n'employeroit-il pas toute ſon autorité pour ôter cette pierre de ſcandale du milieu de ſon troupeau, s'il étoit vrai que la Comédie fût ſcandaleuſe? De la maniére qu'on la joue à Paris, il n'y paroît rien de criminel : Il eſt vrai que je n'en puis porter un jugement bien déciſif, puiſque je n'y vais point, ni dans aucune autre aſſemblée de grand monde : mais il y a trois moyens de ſçavoir ce qui s'y paſſe. Le premier eſt de s'en informer à des

des perſonnes de poids & de probité, leſquelles, malgré l'horreur qu'elles ont du péché, ne laiſſent pas d'aſſiſter à ces ſortes de Spectacles. Le ſecond moyen eſt encore plus ſûr, c'eſt de juger par les confeſſions des Fidéles, du mauvais effet que produiſent les Comédies dans leur cœur; car il n'eſt point de plus grande accuſation, que celle qui vient de la bouche même du coupable. Le troiſiéme enfin, eſt la lecture des Comédies, qui ne m'eſt pas interdite dans ma retraite comme en pourroit être la repréſentation; & par aucun de ces chefs, je n'ai trouvé dans la Comédie aucune trace des excès que les Saints Peres y condamnoient avec tant de raiſon. Mille gens d'une éminente vertu, & d'une conſcience fort délicate, ont été obligés d'avouer qu'à l'heure qu'il eſt, la Comédie eſt ſi épurée ſur le Théâtre François, qu'il n'y a

rien que l'oreille la plus chaſte ne pût entendre. Tous les jours à la Cour les Evêques, les Cardinaux & les Nonces du Pape (*a*) ne font point de difficulté d'y aſſiſter; & il n'y auroit pas moins d'impudence que de folie, de conclure que tous ces grands Prélats ſont des impies & des libertins, puiſqu'ils autoriſent le crime par leur préſence. C'eſt bien plûtôt une marque que la Comédie eſt ſi réguliére, qu'il ne peut y avoir de honte ni de ſcrupule à s'y trouver. J'ai fait encore quelquefois une réflexion qui me paroît aſſez judicieuſe, en jettant les yeux ſur les Affiches qu'on lit au coin des rues, où l'on invite toutes ſortes de perſonnes à venir à la Comédie & aux autres Spectacles qui ſe jouent avec Privilége du Roy, & par des Troupes entretenues par Sa Majeſté. Quoi! diſois-je en moi-même, ſi l'on invitoit les

(*a*) *Du temps qu'on jouoit à la Cour la Comédie devant le Roy Louis XIV.*

gens à quelque mauvaiſe action, à ſe trouver en des lieux infâmes, ou bien à manger de la viande les jours qui nous ſont défendus, &c. il eſt conſtant que les Magiſtrats, bien-loin de permettre la publication de ces ſortes d'Affiches, en puniroient ſévérement les auteurs qui abuſeroient de l'autorité d'un Roy très-Chrétien & très-Religieux, pour inviter les Fidéles à commettre des crimes ſi énormes. Il faut donc, concluois-je aiſément, que la Comédie ne ſoit pas ſi mauvaiſe, puiſque les Magiſtrats ne la défendent point, que les Prélats ne s'y oppoſent en aucune maniére, & qu'elle ſe joue avec le Privilége d'un Prince qui gouverne ſes Sujets avec tant de ſageſſe & de pieté; qui n'a pas dédaigné d'y aſſiſter lui-même, & qui n'auroit pas voulu autoriſer par ſa préſence un crime dont il ſeroit plus coupable que les autres; puiſque, ſelon ſaint Chryſoſ-

tome (*a*), celui-là ne péche pas tant qui fait le mal, que celui qui lui commande de le faire, ou qui l'autoriſe par ſes applaudiſſemens. C'eſt une marque aſſûrément que ni l'Egliſe, ni la Cour n'ont rien reconnu dans les Comédies, telles qu'on les repréſente aujourd'hui, qui puiſſe empêcher en conſcience les Chrétiens d'y aſſiſter.

A l'égard des confeſſions, on ne découvre rien par leur moyen de cette grande malignité qu'on attribue à la Comédie. Tous ceux à qui l'on demande quel mauvais effet elle a pû faire ſur leur eſprit & ſur leur cœur, répondent abſolument qu'elle n'y en a fait aucun; & qu'ils ne vont aux Spectacles que pour y paſſer deux heures, employées à un plaiſir plein d'eſprit & d'agrément. D'ailleurs, ſi la Comédie étoit la ſource de tant de crimes, il s'enſuivroit qu'il n'y au-

(*a*) Hom. 6. in cap. 1. Matth.

roit que les riches, & ceux qui ont le moyen d'y aller, qui fussent les plus grands pécheurs; & l'on voit par expérience que cela est bien égal, & que les pauvres, qui ne sçavent pas ce que c'est que la Comédie, ne tombent pas moins dans des crimes de colére, de vengeance, d'impureté & d'ambition. J'aime donc mieux conclure avec plus de vrai-semblance, que ces péchés sont des effets de la malice ou de la foiblesse humaine, qui de toutes sortes d'objets indifféremment prennent occasion de pécher.

Quant à la lecture des Piéces que l'on imprime après qu'on les a jouées, il ne m'en est point tombé sous les mains où j'aye trouvé rien d'indécent, ni qui pût blesser le Christianisme ou la pureté des mœurs. Le plus grand mal qu'on y puisse trouver, c'est que la plûpart des Sujets sont tirés de la Fable;

& encore quel mal eſt-ce là? » Ce ſont des Fables, dont on peut » tirer des moralités fort inſtructi- » ves, & capables d'inſpirer aux » hommes de l'amour pour la vertu, » & de l'horreur pour le vice. « Ce ſont les propres paroles d'un grand homme, (*a*) qui ſoûtient » qu'il » eſt permis de tirer des vérités du » ſein des Fables Payennes, & que » ce n'eſt au plus, que recevoir des » armes de ſes propres ennemis. « Vous voyez par là qu'aucun des moyens que j'ai pû employer pour découvrir ce qu'il pouvoit y avoir de mauvais dans les Comédies, n'a ſervi qu'à me faire connoître, que de la maniére qu'on les joue à Paris, elles ſont ſages, retenues, ou du moins très-tolérables.

Salvien dans ſon temps reprochoit aux Chrétiens (*b*), qu'on ne pou-

(*a*) *Nam de fabularum*, &c. Petr. Blœſenſis Epiſc.

(*b*) *Talia ſunt quæ*, &c. lib. 6. de Provident.

voit ſe ſouvenir de ce qui ſe diſoit aux Comédies, que l'on ne tombât dans quelque péché d'impureté. Apparemment que ce ſaint homme n'en parloit pas par expérience, & qu'il n'alloit pas aux Spectacles qu'il condamnoit. Il faut donc qu'il ſe fût ſervi d'un des trois moyens dont nous venons de parler, & qu'il eût reconnu que ces ſortes de Comédies faiſoient une ſi grande impreſſion ſur ceux-mêmes qui les liſoient, qu'elles cauſoient toujours en eux quelque déſordre. Or eſt-il qu'en liſant les Comédies d'aujourd'hui, nous ne nous ſentons excités à rien de contraire à la pudeur; qu'elles ne ſont propres qu'à faire rire, & incapables de laiſſer dans l'eſprit de ces idées fâcheuſes dont Salvien ne pouvoit ſe débaraſſer: Il faut donc conclure que la Comédie ne contient rien qu'on ne puiſſe réciter, ou lire, ſans s'expoſer à tomber dans aucun péché.

Mais permettez moi, Monſieur, de paſſer les bornes d'une ſimple lettre, & pour ne rien laiſſer d'irréſolu dans la Queſtion dont il s'agit, d'examiner les précautions avec leſquelles les Docteurs permettent que l'on aille à la Comédie. Saint Thomas (*a*), ſaint Bonaventure, ſaint Antonin, & avant eux tous, Albert le Grand, avoit dit que dans les jeux il faut prendre garde à trois choſes : La premiére & la principale eſt, que l'on ne cherche pas le plaiſir dans les paroles, ou dans les actions deshonnêtes, comme on faiſoit du temps des Anciens : Coutume malheureuſe que Cicéron déploroit par ces paroles : (*b*) » Il y a une maniére de » ſe jouer baſſe, inſolente, criminelle & honteuſe. « La ſeconde choſe à laquelle il faut prendre gar-

(*a*) *Ubi ſup. artic. 2. in corpore.*

(b) *Unum genus jocandi eſt illiberale, petulans, flagitioſum, obſcœnum.*

de, dit le Docteur Angelique, est, qu'en voulant donner quelque relâche à l'esprit, on ne perde entiérement la gravité de l'ame; ce qui faisoit dire à saint Ambroise : (a) » Prenons garde qu'en voulant un peu relâcher notre esprit, » nous ne perdions l'harmonie de » notre ame, où les vertus forment » un agréable concert. « Et la troisiéme condition que l'on demande dans nos jeux, aussi-bien que dans toutes les actions de la vie, est qu'ils conviennent à la personne, au temps, au lieu; & qu'ils soient réglés par toutes les autres circonstances qui les peuvent rendre honnêtes. Il m'est fort aisé de vous faire voir qu'aucune de ces conditions ne manque à la Comédie, telle qu'elle est aujourd'hui; après quoi

(a) *Caveamus ne dum relaxare animum volumus, solvamus omnem harmoniam quasi concentum quemdam bonorum operum.*

vous devez conclure qu'elle eſt entiérement permiſe.

Après tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire de l'approbation qu'on donne aux Comédies, vous ne pouvez pas douter qu'elles ne ſoient châtiées, & exemptes de toute action ou parole deshonnête. Vous m'avez dit vingt fois vous-même, que les Comédiens étoient fort circonſpects ſur cette matiére; & qu'ils ne vouloient pas ſouffrir, quand ils acceptoient une Piéce, qu'il y eût rien d'indécent ou de libre, pas même une équivoque, ni la moindre parole ſous laquelle on pût cacher du poiſon: comme de fait on n'en trouve point dans les Comédies qu'on imprime, ce qui prouve de ſoi que cette premiére condition ſe garde exactement dans nos Comédies, où l'on ne ſe ſert point de ces paroles deſhonnêtes ou impies, que l'Apôtre

ſaint Paul, & après lui ſaint (a) Chryſoſtome, nous ordonne de fuïr, lorſqu'il nous exhorte » à ne dire » ni à n'écouter avec plaiſir ces ſor» tes de paroles folles & impuden» tes, qui bien-loin de nous devoir » exciter à rire, ont de quoi nous » obliger à pleurer. «

Il y a des Loix terribles dans ce Royaume contre les Blaſphêmateurs : on leur perce la langue ; on les condamne même au feu : entretiendroit-on les Comédiens, & leur donneroit-on des Priviléges s'ils étoient blaſphêmateurs, libertins, ou impies ?

Nous avouons, me direz-vous, qu'ils n'oſent ouvertement y rien proférer d'impie, ni faire ſur la Scéne les infamies qui s'y commettoient autrefois: mais il reſte toujours quelque choſe de cette premiére corruption déguiſée ſous de

(a) *Quæ nos fugere*, &c. Hom. 6. in cap. 2. Mat.

plus beaux noms. Joue-t-on aujourd'hui une Piéce, où il n'y ait quelque intrigue d'amour? où les passions ne soient dans tout leur éclat? & où l'on ne parle d'ambition, de jalousie, de vengeance & de haine? Ecole dangereuse pour la jeunesse, qui s'accoutume avec autant de plaisir à laisser croître dans son cœur de véritables passions, qu'à en voir représenter de feintes sur le Théâtre: Le premier devoir d'un Chrétien, ou plûtôt, tout Chrétien lui-même doit s'appliquer à réprimer ses passions, & non pas s'exposer à les faire naître: & par une suite nécessaire, il n'est rien de plus pernicieux que ce qui est capable de les exciter.

Tout cela est vrai & magnifique dans la bouche d'un Orateur, qui ne peut trop inspirer d'éloignement pour le vice, ni trop en faire redouter jusqu'à la moindre occasion. Mais dans l'exacte précision, quelle

différence n'y a-t-il point d'une action & d'une parole qui peuvent par hazard exciter les passions, d'avec celles qui les excitent en effet ?

Les dernières sont absolument défendues & criminelles ; & quoiqu'il puisse arriver que quelqu'un n'en soit point émû, on est obligé cependant (malgré ce que disent certains Théologiens) de les éviter sous peine de péché mortel ; parce que ce n'est que par accident qu'elles ne produisent point leur effet, leur nature étant toujours d'avoir des suites très-pernicieuses. Mais pour les premières, pour ces actions & ces paroles qui peuvent par hazard exciter les passions, il n'y auroit rien de plus outré que de les condamner. Et comment le pourroit-on faire, à moins que de fuïr dans les déserts pour les éviter ? On ne peut faire un pas, lire un livre, entrer dans une Eglise, enfin vivre dans le monde, sans rencontrer

mille choſes capables d'exciter les paſſions. Faut-il que parce qu'une femme eſt belle, elle n'aille jamais à l'Egliſe, de peur d'y exciter la paſſion d'un libertin? Que les Grands de la Cour & les Magiſtrats quittent un éclat qui leur eſt de bienſéance, & peut-être de néceſſité, de peur de faire naître de l'ambition, ou du déſir pour les richeſſes? Qu'on ne porte jamais d'épée, de peur qu'il ne ſe commette un homicide: Cela ſeroit ridicule: & bien que par malheur il arrive un ſcandale, & qu'on en prenne occaſion de pécher, c'eſt un ſcandale paſſif, & non pas un ſcandale actif, (pardonnez-moi ces termes de l'Ecole): c'eſt une occaſion priſe, & non pas une action donnée, qui eſt la ſeule qu'on ordonne d'éviter; car pour l'autre, il eſt impoſſible de s'y oppoſer, & quelquefois même de la prévoir. Telles ſont les paroles de paſſions dont on ſe ſert

dans la Comédie : leur nature n'étant pas de les exciter, malheur à celui qui s'en ſert pour un ſi mauvais uſage.

Toutes les Hiſtoires (ſans excepter même l'Hiſtoire Sainte) ne ſe ſervent-elles pas de paroles qui expriment les paſſions, & qui rapportent des actions éclatantes dont elles ont été la cauſe ? Sera-ce un crime de lire l'Hiſtoire, parce qu'on y peut trouver une occaſion de tomber ? En aucune maniére ; à moins que ce ne fût une Hiſtoire ſcandaleuſe, impie, libertine, qui immanquablement remuë les paſſions; & pour lors ce n'eſt plus une *occaſion priſe*, elle eſt *donnée* ; de même que je n'aurois pas permis, avec les Saints Peres, d'aſſiſter aux Comédies de leur temps, parce qu'elles étoient ſi ſcandaleuſes qu'elles produiſoient toujours de mauvais effets, & qu'on ne pouvoit même s'en ſouvenir ſans reſſentir quelque déſordre. Ce n'eſt pas de ce dernier

caractére que je ſuppoſe nos Comédies ; car bien que l'on y parle d'amour , de haine , d'ambition, de vengeance , &c. on ne le fait pas pour exciter dans les Spectateurs ces ſortes de paſſions, & on ne les accompagne pas de circonſtances aſſez ſcandaleuſes, pour produire infailliblement de mauvais effets dans leur cœur. Mille gens y aſſiſtent ſans éprouver la moindre émotion dans leur ame , & ſans qu'elles faſſent plus d'impreſſion ſur eux , que n'en fait un Vaiſſeau en fendant les eaux. J'avoue qu'il ſe peut trouver des perſonnes qui ſont touchées de ſemblables choſes. Eh bien, qu'elles s'en éloignent, & ſe gardent bien d'y retourner ! Après une telle épreuve, ce ſeroit non ſeulement un péril, mais un crime de s'y expoſer. C'eſt préciſément pour elles qu'il n'eſt nullement permis de ſe trouver à aucun ſpectacle. » Mais » faut-il ( diſoit le ſage Licurgue )

» arracher toutes les vignes, parce
» qu'il ſe trouve des hommes qui
» boivent trop de leur vin ? « Faut-il auſſi faire ceſſer la Comédie, qui ſert aux hommes d'un honnête divertiſſement, parce qu'il ſe trouve quelqu'un qui ne peut pas la voir, ſans reſſentir en ſoi les paſſions qu'on y repréſente ?

Mais, continuera-t-on de me dire, Qu'importe que les Comédiens ne nuiſent que par accident, n'eſt-ce pas toujours nuire ? On défend bien de lire la Bible en langue vulgaire, de peur que toute ſainte qu'elle eſt, elle ne ſoit une occaſion de ſcandale à quelques particuliers : à plus forte raiſon devroit-on interdire la Comédie, puiſqu'elle cauſe des effets ſi dangereux ſur quelques-uns, quand même ce ne ſeroit que par accident.

S'il étoit vrai qu'on dût défendre toutes les choſes qui pourroient avoir des ſuites fâcheuſes, on ne

devroit pas lire l'Ecriture ſainte (pour me ſervir du même exemple que vous apportez:) on ne devroit pas, dis-je, lire l'Ecriture ſainte, en latin même, ni en grec, puiſqu'elle eſt la cauſe innocente de toutes les héréſies, qui, ſelon ſaint Jérôme, naiſſent d'ordinaire d'une parole mal entendue, ou malicieuſement expliquée. Si l'on peut faire un mauvais uſage des choſes les plus ſaintes, telle qu'eſt la Bible, à plus forte raiſon des plus indifférentes & des moins ſérieuſes, telle qu'eſt la Comédie; & l'on auroit tort pour cela de défendre les unes & les autres, parce que cette défenſe devroit s'étendre ſur toutes choſes dont on peut faire un mauvais uſage. Paſſons à la ſeconde condition que ſaint Thomas exige dans les jeux, qui eſt de ne pas diſſiper l'harmonie de l'ame par l'excès & la longueur des plaiſirs.

Il n'eſt rien de plus juſte ni de plus néceſſaire, que de ſe relâcher un peu l'eſprit, fatigué par des affaires ſérieuſes : ſans cela il ſuccomberoit au travail, & pour ſe trop appliquer il ne pourroit plus rien faire ; ſemblable, dit un Pere (*a*) de l'Egliſe, à un arc qui pour être trop bandé ſe rompt, au lieu qu'après avoir été un peu relâché, il frappe avec plus de force : ce qui a donné lieu à ce Proverbe (*b*) : » Apollon ne tient pas toujours ſon » arc bandé. « Ariſtote en rend la raiſon, lorſqu'il dit qu'il eſt impoſſible que l'homme ſubſiſte dans un travail continuel, & qu'il eſt néceſſaire que le repos, les plaiſirs & les jeux ſuccédent à ſes ſoins, à ſes travaux & à ſes veilles ; ce qui a fait dire à un Ancien (*c*) : » Que

(*a*) *Sumitur ergo relaxatio*, &c. Caſſianus, coll. 44. c. 21.

(*b*) *Arcum non ſemper tendit Apollo*, Lib. 10. Ethicor. cap. 6. lib. 4. cap. 8.

(*c*) *Optimum laborum Medicum*, Pyndare.

» le repos & la joye étoient des
» Medecins à tous les maux. « Cette vérité eſt ſi conſtante, tant dans l'exercice des vertus, que dans celui de l'eſprit, que les Saints Peres en ont parlé en mêmes termes que les Prophanes. Saint Gregoire de Nazianze, l'homme du monde le plus mortifié & le moins indulgent, ne faiſoit point de difficulté de dire dans ces Oraiſons (*a*) éloquentes, qui lui attiroient toujours une foule d'Auditeurs, qu'après s'être un peu relâché l'eſprit à la campagne, il revenoit rendre aux Martyrs les honneurs qu'ils méritoient. Je vous ennuirois peut-être, ſi je voulois vous rapporter tout ce qu'en diſent les Peres. Mais s'il eſt permis & louable d'uſer quelquefois de récréations & de divertiſſemens, rien n'eſt plus illicite, ni même plus criminel que d'en jouir toujours, ſans modération & ſans

(*a*) Orat. 19.

mesure ; d'y avoir une attache desordonnée, & de ressembler à certains pécheurs, dont il est parlé dans le Livre de la Sagesse (*a*), qui croyoient que la vie même n'étoit qu'un jeu.

» La nature, dit Cicéron (*b*), » ne nous a pas fait naître unique- » ment pour les jeux & pour les » passe-temps, mais plûtôt pour une » vie sérieuse, & pour des occupa- » tions plus importantes : « aussi ne doit-on prendre du jeu que ce qu'il en faut pour se délasser l'esprit, sans s'y attacher davantage que les Chiens d'Egypte aux eaux du Nil, qu'ils boivent en courant ; & il est bon d'avoir toujours devant les yeux cet avis de S. Augustin (*c*) : » Sou- » venez-vous que vous n'avez pas » encore fini tout votre travail, &

(*a*) Æstimaverunt esse ludum vitam nostram, cap. 18.

(*b*) *Non ita generati*, &c. lib. 1. de Officiis

(*c*) *Memento peregisse te*, &c. Psal. 34.

» qu'il faut le reprendre : vous ne
» l'avez pas quitté pour l'abandon-
» ner, mais pour y mieux travailler
» dans la ſuite. «

Il eſt conſtant que ni ceux qui vont à la Comédie, ni ceux qui la compoſent, ni ceux qui la jouent, ne relâchent point leur eſprit juſqu'à la diſſolution de l'harmonie de l'ame. Car pour les premiers, il leur eſt libre d'y aller ou de n'y point aller : on ne force perſonne d'y aſſiſter contre ſa conſcience ; & après une journée de travail, ce n'eſt pas trop qu'une heure ou deux de plaiſir & de relâche. Pour les Auteurs, dont la profeſſion paroît être un continuel divertiſſement, ils ne croyent pas que toute leur vie ſoit un jeu, puiſqu'ils ont d'autres occupations ſérieuſes dans leur famille ; qu'ils joignent à leur devoir d'honnêtes gens celui de véritables Chrétiens ; qu'ils vont à l'Egliſe ; qu'ils fréquentent les Sacremens ;

occupations toutes ſaintes, & les plus ſérieuſes, ou plûtôt les ſeules ſérieuſes qu'on puiſſe avoir dans la vie! Je ne leur rends juſtice qu'après le grand ſaint Thomas (a), qui dit expreſſément en leur faveur: » Que, quoique dans la vie civile » ils n'ayent d'autre emploi, à l'é» gard des hommes, que celui de » travailler pour leur plaiſir, ils en » ont toutefois à l'égard de Dieu, » & par rapport à eux-mêmes de » plus ſérieux: comme de prier Dieu, » de régler leurs paſſions, de don» ner l'aumone aux pauvres, de s'ap» pliquer à des œuvres de charité, » &c.

Enfin, la troiſiéme condition que ſaint Tomas veut qu'il y ait dans nos jeux, conſiſte à prendre garde aux circonſtances des temps, des lieux & des perſonnes.

La premiére de ces circonſtances

(a) *Quamvis in rebus humanis*, &c. D. Th. ubi ſup.

eſt tout-à-fait gardée dans la Comédie à Paris, & par toute la France, où l'on ne la joue qu'à l'heure qu'il la faut jouer. Une des choſes contre laquelle les Saints Peres ſe gendarmoient le plus, étoit le temps auquel on jouoit autrefois la Comédie. Elle duroit tout le jour; & à peine trouvoit-on un moment pour aller dans les Egliſes. C'eſt ainſi que ſaint Chryſoſtome (*a*) ſe plaignoit : » Que les Chrétiens de » ſon temps & de ſon diocéſe n'al» loient pas ſimplement à la Comé» die, mais qu'ils y étoient ſi atta» chés, qu'ils demeuroient des jours » entiers à ces infâmes Spectacles, » ſans ſe mettre en peine des divins » Offices, ni d'aller un moment à » l'Egliſe rendre leur devoir à leur » Créateur. « Saint Jean de Damas condamnoit auſſi le même excès

(*a*) *Iſti qui non ſimpliciter*, &c. Hom. 3. de David. & Saul.

en ces termes : (a) » Il y a certai-
» nes Villes où les habitans ſont
» depuis le matin juſqu'au ſoir à
» répaître leurs yeux de toutes ſor-
» tes de Spectacles, & à entendre,
» ſans ſe laſſer, des chanſons déſ-
» honnêtes, qui ne peuvent faire
» naître en leur cœur que de mau-
» vais deſirs. « Trouve-t-on rien de pareil dans nos Comédies ? Elles commencent à cinq ou ſix heures, quand l'Office divin eſt achevé, les Prieres terminées, le Sermon fini : quand les portes des Egliſes ſont fermées, & qu'on a eu aſſez de temps à donner à ſes affaires & à ſes exercices de dévotion ; & elles finiſſent à huit heures, qui n'eſt pas un temps trop long, mais raiſonnable pour ſe divertir, non pas à entendre des chanſons licentieuſes, comme on faiſoit autrefois, mais à voir des actions divertiſſantes & tournées avec eſprit ; au-

(b) *Civitates quædam*, &c. 3. Paral. c. 47.

tant pour le profit des hommes que pour leur récréation.

Il eſt vrai que l'on joue en des temps de pieté, & c'eſt ce qu'il y a de plus blâmable, comme pendant tout le Carême; temps conſacré à la pénitence, temps de larmes & de douleurs pour les Chrétiens, & pour me ſervir des termes de l'Ecriture, temps où la Muſique (*a*) doit être importune, & auquel les Spectacles paroiſſent peu propres, & devroient être défendus. Tout ce qu'on peut répondre à cela, c'eſt que dans un temps ſi ſaint, auſſi-bien que les jours de Dimanche, c'eſt la Police publique qui fait ouvrir les Théâtres, pour y raſſembler & y occuper une foule de gens oiſifs, que le loiſir & l'inaction jetteroient dans mille excès infiniment plus dangereux. Mais malgré cette tolérance, il eſt certain que les vrais Chrétiens ne devroient

(*a*) *Muſica in luctu, importuna narratio.*

point fréquenter les Spectacles, dans des jours consacrés à la Religion ou à la pénitence ; & qu'en faveur de ceux-mêmes qui n'ont pas la pieté de s'en abstenir tout-à-fait, le Théâtre dans les jours saints, ne doit être ouvert au Public, qu'après que toutes les Eglises lui auront été fermées : pour ne pas donner lieu encore aujourd'hui aux tristes, mais justes reproches des Saints Peres, qui se plaignoient qu'*on abandonnoit sans scrupule les plus saints Mystéres de la Religion, pour courir avec scandale aux Spectacles de la dissipation & de la vanité mondaine.*

Pour ce qui regarde la circonstance des lieux, je trouve que jadis on représentoit des jeux de Théâtre dans les Eglises mêmes, où l'on faisoit paroître des figures épouvantables sous des masques. On ne peut nier que ces sortes de fêtes ne blessassent assuré-

ment la pureté des lieux consacrés à la sainteté même. Il étoit beau de voir les Prêtres, les Diacres & les Ministres des Autels représenter des personnages, à quoi je ne puis donner d'autres noms que de ridicules, en l'honneur de saint Etienne, de saint Jean, ou des saints Innocens! Ce desordre donna lieu à un Décret (*a*) du Saint Siége, qui défendoit aux Prêtres, aux Diacres, &c. de se plus émanciper de représenter ces momeries, & à souiller la majesté des saints Lieux par une coutume si prophane, à laquelle il ne fait point de difficulté de donner le nom d'horrible prostitution. On ne contrevient point en France aux Canons qui défendent de dresser des Théâtres dans les Eglises, & l'on auroit horreur de jouer des Comédies dans ces Lieux saints: on a des

(*a*) *Interdum ludifiant*, &c. in 3. Decret. cap. 12. tit. 1, cum decorem domus Dei.

Théâtres publics propres à cet usage ; & la circonstance des lieux y est gardée, aussi-bien que celle des personnes.

Les Acteurs qui les jouent ne sont point des personnes consacrées ni vouées au Seigneur : ce qui seroit indécent, & tout-à-fait condamnable ; car, comme disoit S. Bernard : » Les bagatelles dans la bouche d'un » Séculier ne sont que des bagatel- » les, mais dans celle d'un Prêtre » ou d'un Religieux, ce sont des » blasphêmes. « Ceux donc qui jouent la Comédie sont des gens qui se sont destinés à cet emploi, & qui s'en acquittent sans scandale, & avec toute sorte de bienséance ; à moins que parmi eux il ne s'en trouve de moins réglés, de même qu'en toute autre profession ; alors leur malice naît de leur propre corruption, & non pas de leur état ni de la profession dont ils se mêlent, puisque tous ne leur ressem-

blent pas. On en a vû & connu qui hors du Théâtre & dans leur famille, ménoient une vie exemplaire: & vous m'avez dit vous-même, que tous en général prenoient ſur la maſſe de leur gain, de quoi faire des aumônes conſidérables, dont les Magiſtrats & les Supérieurs pourroient rendre de bons témoignages. Je doute qu'on puiſſe dire la même choſe des perſonnes zélées, qui parlent ſi haut contr'eux.

A l'égard de ceux qui vont à la Comédie, il y en a quelques-uns qu'il ſeroit indécent & ſcandaleux d'y voir aſſiſter, comme ſont les Religieux, les Evêques, les Abbés, & tous les gens conſtitués en dignité Eccléſiaſtique : non pas qu'ils aſſiſtaſſent à des Spectacles mauvais, mais parce qu'étant conſacrés à Dieu, ils doivent ſe priver des divertiſſemens du ſiécle ; outre que leur préſence en ces lieux pourroit

causer du scandale, & que pour me servir des paroles de saint Augustin, ils doivent mépriser tous les vains amusemens du monde; pour ne se nourrir l'esprit que de la lecture & de la méditation des saintes Lettres. J'en excepte les Comédies qui se jouent en certains Pays, comme à Rome, à Venise, & dans toute l'Italie, où il est si ordinaire de voir des Religieux assister aux Spectacles, que cela est passé en coutume, & qu'il n'y a plus de scandale à donner ni à recevoir : de même qu'il n'y a point de mal pour eux de se trouver aux Comédies qui se jouent dans les Maisons Religieuses, ou dans les Colléges, pour exercer la jeunesse, puisque c'est aussi un usage d'y voir sans scandale les Religieux des Ordres les plus austéres.

Voilà, Monsieur, ce que sans trahir la vérité, & sans croire blesser ma conscience, je puis vous ré-

pondre pour mettre la vôtre en repos. Tant qu'on ne donnera au Public que des Comédies comme celles que vous m'avez fait l'honneur de ſoûmettre à mon jugement, il n'y aura ni crime à les faire, ni crime à les repréſenter, ni crime à les voir, avec la modération & les autres circonſtances que nous avons remarquées. Ce ſeroit ici l'endroit de vous dire ce que je penſe de vos ouvrages; & vous jugez bien que je ne vous en pourrois rien dire qui ne fût à votre gloire: mais vous m'avez prié de vous donner des inſtructions, & non pas éloges: & vous me rendez aſſez de juſtice pour croire qu'un Sçavant, ou ſoi diſant tel, n'eſt pas obligé d'être bel eſprit.

A tout hazard pourtant, je vais m'émanciper à vous dire qu'il y a peu d'homme dans le monde qui écrive de tant de maniéres différentes, & avec tant de ſuccès que vous. Nous avons vû des génies

excellens dans le Sérieux, qui, pour ainsi dire, n'étoient bons à autre chose; d'autres merveilleux pour le Comique, qui ne pouvoient faire une Scéne sérieuse : mais vous passez du Sérieux au Comique, du Comique à la Morale, de la Morale à la Poësie Lyrique, sans être étranger en aucun endroit; & dans quelque genre que vous écriviez, c'est toujours celui où vous écrivez le mieux. Ce qui me surprend, c'est que vous fassiez de si beaux vers, & que vous possédiez la Langue Françoise dans sa plus exacte pureté, sans avoir aucune connoissance de la Latine : ce qui seroit un malheur dans un autre, est ce que je trouve de plus heureux en vous : on ne peut vous reprocher que votre travail soit celui d'un autre; & je ne sçai rien de plus avantageux pour vous, que d'écrire aussi bien que les Grecs & que les Latins, sans jamais avoir été à l'emprunt chez eux.

Il eſt temps de finir une Lettre, à laquelle je devrois plûtôt donner le nom de Livre entier. Elle eſt ſi longue, que je tremble que vous ne me reprochiez que je n'ai eu ni le temps, ni l'eſprit de la rendre plus courte: mais ſouffrez, Monſieur, que je vous réponde avec un Ancien (*a*), que ce n'eſt pas ma Lettre qui eſt exceſſive, mais la matiére que je traite, qui n'a point de bornes. Je n'ai dit que ce que j'ai cru abſolument néceſſaire pour vous ſatisfaire ſur vos doutes, & pour vous découvrir mon ſentiment ſur la Comédie. Ce n'eſt point mon ſentiment ni ma doctrine particuliére; mais la doctrine & le ſentiment des Saints Peres, que j'ai lûs & relûs, & dont j'ai tiré ce qu'il pouvoit y avoir de favorable ou de contraire aux Spectacles. D'autres que vous me feront peut-être un crime d'avoir ſuivi l'opinion la plus

(a) Plin. lib. 5. Epiſt.

favorable, & m'appelleront Casuiste relâché, parce qu'aujourd'hui c'est la mode d'enseigner une Morale austére, & de ne la pas pratiquer: mais je vous jure, Monsieur, que je ne me suis point arrêté à la rigueur ou à la douceur de l'opinion, mais uniquement à la vérité; souhaitant de tout mon cœur suivre la régle que nous donne saint Benoît, (*a*) » de former nos ac-
» tions sur les opinions les plus sé-
» véres, & notre doctrine, selon
» les plus favorables. « Je suis, Monsieur, &c.

(*a*) *Actiones vestras*, &c. apud Caramuel Theol. funda. N. 1542.

# LE MORT VIVANT.

*COMÉDIE.*



## PERSONNAGES.

FERDINAND, cru pere de Stephanie.

STEPHANIE, fille d'Henriquez.

LAZARILLE, frere & Amant de Stephanie, sans sçavoir qu'elle est sa sœur.

FABRICE, aussi amoureux de Stephanie.

HENRIQUEZ DE GALAS, pere de Stephnie.

GUSMAN, Valet de Fabrice.

UNE SERVANTE de l'Hoste de Lazarille.

L'HOSTE de Lazarille.

*La Scene est à Séville.*



# LE MORT VIVANT.

## *COMÉDIE.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

FABRICE, GUSMAN.

GUSMAN.



OUI, la peste m'étouffe, il lui fait les doux yeux.

FABRICE.

Railleur ?

GUSMAN.

Je raille donc ?

FABRICE.

Je le crois.

GUSMAN.

Plût aux Dieux!
Mais de la vérité c'est la voix que j'emprunte,
Quand je dis que pour vous la Donzelle est défunte,
Et que par un destin plus funeste que doux,
Elle vit pour un autre, en trépassant pour vous.

FABRICE.

Quoi, Gusman, Lazarille aimeroit Stéphanie?
Tu feins.

GUSMAN.

De mon discours toute feinte est bannie.
Dès hier, les écoutant, sans qu'aucun m'apperçut,
L'un s'offrit pour époux, & l'autre le reçut:
Vous, Monsieur, qui poussez la harangue muette,
De l'objet qui vous charme, il faut faire diette;
Et sans de votre part qu'on entende du bruit,
Souffrez que de vos feux Lazarille ait le fruit.

FABRICE.

Point; Lazarille m'aime, il me l'a fait paroître;
Il n'a point de secret qui pour moi le doive être;
Si quelque amour pour elle il avoit ressenti,
Gusman, il est sincére......

GUSMAN.

Et mes yeux ont menti !
Mais ſi je puis ſurprendre & Monſieur & Madame,
Et que tous deux enſemble ils parlent de leur flamme :
Si je puis vous montrer qu'ils s'entraiment tous deux ;
Qu'elle eſt de lui charmée, & lui d'elle amoureux,
Que direz-vous alors ?

FABRICE.

Je loüerai ta conduite.

GUSMAN.

Allons-nous-en dîner, & revenons enſuite :
Dans une heure au plus tard dans ce même jardin,
Nous verrons qui des deux doit paſſer pour badin.
Mais de l'objet aimé le pere ici ſe montre.

FABRICE.

De ce fâcheux Vieillard évitons la rencontre.



## SCENE II.

FERDINAND, STEPHANIE.

FERDINAND.

Es-tu là Stephanie ? Oste-moi de ſouci ;
Répons. Ah ! te voilà.

STEPHANIE *à une fenêtre.*

Sans doute.

FERDINAND.

Et me voici ;
Mais de là juſqu'ici l'eſpace étant ſi grande,
Il faut que dans ce lieu ta perſonne deſcende,
Pour d'une ame tranquille écouter mon diſcours.
Deſcends donc.

STEPHANIE.

J'obéis.

FERDINAND.

Mais hâte-toi.

STEPHANIE.

Je cours.

FERDINAND.

En t'appellant, ſçais-tu quel ſuccès j'en eſpère?

STEPHANIE.

Non, Monsieur.

FERDINAND.

Tu sçais bien qu'on me nomme ton pere ?

STEPHANIE.

Oui, Monsieur.

FERDINAND.

Sçache encore qu'il n'est rien de cela ;
Que ce n'est que de nom que je suis ton Papa ;
Et malgré ta vertu, dont l'éclat toujours brille,
Que je ne voudrois pas que tu fusses ma fille.
Ce n'est pas qu'en effet, durant près de vingt ans,
Je t'aimai comme un pere aimeroit ses enfans,
Et voyant les beautés dont le Ciel te partage,
Mon cœur depuis un mois t'aime encor davantage.
Aussi quoique sur toi j'eusse assez de pouvoir
Pour te casser la tête en faisant ton devoir,
Bien-loin de te causer une douleur amére
Je t'ai toujours traitée en enfant de ta mere.
Mais pour venir au point qui m'a fait t'appeller,
Je crois que tu sçais bien que c'est pour te parler ;
Et puisqu'en ce jardin c'est ma voix qui t'attire,
Qu'il faut que j'aie aussi quelque chose à te dire.
C'est donc pour te parler que je t'ai fait venir ;
Et pour te dire aussi qu'il est temps de t'unir

Avec quelque Gaillard dont la mine te plaiſe ;
Et qui ſoit en état de te mettre à ton aiſe.
Qu'en dis-tu ?

STEPHANIE.

J'obéis.

FERDINAND.

Ta prompte humilité
Ne me charme pas moins que feroit ta beauté ;
Mais au bonheur offert devenir ſi ſenſible,
De ton preſſentiment c'eſt l'effet infaillible ;
Et je ne doute pas que tu vois aiſément
Que qui n'eſt plus ton pere, eſt enfin ton Amant.

STEPHANIE.

Vous, Monſieur, mon Amant ?

FERDINAND.

Oüi, moi-même, à toi-même.
Que veux-tu de plus clair ? Je te dis que je t'aime ;
Et qu'il eſt néceſſaire à l'ardeur de mes feux
Que par un mariage on nous joigne tous deux.
Si dans mes jeunes ans je n'aimai que les armes,
Et ſi dans ce moment tu fourmilles de charmes,
Notre premier enfant, étant fille ou garçon,
Sera plus beau qu'un Ange, ou plus fort qu'un Samſon.

STEPHANIE.

Quoi, Monsieur........

FERDINAND.

A ton tour tu veux m'ouvrir ton Ame,
Et répondre au plaisir que te cause ma flamme;
Mais pour toi ma bonté qui te sert de secours,
Veut à ta modestie épargner ce discours.

STEPHANIE.

Ah! daignez m'écouter: & souffrez que j'embrasse,.....

FERDINAND.

Quoi, te mettre à genoux pour mieux me rendre grace!
Crains-tu que je t'échappe? Ah! ne t'allarme pas,
Quoi qu'il puisse arriver, apprens que tu m'auras:
Mais rentre promptement; car je vois Lazarille;
Il s'avance.

STEPHANIE.

O malheur! que ne suis-je sa fille!



## SCENE III.

LAZARILLE, FERDINAND.

LAZARILLE.

De tous vos ſerviteurs étant le plus ſoumis,
Un libre accès chez vous me fut toujours permis,
Monſieur ; & vous m'avez à toutes mes viſites
Fait des civilités par delà mes mérites.

FERDINAND.

Couvrez-vous.

LAZARILLE.

Mais enfin, après tant de bontés,
Mes yeux de Stephanie ayant vû les beautés,
D'adorer ſes attraits je ne puis me défendre :
Si bien que dans l'eſpoir de me voir votre gendre,
Je viens d'un zéle ardent embraſſer vos genoux,
Pour que vous ſouffriez que je ſois ſon époux.

FERDINAND.

Fort bien.

LAZARILLE.

Je ne dis rien d'une ardeur infinie ;

Suffit que chaque jour vous voyiez Stéphanie ;
Peut-on ne pas l'aimer ſans manquer de raiſon ?

FERDINAND.

Vous ne pouviez venir en meilleure ſaiſon.

LAZARILLE.

Donc à ma paſſion vous êtes favorable ?
Donc je puis eſpérer cet objet adorable ?
De votre affection je ſuis trop éclairci ;
Quoi ! Vous me préparez.......

FERDINAND.

Un refus, Dieu merci.

LAZARILLE.

Un refus !

FERDINAND.

Un refus.

LAZARILLE.

Ah ! du moins que je ſçache
Si parmi mon ardeur vous trouvez quelque tache.

FERDINAND.

Oh ! non : Mais par un ſort qui pour vous eſt fatal,
Vous avez le malheur de m'avoir pour rival.

LAZARILLE.

Vous, aimer votre fille ? Ah ! ſi par quelque ruſe.....

FERDINAND.

Tout chacun m'en croit pere, & tout chacun s'abuse ;
Je vous crus de tout temps un ami si discret,
Que je puis à vos yeux exposer un secret :
Mais il faut toutefois m'assurer de le taire.

LAZARILLE.

De ce triste secret quel que soit le mystére,
Parlez, de vos amis je suis l'un de plus grands.

FERDINAND.

Il y peut bien avoir près de cinq fois quatre ans,
Qu'une Dame à cheval, qu'avoit un homme en croupe,
Passa par cette ville, allant à Gadeloupe ;
Et pour ne vous pas faire un trop long entretien,
Du logis que j'occupe en vint faire le sien.
Après que de cheval elle fut descendue,
Je vis qu'elle étoit pâle & toute morfondue ;
De son maigre visage on eût compté les os ;
Ses bras étoient petits, mais son ventre étoit gros ;
Et s'il faut devant vous que sans fard je m'explique,
Durant une heure ou deux je la crus hidropique ;
Mais peu de temps après mon esprit fut certain,
Que ce n'étoit pas d'eau que son ventre étoit plein.

Quoi

Quoi que dans mon logis elle n'eut rien à craindre,
J'entendis ſur le ſoir cette Dame ſe plaindre;
D'abord prêtant l'oreille à ſa voix, j'en oüis:
*Voi de quels triſtes biens à préſent tu jouis!*
*Puis que tu t'es fiée à des promeſſes vaines,*
*Qu'un moment de plaiſir te coûtera de peines!*
*Que le Ciel en courroux te prépare de maux!*
*Voit-on quelques malheurs à tes malheurs égaux?*
*Ton fruit qui voit le jour rend-il ta douleur moindre?*
Là, j'oüis une voix à la ſienne ſe joindre,
Dont l'extrême foibleſſe, & le ton délicat,
Avoit bien du rapport aux cris d'un petit Chat.
Lors pour voir ce myſtére ayant ouvert la porte,
Je trouvai cette femme en langueur, demi-morte;
Un enfant à ſes pieds qui venoit d'être fait,
Et qui, quoique petit, étoit beau tout-à-fait.
En un rude courroux j'eus deſſein de me mettre;
Mais la mere à l'enfant ne put me le permettre;
Et d'un gros Diamant le brillant gracieux,
Sçut me fermer la bouche & m'éblouïr les yeux.
Si bien que l'Accouchée ayant par ſon adreſſe
Appaiſé ma colére & ſurpris ma tendreſſe,
Sans rien apprehender des médiſans propos,
A ſon enfant tout nû je donnai des drapeaux,

Qui la même nuitée ayant eu la migraine,
Fit chercher au plus vîte & Parrein & Marreine;
Car dans sa maladie on craignoit qu'il mourût;
Et *Dôna Stéphanie* est le nom qu'il reçut.

LAZARILLE.

O Ciel! Après ce coup que faut-il que j'espere?
Helas!

FERDINAND.

Vous voyez bien si jamais j'en fus pere.

LAZARILLE.

Je ne le vois que trop.

FERDINAND.

Pour vous donc abreger,
Stéphanie en huit jours ne fut plus en danger;
Et sa mere pour lors pleinement satisfaite,
La commit à ma charge, & sonna la retraite;
Et m'ayant ses joyaux déposés dans les mains,
Avant que de partir m'expliqua ses desseins.
„ Monsieur, *dit-elle alors*, connoissant votre zéle,
„ Je vous laisse ma fille, & vous laisse avec elle
„ De quoi l'entretenir & payer ses dépens,
„ Tant que pourra durer la longueur de sept ans;
„ Environ ce temps-là j'envoirai la reprendre;
„ Sur tout je vous enjoins de jamais ne la rendre
„ Qu'à celui qui pour elle ayant de l'amitié,

» A cet anneau rompu joindra l'autre moitié.
Cela dit, elle part, & ſa fille demeure,
Qui durant ſon enfance amendoit d'heure en
heure;
Et qui vécut ſi bien, qu'encor même elle vit;
Qui des charmes qu'elle a tout le monde ravit.
Comme elle eſt à préſent dans un âge à produire,
Ma violente ardeur, je lui viens de déduire;
Et trouvant dans ma flamme un plaiſir aſſez doux,
Pour mieux m'en rendre grace elle étoit à genoux;
Mais comme à mon eſprit ſa pudeur eſt connue,
Je l'ai fait retirer voyant votre venue;
Et pour concluſion je vous fais à ſçavoir,
Qu'elle borne ſa gloire au bonheur de m'avoir.
Adieu.

## SCENE IV.

LAZARILLE *ſeul.*

PEUT-ON ſouffrir une douleur plus dure?
Voir de mes propres yeux ſon indigne poſture;
Et lors que par ſon ordre on peut tout eſperer,
Embraſſer les genoux, de qui doit l'adorer!
L'ingrate! Elle paroît.

## SCENE V.

### STEPHANIE, LAZARILLE.

STEPHANIE. *Fabrice & Gusman sont au même jardin.*

QUelque espoir qui vous flatte,
Empêchez que pour moi votre flamme n'éclatte ;
Et quoique votre amour ait pour vous des appas,
Faites que pour me plaire il ne paroisse pas.
Car enfin . . . . . .

LAZARILLE.

C'est assez, de la Loi qu'on m'impose
Mon esprit tout confus vient d'apprendre la cause ;
Ferdinand . . . . .

STEPHANIE.

Ferdinand vous a donc tout appris ?

LAZARILLE.

N'en doutez pas.

GUSMAN *à Fabrice.*

Hé bien, les avez-vous surpris ?
S'aiment-ils ?

FABRICE.

Stéphanie être avec Lazarille !

Ecoutons.

LAZARILLE.

Du vieillard, vous n'êtes plus la fille.

FABRICE.

O Dieux !

STEPHANIE.

C'est ce qui doit vous causer du tourment ;
Cessant d'être mon pere il devient mon Amant.

FABRICE.

Ferdinand l'aime aussi, Gusman !

GUSMAN.

Belle demande !
Manque-t-on d'appetit près de si belle viande.

LAZARILLE.

Ferdinand doit donc faire un obstacle à mes vœux?

STEPHANIE.

Pouvez-vous en douter, & connoître ses feux.

FABRICE.

Elle ne l'aime pas.

GUSMAN.

Mon Dieu ! quoi qu'elle die,
Elle a l'esprit madré, croyez-moi, fou s'y fie;

LAZARILLE.

Lors qu'il a déclaré l'amour qu'il a pour vous,
Pour y répondre mieux vous étiez à genoux ;
Ainsi . . . . .

STEPHANIE.

Cette posture où j'ai sçû me contraindre,
Montre ce que de lui vous avez lieu de craindre.

FABRICE.

Entens-tu ?

GUSMAN.

Qui pis est, suivant ce que je vois,
Mon esprit indupable est dupé par sa voix.

LAZARILLE.

Cependant, animé d'une ardeur assez grande,
De vous à mon Rival j'ai tenté la demande ;
Et suivant les conseils que de vous j'ai reçûs,
Je me suis attiré la rigueur d'un refus.

FABRICE.

J'en suis ravi, Gusman.

GUSMAN.

Vous voyez ; l'aime-t-elle ?

FABRICE.

Je n'en puis que juger.

STEPHANIE.

O fortune cruelle !

Vous m'avez demandée ?

LAZARILLE.

Et ſuivi vos avis.

STEPHANIE.

Trop tôt à mon malheur vous les avez ſuivis :
Quand je crus vous donner un conſeil néceſſaire,
Ferdinand de ma part étoit vû comme pere ;
Mais n'étant pas ſa fille, & ſçachant ſon amour,
Je n'apprens qu'à regret que le vôtre eſt au jour.

FABRICE.

L'aime-t-elle ? tu vois.

GUSMAN.

Comment Diable la croire ?
Ses diſcours ſont pour moi des feüillets du grimoire.

STEPHANIE.

J'entens du bruit, fuyez ; & de peur que de vous
Le Rival qui vous nuit ne devienne jaloux,
Le plus que vous pourrez, évitez ma préſence.

LAZARILLE.

Adieu ; je laiſſe au Ciel à punir cette offenſe.

STEPHANIE.

Moi, je ſuis votre exemple, & j'invoque les Dieux,
Pour me voir délivrer d'un Amant odieux.

*Lazarille ſort.*

## SCENE VI.

FABRICE, STEPHANIE, GUSMAN.

GUSMAN.

TOut va bien.

FABRICE.

Profitons ; il ſort tout en colere.

GUSMAN.

Pouſſez donc.

FABRICE.

Lazarille aura pû vous déplaire,
Je l'ai vû qui d'ici ſort aſſez bruſquement ;
Mais vous pouvez en moi recouvrer un Amant,
Puis que depuis long-temps mon cœur pour vous ſoupire,
Sans que dans mes reſpects j'aie oſé vous le dire.

STEPHANIE.

Quoi ! vous m'aimez, Fabrice !

GUSMAN *la tirant à l'écart.*

Oüi, foi d'homme d'honneur.
Il dit que c'eſt de vous que dépend ſon bonheur ;
Et vous pouvez penſer que ſa flamme eſt bien forte,

Puis que j'ose vous faire un ferment de la forte.

STEPHANIE.

Vous m'aimez !

FABRICE.

Le moyen de ne vous aimer pas,
Et de pouvoir fans ceffe admirer vos appas !

STEPHANIE.

S'il eft vrai que pour moi votre ardeur foit fincére,
Pourquoi vous obftiner fi long-temps à la taire ?
Loin que par votre aveu vous pûffiez m'allarmer,
Qui fe fut vûë aimée auroit pû vous aimer.
Au refte Lazarille eut toujours tant d'adreffe,
Qu'au lieu de me déplaire il obtint ma tendreffe;
C'eft à lui feulement que l'Hymen doit m'unir ;
J'en ai fait la promeffe, & je la veux tenir.
Adieu ; ce fentiment eft felon qu'il doit être.

---

## SCENE VII.

FABRICE, GUSMAN.

FABRICE.

Ah, Gufman, mon Valet !

GUSMAN.

Ah, Fabrice, mon Maître !

FABRICE.

Que je ſuis malheureux !

GUSMAN.

Point, point ; rayez ce mot :
Vous ſeriez plus heureux, ſi vous étiez moins ſot.

FABRICE.

Maraut inſupportable .....

GUSMAN.

Et vous, tête étourdie,
Dont le cœur eſt de flamme & la langue engourdie ;
Ce qui vient d'arriver ne vous ſied que trop bien,
Avoir chaud comme un Diable, & ne parler de rien;
Brûler dans ſa chemiſe, à l'exemple d'Hercule,
Et puis après cela devenir ridicule,
Juſqu'au point de ſouſcrire au plaiſir d'un rival ;
Si ce n'eſt être ſot, c'eſt paroître Cheval.

FABRICE.

Au plaiſir d'un Rival que jamais je ſouſcrive !
Qu'il poſſede un objet que mon ame captive !
Et que ſans écouter un amour violent ....

GUSMAN.

Et que prétendez-vous, ô Maître un peu trop lent ?

FABRICE.

Puis que si mon Rival n'eut usurpé ma place,
Mon aimable Maîtresse approuvoit mon audace;
Apprens que je m'apprête à le priver du jour,
Pour la contraindre encor à souffrir mon amour.
Je ne lui déplais pas, je le viens de connoître;
Elle sçaura m'aimer, quand il cessera d'être:
Je puis donc, supposant que je venge un affront,
Le forcer à se battre, & t'avoir pour second.

GUSMAN.

Moi, Second!

FABRICE.

Quoi! Gusman, tu veux être pagnotte?

GUSMAN.

Quoi! tueur de Rivaux, vous voulez qu'on me frotte?
Et moi qui de la Parque appréhende la faux
J'ose vous soûtenir que cela sera faux.

FABRICE.

Ah! Gusman, souviens-toi que j'aime Stephanie;
Qu'elle doit à mon sort par l'Hymen être unie,
Et que dans le malheur qui talonne mes pas,
N'en pas être l'époux, c'est souffrir le trépas.

GUSMAN.

Trépassez.

FABRICE.

Mais mourir, après tant de souffrance,
C'est donner à ma peine une foible allégeance.

GUSMAN.

Ne trépassez donc pas.

FABRICE.

Donne-m'en le moyen;
Crois-tu qu'on puisse vivre, & ne pretendre rien?
Et que quand la Fortune est pour nous rigoureuse,
Un trépas soit moins doux qu'une vie odieuse?

GUSMAN.

Trépassez donc.

FABRICE.

Gusman; c'est mal me secourir.
Un Amant véritable a trop peur de mourir;
Penses-tu qu'au moment qu'on adore une belle,
Il soit aisé de faire une absence éternelle?
Et qu'un cœur que l'amour asservit sous ses loix
Puisse expirer sans peine après un noble choix?

GUSMAN.

Vivez donc, si la mort est pour vous effroyable.

FABRICE.

La mort aux malheureux est toujours agréable.

GUSMAN.

Mourez donc.

FABRICE.

Quelque ſort qui nous puiſſe arriver,
Il n'eſt rien de ſi doux que de vivre, & d'aimer.

GUSMAN.

A votre cher Valet apprenez votre envie;
Avoir peur de la mort, & puis craindre la vie,
C'eſt, ſans qu'il ſoit beſoin de toujours diſcourir,
Vouloir vivre ſans vivre, & mourir ſans mourir.
Mais à quoi rêvez-vous?

FABRICE.

Au malheur qui m'afflige:
De momens en momens Lazarille m'oblige;
Il m'aime, & toutesfois je ne puis l'épargner;
Et je dois, ou le perdre, ou du moins l'éloigner.

GUSMAN.

Un ſi grand préambule étoit-il néceſſaire?
Vous ſçavez, grace à Dieu, que je ſuis bon fauſſaire,
Et que ſans vanité je pourrois me vanter
Qu'au métier de matois nul ne peut m'imiter.
Si bien qu'à mon talent il n'eſt pas difficile
De forcer Lazarille à ſortir de Séville.
Laiſſez votre fortune à ma diſcrétion.

FABRICE.

Il me ſouvient encor d'une autre invention;

L'Ambaſſadeur d'Afrique eſt ici.

GUSMAN.

Qu'il s'y tienne.

FABRICE.

Sa perſonne à peu près eſt égale à la tienne.

GUSMAN.

Pour cela ?

FABRICE.

Vous avez chacun les mêmes traits.

GUSMAN.

Qu'en eſt-il ?

FABRICE.

Les plus fins confondroient vos portraits.

GUSMAN.

Que m'importe ?

FABRICE.

Pour peu que ton zele s'applique
A vouloir me ſervir aux dépens de l'Afrique,
Tu peux en ſecondant les deſſeins que je fais,
Contenter mon ardeur, & remplir mes ſouhaits.

GUSMAN.

Moi, que je vous oblige aux dépens de l'Afrique ?

FABRICE.

Tu le peux.

GUSMAN.

Juſtement ; c'eſt bien là ma pratique !
Quoi, Monſieur, dans l'Afrique ai-je quelque pouvoir ?

FABRICE.

Point du tout.

GUSMAN.

A-t elle eu le bonheur de me voir ?

FABRICE.

Nullement.

GUSMAN.

De l'Afrique ai-je la dépendance ?

FABRICE.

Encor moins.

GUSMAN.

Fléchit-elle à ma moindre Ordonnance ?

FABRICE.

Elle ? non.

GUSMAN.

Comment donc avez-vous prétendu
Qu'un ſervice à ſes frais pût vous être rendu ?
Car enfin quoi que j'aye un rapport fort ſincére
Avec un qui peut-être eſt bâtard de mon pere,
D'ici juſqu'en Afrique un chemin racourci,
Ne peut être plus long que de là juſqu'ici ;

Et puis qu'à vous convaincre il faut que l'on
s'exerce,
Gusman avec l'Afrique ayant peu de commerce,
Pour raison concluante il conclud de bon cœur,
Que toujours de l'Afrique il sera serviteur.

FABRICE.

Tu n'entens pas mon sens?

GUSMAN.

Comment Diable l'entendre?

FABRICE.

Je veux dans mon logis te le faire comprendre;
Puis donc que nous avons des sujets à choisir,
Entrons, & sur chacun consultons à loisir.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LAZARILLE, FABRICE.

LAZARILLE.

INcomparable ami, dont toujours la tendresse
Dans tout ce qui me touche aisément s'intéresse :
Approche, & si jamais tu me crûs malheureux,
Si jamais mon destin te sembla rigoureux ;
Juges par ce billet qui fait naître ma plainte,
Si d'un tourment plus rude on peut sentir l'atteinte.

FABRICE *lit.*

*MON Neveu, je me plains de mon triste devoir,*
*Qui malgré-moi m'oblige à vous faire sçavoir*
*Une fort mauvaise nouvelle :*
*Mon Frere, votre Pere ayant fini son sort,*
*Pour de votre Maison devenir le support,*
*Votre Mere affligée en ce lieu vous appelle.*
*DOM RAYMON DE GALAS.*

LAZARILLE.

Hé bien ! parfait ami,
Dont la noble chaleur n'agit point à demi ;
Tu vois.

FABRICE.

Ce coup fatal me surprend, & m'étonne.
Il est mort ?

LAZARILLE.

Juges-en par l'avis qu'on m'en donne.

FABRICE.

De tout autre qu'un Oncle, à qui l'on doit respect,
Un billet si fâcheux pourroit m'être suspect :
Mais voi le caractére ; est-ce point imposture ?
Examine.

LAZARILLE.

Non, non ; c'est sa même écriture.

FABRICE.

Pourtant, ou je me trompe, ou tu dis hier au soir,
Que ton pere en ce lieu te pourroit bien-tôt voir ;
Et pour à son enfant n'être pas inutile,
Qu'il partoit de Tolede, & venoit à Séville.

LAZARILLE.
Il me l'avoit mandé, cet eſpoir m'étoit doux ;
Mais de tous mes plaiſirs mon deſtin eſt jaloux.
Il s'oppoſe ſans ceſſe au cours de ma fortune :
Et comme à tous momens ſa rigueur m'importune,
Et que de ſon caprice il me fait le joüet,
J'ai des biens en idée, & des maux en effet.
FABRICE.
Ton ſort eſt déplorable.
LAZARILLE.
Ajoûte encor, Fabrice,
Que tout m'eſt rigoureux, que rien ne m'eſt propice :
Et pour connoître mieux juſqu'où va mon tourment,
Au tendre nom de Fils, joins le titre d'Amant.
J'adore une beauté, je dois être auprès d'elle,
Et la mort de mon pere à Tolede m'appelle.
FABRICE.
Si j'avois vu l'Objet qui te tient ſous ſes loix,
Je l'irois de ta part viſiter quelquefois.
Comme pour te ſervir j'ai le cœur tout de flamme,
A répondre à tes feux j'exciterois ſon ame ;
Et ta vertu ſans ceſſe étalée à ſes yeux

Te rendroit favorable un séjour ennuyeux.

LAZARILLE.

Si tantôt j'eusse appris cette triste nouvelle,
J'aurois crû m'éloigner d'une fille infidelle ;
Mais ce coup à mon ame est d'autant plus cruel ;
Qu'elle honore mes feux par un feu mutuel.

FABRICE.

Hélas !

LAZARILLE.

A mon ardeur daigne donc être utile,
Puis qu'il faut qu'à regret j'abandonne Seville ;
Et qu'au moins Stéphanie une fois chaque jour,
Apprenne par ta voix l'excès de mon amour.

FABRICE.

Stéphanie !

LAZARILLE.

Elle-même.

FABRICE.

O destin implacable !

LAZARILLE.

Tu te plains ?

FABRICE.

Je me plains du malheur qui t'accable,
L'Ambassadeur d'Afrique est ton rival.

LAZARILLE.

O Dieux!

Il aime Stephanie?

FABRICE.

Il en eſt amoureux:

Comme il eſt courageux, comme il eſt magnanime,
Que chacun le reſpecte, & que chacun l'eſtime,
Que ſon crédit eſt rare, & que dans cet état
Il tient & ſçait garder le rang d'un Potentat,
En vain à ce qu'il veut tu ferois réſiſtance,

LAZARILLE.

Il l'aime!

FABRICE.

De ſa flamme il m'a fait confidence:
Et ſi je ne m'abuſe, il vient lui-même exprès
Pour parler de ſes feux.

---

## SCENE II.

GUSMAN, FABRICE, LAZARILLE, SUITE.

GUSMAN, *en habit d'Ambaſſadeur.*

SUIVEZ-MOI, mes Valets,

Ou d'abord faites gile. Hé bien l'avez-vous vûe,
Celle dont les attraits m'ont donné dans la vûë ?

FABRICE.

Non, Seigneur.

GUSMAN.

Et pourquoi, Maître fat ?

FABRICE.

Je n'ai pû ;
Seigneur. . . . . . .

GUSMAN.

Que plût à Dieu que vous fussiez rompu !
Cependant de l'amour je sens la tyrannie,
Traître.

LAZARILLE.

Quoi donc, Seigneur, vous aimez Stéphanie ?
Elle vous charme ?

GUSMAN.

Un peu, si vous le trouvez bon.
Mais je vous trouve encore un fort joli mignon,
Pour mettre votre nez jusques dans mon affaire.

LAZARILLE.

Je n'ai pas cru, Seigneur, que ce fût vous déplaire.

GUSMAN.

Vous deviez l'avoir cru ; car un Ambassadeur,
En parlant avec vous abaisse sa grandeur ;

Tirez vos chausses ; ou bien-tôt par la tête.....

LAZARILLE.

Je sçai que votre force égale une tempête,
Et que le rang suprême où le Ciel vous a mis,
Donne de la terreur à tous vos ennemis :
Je ne le fus jamais, & n'ai garde de l'être,
Vous vous abaisseriez si vous étiez mon Maître :
Mais la postérité publiroit vos hauts faits,
Si de votre vertu j'éprouvois les effets ;
Et si votre Excellence à ma perte animée
Vouloit rendre le calme à mon ame allarmée ;
Et soûtenant toujours la grandeur de son sang,
Me céder un Objet qui n'est pas de son rang.

GUSMAN.

Vous êtes trop obscur, je ne puis vous entendre.

LAZARILLE.

Vous servir, est-ce un bien que je puisse prétendre?
Il n'est rien que pour vous je n'osasse embrasser.

GUSMAN.

Pour être votre Maître il me faut abaisser.
Plaît-il ?

LAZARILLE.

Je vous l'avouë.

GUSMAN.

Il est donc nécessaire

Que chacun se maintienne en sa forme ordinaire ;
Aussi-bien tous vos soins me sont indifférens :
Fabrice !

FABRICE.

Monseigneur.

GUSMAN.

Est-il bon près des Grands ?
Le dois-je retenir ?

FABRICE.

Il en est beaucoup digne.

GUSMAN.

N'êtes-vous point sujet au sirop de la vigne ?

LAZARILLE.

Quoi que je sois, Seigneur, vous le connoissez bien ;
Votre esprit pénétrant n'ignora jamais rien.

GUSMAN.

Il est vrai, mais enfin quelquefois on oublie.

LAZARILLE.

Eh ! de votre Grandeur l'ame est trop accomplie.
Et quoi que sa vertu cherche à s'humilier,
Un esprit si fameux ne peut rien oublier.
Vous avez la science en un dégré suprême......

GUSMAN.

Vous me connoissez mieux que je ne fais moi-même.

Et les vertus qu'en moi vous trouvez à tous pas,
Sont de hautes vertus que je ne voyois pas.
Fabrice,

FABRICE.

Monſeigneur,

GUSMAN.

Cette fille vient-elle?

FABRICE.

Non, Seigneur.

GUSMAN.

Quelle eſt ſotte ! allons donc qu'on l'appelle.
Débiteur de Phébus, c'eſt vous dont je fais choix,
Pour haranguer l'Objet qui me met aux abois;
Et pour faire un portrait qui chatoüille ſon ame
Où vous repréſentiez la grandeur de ma flamme;
Mais parlant de mes feux il ſe faut animer,
Et par votre diſcours la contraindre à m'aimer.

LAZARILLE.

Moi, Seigneur? Ah! ſçachez.....

GUSMAN.

Je ſçai que je m'abaiſſe;
Mais l'eſprit le plus ferme eſt ſujet à foibleſſe:
Forcer mon Excellence à me ſervir de vous,
Si c'eſt une folie, il en eſt de plus fous.
Sur tout, à Stéphanie étalez l'Ambaſſade;

Pouſſez lui des ſoûpirs, affectez la boutade,
Et faites-lui ſçavoir par un terme attractif,
Que l'honneur de ma Couche eſt un bien ſenſitif.

LAZARILLE.

Je m'acquitterai mal. . . .

GUSMAN.

Point, point.

LAZARILLE.

Ciel! on l'amene!

GUSMAN.

Diſpoſez-vous?

LAZARILLE.

Hélas!

GUSMAN.

Bon, bon.

LAZARILLE.

Quelle eſt ma peine?



## SCENE III.

### FERDINAND, GUSMAN, LAZARILLE, STEPHANIE, FABRICE, SUITE.

FERDINAND.

Monseigneur, les respects.....

GUSMAN.

Monsieur le langoureux,
Paix; ce n'est pas de vous que je suis amoureux.

FERDINAND.

Mais, Monseigneur, l'espoir.....

GUSMAN.

Mais, Monsieur, pas plus outre,
Je suis grand personnage, & malheur à qui m'outre.

FERDINAND.

Ce n'est pas vous outrer.....

GUSMAN.

Ah! vieux barbon têtu,
Qui fais en me parlant enrager ma vertu,
Porte plus loin l'odeur de ton nez qui refrogne:
Et vous, le beau parleur, faites votre besogne;
Dégoisez.

LAZARILLE.

Stéphanie, hélas!

GUSMAN.

Ah! l'autre ſot,
Qui tout d'abord ſoûpire,& n'a dit qu'un ſeul mot.

LAZARILLE.

Ce digne Ambaſſadeur qui n'a rien que d'illuſtre,
Veut de ſa paſſion augmenter votre luſtre :
Il n'a pû réſiſter à tant d'appas flateurs,
Qui des cœurs les plus durs ſont vos adorateurs ;
Il n'a pû réſiſter aux ſenſibles amorces
Qui maîtriſent notre ame,& ſurmontent ſes forces;
Il n'a pû réſiſter au pouvoir de vos yeux :
Il vous adore, hélas!

GUSMAN.

Ce ſoûpir-là va mieux.
Mais c'eſt trop la flater ; vantez-lui mon adreſſe ;
Pour plaire à ma Grandeur ſurprenez ſa tendreſſe;
Loüez mon Excellence.

LAZARILLE.

Il vous doit être doux,
De voir qu'un ſi grand homme ait de l'amour pour vous.
Jugez par ſes vertus, par ſon rang, par ſa mine,
De la gloire éclatante où le Ciel vous deſtine;

Moi, dont son Excellence a daigné faire choix,
Pour vous représenter qu'il révére vos loix,
Je devrois ressentir de la joye en mon ame,
D'avoir pû le premier vous parler de sa flamme;
Et mon cœur devroit être & tranquille, & content,
A l'aspect du bonheur qui déja vous attend;
Mais, hélas!

GUSMAN.

Mais, hélas! soûpirant incommode,
Des hélas éternels ne sont plus à la mode.

LAZARILLE.

Peut-on parler d'amour sans qu'on soûpire?

GUSMAN.

Non,
Mais il faut soûpirer de plus d'une façon.
Pour bien complimenter contemplez-moi, Novice.
Holà, quasi ma femme, & presqu'Ambassadrice,
Venez, car je vous aime, & je suis cependant
Ambassadeur d'Afrique, & bien Ambassadant;
Mais contre vos attraits n'ayant point de parade,
Pour vous faire l'amour je me des-Ambassade:
Car des Ambassadeurs étant fort au dessous,
L'Ambassade est à cû quand on parle avec vous.

Ai ! De ce soûpir-là, Patron, que vous en semble ?

LAZARILLE.

Il est doux.

GUSMAN.

Il est vrai ; Répondez donc.

STEPHANIE.

Je tremble.
Pour connoître aisément votre rang glorieux,
Il ne faut qu'un moment regarder dans vos yeux ;
On y remarque un air qui de votre Excellence
Découvre les vertus, & fait voir la naissance ;
Aussi d'un rang si haut je sçai trop le pouvoir,
Pour vouloir abuser du bonheur de vous voir ;
Et j'en fais trop d'état pour oser jamais croire
Que d'un honteux amour vous soüilliez votre gloire.
Songez, Seigneur, songez que mon rang est trop bas,
Il vous faut.....

GUSMAN.

Mon enfant, je ne l'ignore pas ;
Je sçai ce qu'il me faut, mais quoique je le sçache,
Pour vous faire m'aimer je me fais une tache.
Mais, beauté printaniere, apprenez qu'il m'est doux
D'être noir comme un Diable, & d'être aimé de vous.

STEPHANIE.

Mais un Ambaſſadeur vouloir.....

GUSMAN.

Point de ſcrupules.
Souvent les Grands Seigneurs ſont les plus ridicules ;
Ainſi donc votre eſprit ne doit pas s'allarmer,
De voir mon Excellence avoir pû vous aimer.

STEPHANIE.

M'aimer ?

GUSMAN.

Oüi vous aimer ? votre beauté m'enyvre :
Vous me verriez mourir, ſi je ceſſois de vivre.
Car, par exemple un homme, oüi, je tiens pour certain
Qu'un homme qui ſe meurt eſt ſi près de ſa fin,
Qu'il s'en faut peu ſouvent que la mort ne l'atrape.
Et quand la mort nous tient rarement on échape.
Partant ſi vous étiez inſenſible pour moi,
Vous me verriez mourir, & ſans ſçavoir pourquoi:
Mais ſi pour m'obliger vous vouliez vous réſoudre,
A m'aimer tant ſoit peu, nous pourrions en découdre.
Et dès ce même jour l'un & l'autre conjoints
A groſſir notre race appliquer tous nos ſoins.

LAZARILLE *bas.*

Quel brutal !

FERDINAND.

Sur ce point......

GUSMAN.

Hibou, dont le cœur gronde,
Taisez-vous.

FERDINAND.

Sur ce point il faut que je réponde.

GUSMAN.

Paix, vous dis-je.

FERDINAND.

Seigneur......

GUSMAN.

C'est trop Seigneurier,
Je suis Ambassadeur, & me veux marier.

LAZARILLE.

Mais, Seigneur, comme pere il faut.....

GUSMAN.

Monsieur son Plége,
Loin de vous accorder un plus grand privilége,
Je suis votre ennemi si pour lui vous parlez ;
Pour vous, la belle Alix, parlez si vous voulez.

STEPHANIE.

Un Hymen entre nous a si peu d'apparence,

Que je n'ose, Seigneur, en former l'espérance;
Vous pouvez donc prétendre, en me faisant la Cour,
D'attirer des respects, & non pas de l'amour.
Vous m'aimer? vous, Seigneur, moi qui suis....

GUSMAN.

Esprit cruche,
Nourrisson d'un vieillard qui semble une guenuche,
Après que noblement j'ai dépeint mon ardeur,
N'a-t'elle encore pû pénétrer votre cœur?
Je vous aime, vous dis-je; & mon ame abatuë
Céde au cruel effort de l'amour qui me tuë;
Et je suis à présent tel que des matelots
Que le destin expose à la merci des flots,
Et qui sur le dos vert du compere Neptune
Pensent journellement établir leur fortune,
Quand par malheur pour eux un vent rude & fatal
Enfle... rompt... calme... brise... enfin je suis fort mal.
Douterez-vous encor que je cherche à vous plaire,
Puis que je vous étale une preuve si claire?
Et m'alleguerez-vous de vos sottes raisons,
Puis que je vous confonds par des comparaisons?

STEPHANIE.

Il ſuffit, un grand cœur n'eſt jamais hypocrite ;
Mais, Seigneur, quand je ſonge à mon foible mérite,
Je croi peu, quelques feux dont vous ſoyez épris,
Qu'un eſprit ſi ſublime ait pû s'être mépris.
Donc ſi votre Excellence a pour moi quelque zele,
Souffrez qu'elle m'en donne une marque plus belle ;
Et cachant ce qu'en vous je dois voir de ſuſpect,
Faites naître un amour qui ſuccede au reſpect.

*Elle ſort.*

FERDINAND.

Monſeigneur, excuſez ſi pour m'être fidelle.....

GUSMAN.

Tu peux ſuivre ſa piſte, & courir après elle.

FERDINAND.

Mais......

GUSMAN.

Mais.....

LAZARILLE.

Et quoi, Seigneur, faut-il ?.....

GUSMAN.

Eſt-ce à ton tour
A me rompre la tête, interpréte d'amour ?

FERDINAND.

Comme ami.......

GUSMAN.

Comme ami.... Sçai-tu bien que j'abonde?...
Sors, te dis-je: Et pour toi, Belzébut te confonde!
Bon jour.

---

# SCENE IV.

## LAZARILLE, FABRICE.

LAZARILLE.

QUOI donc, cet homme à qui rien n'eſt égal,
A ſi peu de vertus & paroît ſi brutal?
C'eſt là ce rare eſprit, à qui l'on rend hommage,
Qui d'un grand potentat repréſente l'Image?
Et tu m'oſes parler d'étouffer mon amour?
Et tu peux te réſoudre à lui faire la Cour?
Toi, qui m'as dit cent fois que tu hais la baſſeſſe,
Tu peux par complaiſance applaudir ſa foibleſſe?
Sa grandeur t'éblouit, & tu n'apperçois pas,
Qu'avec toute ſa pompe il n'a rien que de bas:
Si d'abord j'ai ſouſcrit aux ſoûhaits de ce Ruſtre,
J'ai cru qu'un rang ſuprême occupoit un Illuſtre;

Mais je prens de l'audace en quittant mon erreur,
Puis que tout ſon mérite eſt d'avoir du bonheur.
Ce cœur farouche.....

FABRICE.

Ami, ſois un peu moins crédule,
C'eſt à force d'aimer qu'il paroît ridicule,
Et je vois aiſément par un tel procedé,
La violente ardeur dont il eſt obſedé.
Si tu pouvois l'entendre au moment qu'il s'explique,
Et qu'il parle au profit de la choſe publique,
Ton oreille charmée, & tes ſens interdits
Deviendroient les garans de ce que je te dis.

---

## SCENE V.

GUSMAN, LAZARILLE, FABRICE.

GUSMAN *en habit de Valet.*

MONSIEUR, je viens.......

FABRICE.

Tantôt tu me diras le reſte.

LAZARILLE.

Quel qu'il ſoit, à ſon ſort je veux être funeſte;
De cet Ambaſſadeur je mépriſe le rang,

Je prétens lui plonger un poignard dans le flanc.

GUSMAN *bas.*

Fi !

LAZARILLE.

Qu'il soit généreux, qu'il ait l'esprit sublime;
Que chacun le respecte, & que chacun l'estime;
Pour souffrir que ce bras lui devienne fatal,
Il suffit qu'il m'outrage, & qu'il soit mon rival;
Il verra ce que c'est qu'attaquer Lazarille.

GUSMAN *bas.*

Diable, que j'ai bien fait de quitter la Roupille :

FABRICE.

Mais considere, Ami.....

LAZARILLE.

Tout est consideré,
Mon voyage à Tolede est déja differé :
Dans l'état où je suis je n'ai plus d'autre envie
Que d'assouvir ma rage aux dépens de sa vie;
Que s'il étoit ici dans ce même moment,
Je sçaurois l'immoler à mon ressentiment !

GUSMAN.

Monsieur, ah !

FABRICE.

Ne crains rien.

GUSMAN.

S'il me jette une œillade,
Et qu'il remarque en moi quelques traits d'Ambassade.

FABRICE.

Cede, cede à celui qui combat ton ardeur;
Souviens-toi que d'Afrique il est Ambassadeur.
Songe.......

LAZARILLE.

Pour m'appaiser vainement tu t'efforces,
Loin d'éteindre mon feu tu redoubles ses forces;
Et si tu n'avois pas la bonté de m'aimer,
C'est toi qui contre lui me devrois animer.
Puis-je en un même jour, sans mourir de tristesse,
Sçavoir la mort d'un pere & perdre une Maîtresse?
Non, non; quelques effets qu'il en puisse avenir,
L'Ambassadeur me choque, & je veux l'en punir.
Toi, qui de ce Rival a vu naître la flamme,
Oste si tu le peux ce dessein de son ame;
Sinon sa mort est sure, & je te le promets.
Adieu.



## SCENE VI.

### FABRICE, GUSMAN.

GUSMAN.

VA-T'EN au Diable, & n'en reviens jamais.
Peſte ! quel avaleur de pois gris ! dans ſa bouche
Je ne ferois non plus que feroit une mouche.

FABRICE.

D'un autre ſtratagême il nous faut eſſayer :
Car, ſuivant ma penſée, il vient de t'effrayer,
Et tu ne veux plus être Ambaſſadeur d'Afrique ?

GUSMAN.

Si-fait ?

FABRICE.

A m'obliger, ton ſoin ſi fort s'applique ?

GUSMAN.

Et quoi donc !

FABRICE.

Dès ce ſoir, tu peux donc, cher Valet.....

GUSMAN.

Vous ſouhaiter au Diable, avec l'autre Argoulet.
Que votre eſprit eſt preſte aux deſſeins qu'il ſe forge !

Qu'au couteau d'un meurtrier j'aille tendre la gorge,
Et que dans un amour qui me touche fort peu,
Quand le cœur vous en dit, je ſois mis ſur le jeu;
*Neſcio vos*, Seigneur ; car Guſman n'eſt pas homme
Qui pour votre plaiſir ſoit content qu'on l'aſſomme.
Et puis qu'en votre amour vous n'êtes pas plus Grec,
Pour des Ambaſſadeurs, torchez-en votre bec.

FABRICE.

L'intrigue être ſi belle, & ne pas la pourſuivre !

GUSMAN.

Vouloir obſtinément que je ceſſe de vivre !

FABRICE.

Mais, Guſman........

GUSMAN.

Mais, Monſieur, je ne ſuis point d'avis
De me faire étriller deſſous de beaux habits.

FABRICE.

Quel plaiſir peux-tu prendre à commettre ces fautes ?

GUSMAN.

Un plus grand que de voir qu'on me briſe les côtes;
Car qui d'un coup mortel me feroit un préſent,
Me feroit, ce me ſemble, un plaiſir peu plaiſant.

FABRICE.

Au moins ſois-moi propice au deſſein que j'invente,
De l'Hôte à mon Rival tu connois la ſervante?

GUSMAN.

A peu près.

FABRICE.

Tu ſçais bien ſi par quelques Loüis
On peut charmer ſes yeux & les rendre éblouïs:
Et ſi dans mon deſſein je me puis ſervir d'elle.

GUSMAN.

Préparer de l'argent, c'eſt une bagatelle;
On la baiſe gratis.

FABRICE.

Répons mieux à mon ſens,
Et ſois plus favorable à l'ardeur que je ſens.
Ma plus preſſante envie eſt de voir Lazarille
Quitter l'Andalouſie, & marcher en Caſtille;
Tandis que Stéphanie écoutant mes ſoupirs,
Deviendra plus ſenſible à mes juſtes deſirs;
Pour donc précipiter ſon voyage à Tolede,
Voyons cette ſervante, & demandons ſon aide.
Mais avant que Guſman faſſe rien de nouveau,
Je veux le faire boire à regorge muſeau.

GUSMAN.

De quel vin ?

FABRICE.

Du meilleur.

GUSMAN.

Vous avez bien la mine
De me faire avaller de ce caffe poitrine,
De ce vin baptifé, que l'on donne aux Laquais,
Qui fait du mal au ventre, & n'enyvre jamais.

FABRICE.

Point ; je veux que ce foir tu manges à ma table.

GUSMAN.

Moi !

FABRICE.

Toi.

GUSMAN.

Pour vous fervir j'affronterois le Diable.
Allons jetter les yeux fur des mets délicats ;
Et careffons enfemble & les-pots & les plats.

*Fin du fecond Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

HENRIQUEZ, LA SERVANTE.

LA SERVANTE.

MONSIEUR, vous voyez bien qu'étant l'heure qu'il est,
On se loge où l'on peut, & non où l'on se plaît :
Dans cette Hôtellerie aucun bouge ne chome ;
Et je ne pense pas que dans tout le Royaume
On rencontre un Hôtel qui soit plus frequenté.
Dans un logis si grand un lit seul est resté ;
Des deux que vous voyez, le lit vert est le vôtre.
Un jeune homme habillé repose dessus l'autre.
Il est plein de tristesse, allez au petit pas ;
Et faites s'il se peut qu'il ne s'éveille pas.

HENRIQUEZ.

Puis que dans le lit vert il faut que je repose,
De vos soins cette nuit je ne veux autre chose ;
Emportez la chandelle, & me laissez ici.

LA SERVANTE.

Et vous deshabiller ?

HENRIQUEZ.

N'ayez point ce ſouci.

LA SERVANTE.

Mais vous ne verrez goutte, & je crains.......

HENRIQUEZ.

Il n'importe ;

Laiſſez-moi ſeul, vous dis-je, & fermez cette porte.
Sur tout, n'oubliez pas d'aller chez Ferdinand.

LA SERVANTE.

Il ſuffit ; ſon logis eſt du nôtre attenant.
Je ne vous promets rien qu'aiſément je ne tienne.

HENRIQUEZ.

Il faut du grand matin faire en ſorte qu'il vienne ;
Et que de Stéphanie il ſoit accompagné.

LA SERVANTE.

C'eſt aſſez que ce ſoir vous m'ayiez enſeigné
Ce qu'il faut faire.

HENRIQUEZ.

Allez.

LA SERVANTE.

J'obéïs.

## SCENE II.

HENRIQUEZ *seul.*

LA Courriere ;
Qui du flambeau des Cieux doit ouvrir la carriere,
Ne se presse pas trop de hâter son retour.
Il faut donc en ce lieu que j'attende le jour ;
Et que dessus ce lit je fasse un petit somme :
Mais de peur qu'en marchant je n'éveille cet homme,
A ne pas le troubler appliquons notre effort ;
Et cedons au pouvoir du frere de la mort.

## SCENE III.

LAZARILLE, HENRIQUEZ *end r,nis.*

GUSMAN *faisant l'Esprit.*

PESTE ! tout tourne, où suis-je ? ô Cambrouse endiablée !
Qui pour quatre Loüis rend ma tête troublée ;
Que Lucifer t'emporte, avec ton chien de trou

Qui n'est qu'un engin propre à me rompre le cou !
Je ne puis manier cette lanterne sourde ;
Falloit-il faire Esprit une tête si lourde ?
Loin d'être courageux, je crains une vapeur ;
Et je tremble de peur, de donner de la peur.
Pourtant quoïque je fasse, il faut tout entreprendre,
Sinon pour en donner, en tout cas pour en prendre.
Voyons. „ Mon fils, ton Pere Henriquez de Galas
„ Mourut le même jour qu'arriva son trépas :
„ Or comme il ne vit plus, & qu'il est sous la tombe,
„ De peur que chez le Diable en peu d'heures il ne tombe,
„ Il faut sans balancer que tu partes demain,
„ Pour rendre mille écus dérobés de ma main :
„ Mais réponds à ma voix : c'est ton Pere. . . . .

LAZARILLE.

Ah ! mon Pere,
Dont le trépas funeste a causé ma misere ;
Demeurez.

GUSMAN *bas.*

Quelque sot !

LAZARILLE.

Vous fuyez ?

GUSMAN *bas.*

Je fais bien ;
Aussi bien avec toi je ne gagnerois rien.

LAZARILLE.

Pourquoi me fuïr ?

GUSMAN *bas.*

A tort ton esprit s'embarrasse ,
Je fais le même bien que je veux qu'on me fasse;
Ne m'approche non plus que je veux t'approcher.

LAZARILLE.

Peut-être ici quelqu'un est venu se cacher ,
Cherchons.

GUSMAN *bas.*

Où faudra-t'il qu'à présent je me niche?
Si tantôt chaque coup vaut écu , je suis riche ;
Je vais être assommé s'il me peut entrevoir.

LAZARILLE.

Rien ne s'offre à mes yeux que pour me décevoir :
Et dans l'abîme affreux où mon malheur me plonge ,
Je ne vois rien de vrai que l'image d'un songe ;
Afin que ma douleur puisse un peu s'appaiser,
Encor quelques momens tâchons à reposer ;

Et gardons de causer du trouble aux autres chambres. *Il se rendort.*

GUSMAN *à part.*

Je ne prétendois pas remporter tous mes membres ;
Et pour m'empêcher d'être Henriquez de Galas,
J'aurois volontiers mis les oreilles à bas.
Qu'un poltron a de peine à donner de la crainte !
Emploi de faire peur, je te prens par contrainte;
pourtant tu n'as pas lieu de te plaindre de moi,
Tu veux épouvanter, épouvantable emploi ;
Et pour mieux faire voir que ta force est extrême,
Qui te doit exercer s'épouvante lui-même ;
A parler franchement, l'avantage est petit,
D'avoir peu de cervelle & de faire l'Esprit :
Ou plûtôt jusqu'ici l'avanture est nouvelle,
De trouver un Esprit qui n'a point de cervelle.
Cœur poltron, sois cœur brave, & t'arme jusqu'au point
De donner de la peur, & de n'en prendre point.
En faveur de Fabrice, ô cœur, prens cette peine;
Sois moins cœur de Gusman, que cœur de Capitaine.
Ou bien à ce dormeur fais connoître à son dam
Un cœur de Capitaine en un corps de Gusman :

Me

Me le promets-tu, cœur ? Oüi, j'entens ta réponse ;
Déja le nez m'enfle, & le sourcil m'en fronce ;
Et ta haute assurance assure assurément
Un trembleur qui trembloit d'avoir du tremblement.
Pour la seconde fois faisons peur, » Lazarille,
» Quiconque fait un fils ne fait pas une fille.
» Si bien que je conclus qu'alors que je te fis,
» Ne faisant point de fille, il fallut faire un fils.
» Pour donc à mon repos être utile & prospere,
» Il faut restituer les larcins de ton pere ;
» Et partir de Séville à la pointe du jour,
» Pour aller à Tolède établir ton séjour.
» Ton pere.......

LAZARILLE.

Quoi, mon pere ? ah ! si mon sort vous touche,
Pour dire encore un mot, daignez ouvrir la bouche ;
Adoucissez l'ennui dont je suis travaillé :
Parlez.

GUSMAN *bas.*

Adieu le cœur, puis qu'il est éveillé.

LAZARILLE.

En quel trouble mon ame est-elle ensevelie ?

O bizarre destin ! sort fatal !

GUSMAN *bas.*

C'est folie ;
Pour animer mon cœur j'ai beau faire un effort,
Je ne suis point vaillant, si ce n'est quand il dort.

LAZARILLE.

Au moins permettez donc que mon œil se désille :
Et cessez s'il se peut, d'affliger Lazarille.

HENRIQUEZ.

Lazarille, bons Dieux ! ou je suis insensé,
Ou ce nom dans ce lieu vient d'être prononcé.

LAZARILLE.

Voyons-le, . . . . . Je souhaite une chose impossible.
Qui n'est plus qu'un Esprit ne peut être visible :
Mais à mon triste sort soyez moins endurci,
Et dites pour le moins si vous êtes ici.

HENRIQUEZ.

Oüi, j'y suis, Lazarille.

GUSMAN *bas.*

O surprise effroyable !
Les Enfers pour me perdre ont vomi quelque Diable,
Qui pour venger ma fourbe employant ses efforts,
Châtiera mon esprit aux dépens de mon corps.
Adieu, Gusman.

LAZARILLE.

Suffit : mais ſoulagez ma peine.
Dites ſi dans ce lieu c'eſt moi qui vous amene.

HENRIQUEZ.

Nullement.

GUSMAN *bas.*

En effet ; Belzebut, je le croi,
Tu ne viens pas pour lui, tu ne viens que pour moi.

LAZARILLE.

*Trouvant Guſman ſous ſa main.*

Enfin donc ma douleur à votre ame ſoumiſe,
De pouvoir vous toucher la faveur m'eſt permiſe ;
Je vous tiens.

GUSMAN.

Pauvre Eſprit ! où te fourreras-tu ?

LAZARILLE.

Vous voyez Lazarille à vos pieds abbatu :
Je veux vous obéir ; rien ne m'eſt difficile ;
Je ſçai que vous voulez que je quitte Séville,
J'y conſens pour vous plaire, & j'immole en ce jour
L'amour à la nature, & moi-même à l'amour.

HENRIQUEZ.

Quel diſcours ambigu ?

GUSMAN *bas.*

Que le Diable te gratte :

Grace au bon Jupiter je suis hors de ta patte.
Attrapons quelque coin.

HENRIQUEZ *tenant Gusman.*

Je te tiens, mon cher fils.

GUSMAN *bas.*

Le plus infortuné de la troupe d'Esprits,
Où t'es-tu là rangé ?

HENRIQUEZ.

Quel ennui te posséde ?
Il est vrai que je veux te revoir à Tolede :
Mais loin qu'en tes projets je te veüille trahir,
Obéir à l'amour c'est assez m'obéir.

GUSMAN *bas.*

Enfilons la venelle.

LAZARILLE.

O fortune prospere !
Obéir à l'amour, c'est vous plaire, mon pere ?

HENRIQUEZ.

Sans doute.

GUSMAN *bas.*

En quel endroit pourroit être mon trou ?
Si j'ouvre ma lanterne ils me rompront le cou.
Il faut donc se résoudre, ô trop sourde lanterne,
A ne te pas ouvrir, de peur qu'on me discerne.

HENRIQUEZ.

Parle-moi.

LAZARILLE.

Pour répondre à l'amour paternel,
Je dois vous souhaiter un repos éternel;
Et qu'à mes vœux ardens le Ciel étant propice,
Vous sentiez sa clémence, & non pas sa justice.

HENRIQUEZ.

C'est mal prendre son temps pour ce triste propos.

GUSMAN *bas.*

Quelle grêle de coups va tomber sur mon dos!
C'est bien fait, aussi bien je suis trop téméraire:
Et j'eus trop peu d'esprit, quand je le voulus faire.

LAZARILLE.

Touchant les mille écus autrefois mal acquis,
Que de restituer je suis par vous requis;
Puis que pour être heureux il faut être sans tache,
Et qu'à vous contenter fortement je m'attache,
Votre ombre vagabonde aura droit desormais
De goûter des douceurs qui ne cessent jamais.

HENRIQUEZ.

Il a perdu le sens; quelle angoisse mortelle!
Depuis quel temps, mon fils, n'as-tu plus de cervelle?
Hélas!

LAZARILLE.

Si mon esprit vous paroît altéré,
C'est depuis votre mort qu'il est donc égaré ?

HENRIQUEZ.

Ma mort ?

GUSMAN *bas.*

D'être rossé je sens approcher l'heure.

HENRIQUEZ.

Je sçai que dans mon âge il est temps que je meure.
Nous naissons pour mourir ; mais malgré cette loi
Mon jour n'est pas venu, je vis.

LAZARILLE.

Pardonnez-moi ;
Vous êtes mort, mon pere, & la chose est certaine.

GUSMAN *bas.*

Pour si peu qu'il est mort ce n'en est pas la peine.

HENRIQUEZ.

Si je suis mort, c'est donc sans m'en appercevoir :
Mais de quelle personne as-tu pû le sçavoir ?

LAZARILLE.

Je tiens de Dom Raymond cette triste nouvelle.

HENRIQUEZ.

Il faut te détromper : holà de la chandelle.

GUSMAN *bas.*

De la chandelle ? hélas ! la feinte va finir

J'ai si bien fait le mort, qu'il le faut devenir.

HENRIQUEZ.

De la clarté; sus donc! holà! vîte, mon Maître!
Dès que tu me verras, tu sçauras me connoître.

LAZARILLE.

Cependant ma frayeur est sans comparaison.

GUSMAN *bas.*

S'il faut faire l'Esprit, faisons-le par raison,
Et tâchons d'éviter les coups qu'on nous prépare.

---

## SCENE IV.

### L'HOSTE, LAZARILLE, HENRIQUEZ, GUSMAN.

L'HOSTE *avec une chandelle.*

Pourquoi faire, Messieurs, un si grand tintamare?
D'où vient que du sommeil.....

GUSMAN *haut.*

Mon fils.

L'HOSTE *se laisse tomber, & la chandelle s'éteint.*

Hélas, mon Dieu!
Quel horrible fantôme est gîté dans ce lieu?
A moi vîte, garçon, de la clarté!

HENRIQUEZ.

Je pâme.

LAZARILLE.

Une peur effroyable a coulé dans mon ame.

L'HOSTE.

Je vois d'autre chandelle.

## SCENE V.

### DES GARÇONS, L'HOSTE, HENRIQUEZ, LAZARILLE, GUSMAN.

L'HOSTE *montrant Gusman.*

AH! Messieurs, qu'est ceci!
Parlez.

HENRIQUEZ.

Je n'en sçais rien.

LAZARILLE.

Je n'en sçais rien aussi.
Tout me devient fatal, Ciel quelle est ma misere!
Est-ce en vous que je vois l'ombre de feu mon pere.

HENRIQUEZ.

Tu vois ton pere en vie.

LAZARILLE.

Hé bien, j'en suis d'accord:

Vous, qui donc êtes-vous?

GUSMAN.

Je ſuis ton pere mort.
Oüi, je ſuis, ô garçon! qui de moi voulus naître,
Auſſi bien trépaſſé qu'aucun autre puiſſe être.

LAZARILLE.

Tout me confond: mon trouble eſt plus fort que devant;
Enfin mon pere mort, ou mon pere vivant,
Si de vous, ou de vous je reçus la naiſſance,
Donnez-m'en l'un ou l'autre une claire apparence.

HNRIQUEZ.

Dans les traits de ton pere enviſage les tiens.

GUSMAN.

La mort que j'ai ſoufferte a changé tous les miens;
C'eſt un monſtre infernal revêtu de ma forme.

LAZARILLE.

Eſt-il vrai que je veille, ou ſi c'eſt que je dorme?

HENRIQUEZ.

Tu te laiſſes ſurprendre, & ne m'écoutes pas.

LAZARILLE.

Que direz-vous? mon pere a ſouffert letr épas;
J'en ſuis certain.

GUSMAN.

D'accord.

HENRIQUEZ.

En vain donc je te prêche.

GUSMAN *bas.*

De rentrer dans mon trou l'un & l'autre m'empêche :
J'en enrage.

LAZARILLE.

Il eſt temps de finir ma douleur ;
L'un des deux eſt ſans doute, ou Sorcier, ou Voleur.

L'HOSTE.

C'eſt ma penſée, & l'ombre en a bien l'encolûre.

GUSMAN.

Ah ! gros ventre de ſon, qui me fais une injure,
Malheur ſur la maiſon de qui choque les morts !

LAZARILLE.

Qui des deux ſoit mon pere, excuſez mes efforts.

GUSMAN.

A mon ſecours, mon Maître, on me veut mener pendre.



## SCENE VI.

FABRICE, GUSMAN, LAZARILLE, HENRIQUEZ, L'HOSTE, SES GARCONS.

FABRICE.

Ne crains rien, je parois, & je viens te défendre.

LAZARILLE.

Fabrice ! ô juste Ciel !

FABRICE.

C'est Fabrice en effet,
Qui fut de tes amis toujours le plus parfait,
Mais qui cesse de l'être en son malheur extrême,
Puis qu'il trouve un Rival dans un autre soi-même.
Celui qui cette nuit t'a causé de la peur,
Dès hier étoit d'Afrique un faux Ambassadeur :
C'est Gusman, mon Valet, dont tu vois la figure ;
Qui de ton oncle même imita l'écriture ;
Et qui, pour t'éloigner d'un objet plein d'appas,
De ton pere vivant t'annonça le trépas.

LAZARILLE.

Déloyal confident d'une ardeur infinie,

Quoi ! ton cœur en ſecret brûle pour Stéphanie ?
Tu l'aimes !

HENRIQUEZ.

Stephanie !

FABRICE.

Oüi ; j'en ſuis amoureux ;
Cette beauté charmante eſt l'objet de mes vœux.

LAZARILLE.

Je l'aime auſſi Fabrice, & je ſçai qu'elle m'aime ;
Et j'atteſte des Dieux la puiſſance ſuprême......

HENRIQUEZ.

Point de ſermens, mon fils; vous, Fabrice, eſpérez.

LAZARILLE.

Quoi ! vous voulez ma perte, & vous l'en aſſurez !
Un pere m'opprimer, conſentir à ma perte !
Mais, ô Dieux ! j'apperçois Ferdinand qui l'amene.
Qu'eſt ceci ?

FABRICE.

Juſte Ciel !



## SCENE VII. ET DERNIERE.

### FERDINAND, STEPHANIE, LAZARILLE, HENRIQUEZ, GUSMAN, FABRICE.

HENRIQUEZ.

APPROCHEZ, bon Vieillard.

FERDINAND.

Vous ai-je pas, Monſieur, déja vû quelque part?

HENRIQUEZ.

Cela ſe peut.

FERDINAND.

J'ignore en quel lieu ce peut être.

HENRIQUEZ.

Cette moitié d'anneau vous le fera connoître.

FERDINAND.

Il eſt vrai. C'eſt donc vous? J'y dois ajoûter foi.

HENRIQUEZ *à Stephanie.*

Ne cherchez déſormais votre Pere qu'en moi;
Je le ſuis, Stéphanie.

FABRICE.

O bonheur!

LAZARILLE.

O diſgrace !

STEPHANIE.

Vous, mon Pere ?

FERDINAND.

Lui-même.

HENRIQUEZ.

Ah ! que je vous embraſſe,
Ma fille ; Lazarille, amortis ton ardeur ;
Au lieu d'une Maîtreſſe, embraſſe auſſi ta ſœur.

FERDINAND.

Sa ſœur ? ah ! je la tiens.......

STEPHANIE.

Quoi ! vous êtes ſon pere ?

LAZARILLE.

Il l'eſt ; de votre amant je deviens votre frere.
Quel beſoin aviez-vous de cacher ſi long-temps...,

HENRIQUEZ.

Ailleurs je t'en dirai les ſecrets importans.
Ce bon homme ſçait tout. Cependant de Fabrice,
Ma chere Stéphanie, acceptez le ſervice.

FERDINAND.

Mais, Monſieur, j'eſpérois.......

HENRIQUEZ.

Il eſt juſte ; eſpérez.......

FERDINAND.

Mon ardeur.....

HENRIQUEZ.

M'eſt connuë......

FERDINAND.

Et de plus vous ſçaurez......

HENRIQUEZ.

Il ſuffit ; Vous verrez que je ſuis raiſonnable.

FERDINAND.

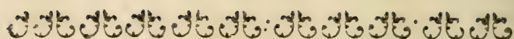
Que plûtôt ne te vois-je emporter par le Diable !
Ah ! je ſuis mort.

GUSMAN.

Fort bien ; notre eſpoir décevant
Te fait le Vivant Mort, & moi le MORT VIVANT.

FIN.

# LES
# CADENATS
## *COMÉDIE.*



## PERSONNAGES.

SPADARILLE, Gouverneur de Toulon, Mari d'Olimpie, qui en eſt ſi jaloux, qu'il l'enferme à ſix cadenats.

CLEANDRE, Amant d'Olimpie, à qui Alcidor l'ôta pour la donner en mariage à Spadarille.

OLIMPIE, femme de Spadarille & fils d'Alcidor, autrefois promiſe à Cleandre.

ALCIDOR, Pere d'Olimpie.

CASCARET, Valet de Cleandre.

*La Scene eſt à Toulon.*



# LES CADENATS
## COMÉDIE.

### SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, ALCIDOR.

CLEANDRE.



Uoi que pour m'obliger votre cœur ſe propoſe,
Vous plaignez un malheur dont vous êtes la cauſe.
J'adorois Olimpie ; & j'avois eſpéré
Qu'à ſes autres amans je ſerois préféré.
Cependant Spadarille, un vilain .... ah ! j'enrage.

ALCIDOR.

Si vous aimez ma fille, ayez plus de courage ;

Je vous l'avois promise, & j'ai manqué de foi :
Mais vous n'êtes pas homme à vous régler sur moi.
Le regret que j'en ai rend ma faute punie ;
Je vous plains, je me plains, & je plains Olimpie :
De son lâche mari les infâmes desseins . . . . . .

CLEANDRE.

Je viens, si je le puis, l'arracher de ses mains.
Vous en êtes témoins, & j'ai pour assistance
Le secourable effet de votre intelligence.
En vain pour empêcher qu'on ne vit ses appas,
Le jaloux à sa porte a mis six Cadenats ;
Olimpie outragée en son cœur le déteste :
Souffrez que je l'enleve, & je répons du reste.

ALCIDOR.

Mais de voir Olimpie aurez-vous le moyen?

CLEANDRE.

J'ai sçû faire une bréche en un mur mitoyen,
Qui répond de ma Chambre en un coin de la sienne;
Il faut sur ce sujet que je vous entretienne,
Outre que dans ce port nous avons un vaisseau,
Olimpie en mes mains a remis cet anneau,
Pour servir de signal au projet que je tente :
Il ne nous manque plus qu'une seule Patente,
Son Epoux la délivre, & je dois pressentir . . . . .
Mais voyez ; de ce lieu le Jaloux va sortir,

Il sort : de ce perfide évitons la présence.

*Alcidor & Cleandre se retirent.*

## SCENE II.

SPADARILLE, OLIMPIE.

SPADARILLE *en sortant.*

SORTEZ.

OLIMPIE.

J'obéis.

SPADARILLE.

Bon ; j'aime l'obéissance.
Je vous l'avois bien dit, pour calmer votre effroi ;
Que vous seriez toujours à votre aise avec moi ;
Et qu'assez de trésors vous auriez en partage,
Si de me posséder vous aviez l'avantage.
Mentois-je & le repos vous est-il assuré,
Ayant eû le bonheur de m'avoir rencontré ?
De semblables profits auriez-vous à prétendre,
Si l'on vous eût laissée au pouvoir de Cléandre ;
Et si, par un destin contraire à vos plaisirs,
J'eusse en faveur d'une autre écouté mes desirs ?

OLIMPIE.

Quand je songe au malheur où je suis condamnée,

J'ai regret d'être à vous par les nœuds d'Hymenée;
Et j'éprouve du ſort les plus ſenſibles coups,
Puis qu'il m'a fait tomber dans les mains d'un jaloux.
Qu'eſt-ce que de ma part votre cœur appréhende ?
Mon honneur m'eſt trop cher pour vouloir....

SPADARILLE.

Ah friande!
Que ſi je m'empêchois de vous être cruel,
L'honneur dont vous parlez deviendroit caſuel!
Et que ſçachant les tours dont les femmes ſont dignes,
On nous prendroit bien-tôt dans le Ciel pour des Signes;
Puiſque de vos plaiſirs un bon Frere garni
Produiroit Capricorne, & feroit Gemini!
Sçachez que de tout temps j'appréhende le blâme;
Qu'au gré de mon deſir je gouverne ma femme;
Que ſans en murmurer il faut ſuivre ma loi;
Et que quand je vous pris ce ne fut que pour moi.
Que ſi votre mari dans ce lieu vous enferme,
C'eſt qu'il croit votre honneur n'être pas aſſez ferme:
Et que ne pas ſouffrir qu'on vous puiſſe approcher,
C'eſt ôter à vos ſens les moyens de pécher.

OLIMPIE.

Vous, Monſieur, apprenez qu'un diſcours incommode
D'un crime qu'on ignore enſeigne la méthode;
Et que pour confirmer vos injuſtes ſoupçons,
D'un prétexte inutile on ſe fait des leçons:
Pour épargner du trouble à votre ame allarmée,
Peut-être avec raiſon m'avez-vous enfermée;
Car de la liberté ſi j'uſois pleinement,
Qui doute de ma foi douteroit juſtement.
Voyez-vous qu'en effet d'autres faſſent paroître.....

SPADARILLE.

Les autres ſont des ſots, & je ne veux pas l'être.
Nous ſçavons mieux que vous ce que ces autres font,
Et ne prétendons pas devenir ce qu'ils ſont.
Faut-il point, pour vous plaire, à l'exemple d'un autre,
Souffrir en mon abſence un Galand qui ſoit vôtre;
Et qu'après qu'en honneur, cinquante ans j'ai vécu,
Je ſois d'intelligence à me faire cocu?
Faut-il point, dis-je encor, que moi-même je brigue?
Que je pouſſe à la rouë, & conduiſe l'intrigue?

Et ſur vos paſſions conformant mes deſirs,
Que l'Epoux ait la peine, & l'Amant les plaiſirs ?
Quand on vient pour vous voir, faut-il point que
je ſorte ?
Sur vous, & vos Muguets que je ferme la porte ?
Et que ſous mon aveu vous ayiez le moyen
D'acheter du Brocard d'autre argent que du mien ?
Voilà ce qu'aujourd'hui tous ces autres obſervent ;
Ils ſe font des Amis dont leurs femmes ſe ſervent ;
Et ne murmurent pas quand pour faire l'amour,
Elles courent la nuit, & repoſent le jour.
Ah ! qu'il vaudroit bien mieux que du nombre
aſſez ample
De ces Martyriſés je devinſſe l'exemple !
Que ſi l'on enfermoit chaque femme qui court
Avec ſix cadenats elle auroit le nez court !
Qu'on verroit de maris marcher tête levée,
Si ma régle par eux étoit bien obſervée,
Et que de quantité le deſtin ſeroit doux,
Si leur plus grand malheur étoit d'être jaloux !

OLIMPIE.

Et de tous les malheurs en eſt-il un plus rude,
Monſieur ?

SPADARILLE.

Il me le ſemble, ô Madame la prude !

Et qui de la ſageſſe a le moindre rayon,
Préfére un ſort d'Argus au deſtin d'Acteon.

OLIMPIE.

Quiconque peut avoir un rayon de ſageſſe,
Dans les maux d'une femme à jamais s'intéreſſe;
Et loin qu'à l'outrager il puiſſe être contraint,
Il s'en veut faire aimer, & n'en pas être craint.
Qui d'avoir des ſoupçons ne pouvoit ſe défendre,
Devoit m'abandonner à l'amour de Cléandre;
Et par l'éclat d'un bien dont je ne puis jouir,
N'abuſer pas mon pere, & ne pas l'éblouir.

SPADARILLE.

Il vous plaiſoit beaucoup ce Cléandre?

OLIMPIE.

Sans doute;

SPADARILLE.

Il avoit votre eſtime?

OLIMPIE.

Encor même il l'a toute;

SPADARILLE.

Vous voudriez, je crois, être à lui?

OLIMPIE.

Plût aux Dieux!

Mon ſort....

SPADARILLE.

On dit bien vrai que l'amour n'a point d'yeux !
Vous avez donc regret de vous voir ma conquête,
Madame la Mignonne ?

OLIMPIE.

En effet.

SPADARILLE.

Bonne bête !
De vos mauvais desseins, c'est assez m'avertir,
Vous voudriez courir, & vous bien divertir.
Je voi ce qui vous choque & le ver qui vous pique;
Il vous faut un mari de nouvelle fabrique,
Qui redoute une femme, & de crainte du choc
Laisse chanter la Poule, & plus haut que le Coq.
Il vous faut un mari qui crut faire un grand crime,
S'il ne donnoit de quoi pour joüer à la Prime;
Et qui ne laisse pas de paroître gaillard,
Si l'on quitte la Prime & qu'on joüe au Billard.
Il vous faut un mari qui confonde sa rente;
Qui soit brave quatre ans,& gredin plus de trente;
Et sur qui l'on saisisse, au profit des Marchands,
Et maisons de la ville, & revenus des champs.
Oüi, je vous charmerois, ô Coureuse récluse,
Si vos débordemens ne trouvoient une écluse :
Et du moins dans mes biens vous verriez des appas,
Sans les doubles ressorts de mes six cadenats;

Mais quoique contre moi votre cœur se propose,
Sçachez qu'avant la nuit j'en veux croître la dose :
Et dussiez-vous cent fois vous en mettre en courroux ;
A vos six cadenats joindre autant de verroux.
Rentrez, car aussi bien je vois un Gentillâtre :
De vos yeux bien fendus il seroit idolâtre.
Rentrez donc.

OLIMPIE.

Mais....

SPADARILLE.

Rentrez, sans vous embarrasser.
Diable ! que j'ai bien fait de la cadenasser !

## SCENE II.

### CLEANDRE, SPADARILLE, CASCARET.

CLEANDRE.

Monsieur, vous sçavez bien qu'on me nomme Cléandre ?

SPADARILLE.

Oüi.

CLEANDRE.

Vous ne ſçavez pas ce que j'oſe prétendre ?

SPADARILLE.

Non.

CLEANDRE.

Mais il vous ſouvient que je fus Amoureux ?

SPADARILLE.

Oüi.

CLEANDRE.

Que je ne fus pas un Amant fort heureux ?

SPADARILLE.

Non.

CLEANDRE.

Que votre mérite emporta la balance ?

SPADARILLE.

Oüi.

CLEANDRE.

Qu'enfin mon ardeur n'eut point de récompenſe ?

SPADARILLE.

Non.

CLEANDRE.

Ainſi donc, Monſieur, ne trouvez pas mauvais
Si je viens....

SPADARILLE.

Vous, Monsieur, trouvez bon si je vais....
Un si grand préambule est suspect à mon ame,
Parlez bref.

CLEANDRE.

Mais, Monsieur....

SPADARILLE.

Mais, Monsieur, mais, Madame:
J'ai des soins à donner autre part que vers vous:
Avec mes cadenats j'ai besoin de verroux:
Près de mon Serrurier il est temps de me rendre:
Pour pouvoir me parler il ne faut que m'attendre.
Si je trouve mon fait, je reviens sur mes pas:
Si je ne trouve rien, je ne reviendrai pas.
Bon jour.

---

## SCENE III.

CLEANDRE CASCARET.

CLEANDRE.

De ce qu'il fait j'aurois tort de me plaindre,
Avec moins de foiblesse il seroit plus à craindre;

Si de quelque lumiére il étoit éclairé,
En vain à le tromper je ſerois préparé.
Je veux à Spadarille arracher Olimpie;
Mais je ſçai que ſon ame eſt ſans ceſſe aſſoupie:
Et quand ſecrettement j'oſe agir contre lui,
De ſa brutalité je me fais un appui.

CLEANDRE

Mais comme Spadarille eſt ſujet à l'ombrage,
Quoique des cadenats il obſerve l'uſage,
Si pour votre malheur il avient que ce fou
De ſa femme Olimpie apperçoive le trou;
Si d'un ſenſible affront ſe ſentant l'ame outrée,
De ce trou favorable il occupe l'entrée,
Et que de ſon pouvoir ſe ſervant à propos,
De coups drus comme grêle il nous briſe les os?
Plaît-il?

CLEANDRE.

Non; Spadarille a la tête trop ſeche,
Je n'appréhende pas qu'il découvre ma bréche.
Si pour voir Olimpie, en un coin fort obſcur,
On a fait de ma chambre une entrée à ſon mur,
Tu ſçais qu'un lit ſuperbe, à ma flamme propice,
Pour me favoriſer cache mon artifice.
D'ailleurs notre vaiſſeau ſur la fin de ce jour,
Doit partir pour Marſeille & quitter ce ſéjour:

Cet anneau d'Olimpie eſt la marque ſecrette,
Qui doit, malgré l'Argus, aſſurer ſa retraite;
Et que pour accomplir d'équitables deſſeins,
Par l'avis de ſon pere elle a mis dans mes mains.
Ainſi de mon Rival le défaut effroyable....

CASCARET.

Je ſçai que Spadarille eſt puant comme un Diable;
Et que de ſon haleine il infecte tous ceux
Qui de parler à lui ſont aſſez malheureux:
Mais il eſt Gouverneur, & c'eſt dont je friſſonne;
Car ſon train....

CLEANDRE.

A ſa ſuite il n'a nulle perſonne.
De peur que de ſa femme on pût voir les attraits,
Ce jaloux hypocondre a chaſſé ſes valets:
Son ame ſcrupuleuſe, & toujours défiante
Ne peut près d'Olimpie endurer de ſervante;
Dans la crainte qu'il a que l'on n'eût ſuppoſé
Sous l'habit d'une fille un garçon déguiſé.
Si bien.... mais il écoute, évitons ſes reproches...



## SCENE IV.

SPADARILLE, CLEANDRE, CASCARET.

SPADARILLE *avec trois veroux en chaque main.*

VOICI pour des Polis empêcher les approches :
Qu'ils s'y viennent frotter, ces Mignons, ces Poudrés.

CLEANDRE.

Quoi l'on ose ?....

SPADARILLE.

Oüi l'on ose ; & ce sont des Madrés,
Qui voudroient sur ma terre usurper droit de chasse,
Vous qui d'un Chien couchant affectez la grimace,
N'êtes-vous point aussi quelque Amant aux yeux doux,
Qui pour plaire à l'épouse entretienne l'époux ?
Et lors.....

CLEANDRE.

Ne craignez point de la part d'Olimpie,

Tous mes vœux sont bornés à chérir la copie.

SPADARILLE.

Sa copie?

CLEANDRE.

Oüi, Monsieur.

SPADARILLE.

Bon! il semble à ce fat
Qu'on copie une femme aussi bien qu'un contrat.
Et vous vous en allez?

CLEANDRE.

Avec une Patente
Je suis prêt....

SPADARILLE.

Je vous puis rendre l'ame contente.
Mais dans ce petit doigt vous avez un anneau
Qui vous sied assez bien, & me semble fort beau;
Que je voye.

CLEANDRE *bas.*

O malheur! C'est....

SPADARILLE.

Vous êtes étrange!
Pour le voir un moment croyez-vous qu'on le mange?

CLEANDRE.

Non, Monsieur, mais....

SPADARILLE.

Quoi, mais? A-t'il peur de mes yeux?

*appercevant que c'est l'Anneau d'Olimpie.*

Où Diable avez-vous pris ce bijou précieux?

CASCARET.

Répondez hardiment, & mentez comme un Diable.

CLEANDRE.

Je l'ai pris.....

SPADARILLE.

Parlez vîte, ô l'Amant trop aimable,
Où donc l'avez-vous pris?

CLEANDRE.

Où prend-on les bijoux?

SPADARILLE.

Et j'ai tort, mon Cadet, de paroître jaloux!
N'est-ce pas?

CLEANDRE.

Je ne sçai s'il se peut qu'Olimpie.....

SPADARILLE.

Et moi je sçai fort bien qu'Olimpie est impie;
Et sans les cadenats à sa porte attachés,
Qu'elle feroit souvent d'agréables péchés.
Quelque doux traitement qu'à ce sexe on prépare,
Une femme fidelle en ce temps est bien rare;

Et qui peut s'en servir doit s'attendre à ce coup
D'acquerir peu d'honneur, & d'en perdre beaucoup :
N'espérez, cependant, passe-port ni patente,
Ou soyez résolu de remplir mon attente,
Et d'un Original que je dois soupçonner
Donne-moi la Copie à collationner.
Sinon.....

CLEANDRE.

Quoi ! vous voulez.....

SPADARILLE.

Oüi, je le veux, vous dis-je.

CASCARET *bas à Cleandre.*

Par ce commandement ce jaloux vous oblige.....
Avant qu'il ait ouvert cinq ou six cadenats,
L'anneau.....

CLEANDRE.

C'est ma pensée, & j'y vais de ce pas.
Puis qu'il vous plaît, Monsieur, d'admirer ma Maîtresse,
J'obéis.



## SCENE V.

SPADARILLE *seul ouvrant la porte de la chambre d'Olimpe.*

JE vous tiens, ô la double Traîtresse,
Qui dans l'âpre dessein d'acquerir du renom,
Avez l'air d'une Sainte & l'esprit d'un Démon.
J'apperçois tous les tours que votre esprit enfante.
Vous donnez librement des faveurs par la fente.
Mais malgré vos desseins contre moi conjurés,
Les ais de votre porte en seront resserrés.
Voyons un peu sa mine.

## SCENE VI.

SPADARILLE, OLIMPIE.

SPADARILLE.

APPROCHEZ, la Matoise,
Dont la vertu s'altere, & l'honneur s'apprivoise.
Approchez.

OLIMPIE.

De ma part, désirez-vous.....

SPADARILLE.

Moi! Rien;

Je viens voir seulement si vous vous portez bien.

OLIMPIE.

Quoi! se peut-il, Monsieur, que mon malheur vous touche?

SPADARILLE.

Vous n'en sçavez donc rien, ô la sainte Mitouche!

OLIMPIE.

Non; daignez m'expliquer vos bizarres desseins.

SPADARILLE.

Je viens de voir Cléandre, il vous baise les mains.

OLIMPIE.

Quoi! Cléandre est ici?

SPADARILLE.

Point du tout, je me moque;

Je l'ai pris pour un autre, & c'est une équivoque.

OLIMPIE.

Pourquoi donc voulez-vous.....

SPADARILLE.

Belzébut incarné,

Démon acariâtre à me nuire obstiné,

C'est à tort à présent que ton ame biaise,

Je ſçai pour me trahir que tu fais la niaiſe ;
Et que de ton honneur prévoyant l'abandon . . . ?

O L I M P I E.

Cet outrage . . . . .

S P A D A R I L L E.

A vos yeux je demande pardon !
Quel que ſoit le forfait dont mon cœur vous ſoupçonne,
C'eſt vous faire une injure, équitable friponne ;
Et parmi votre ſexe outrageux à chacun,
Faire un mari cocu, c'eſt le vice commun.

O L I M P I E.

Enfin expliquez-vous ; qu'avez-vous à m'apprendre !

S P A D A R I L L E.

Rien, ſinon que j'ai vû l'un des doigts de Cléandre.

O L I M P I E *faiſant la ſurpriſe.*

Un des doigts de Cléandre !

S P A D A R I L L E.

Un des doigts.

O L I M P I E.

Un des doigts ?
Si vous m'en aſſurez, aiſément je le crois.
Mais qu'en concluez-vous ?

SPADARILLE.

Et qu'en peut-on conclure?
Fin contre fin n'eſt pas bon à faire doublure,
La belle; & dans mon âge il vous ſied aſſez mal
De vouloir me charger d'un brevet d'animal.

OLIMPIE.

Ce langage confus.....

SPADARILLE.

Vous rend l'ame éperduë,
Et je ſuis confondu de vous voir confonduë.

OLIMPIE.

Je ne puis rien comprendre à tout votre diſcours.

SPADARILLE *lui montrant les veroux.*

Voici pour mettre obſtacle à tous vos petits tours.
Les anneaux déſormais n'iront plus en campagne,
Et vous êtes ſévrée amoureuſe Compagne.

OLIMPIE.

Finiſſez ces diſcours, ils ſont extravagans.

SPADARILLE.

Je ſuis donc fou?

OLIMPIE.

Du moins on le croit.

SPADARILLE.

Bas les gands.

OLIMPIE.

Quoi? Monſieur.....

SPADARILLE.

Bas les gands.

OLIMPIE.

Mais au moins ....

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je.

OLIMPIE.

Si.....

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je.

OLIMPIE.

Encor, quel dessein vous oblige ?....

SPADARILLE.

Bas, vous dis-je ; & tantôt votre esprit éclairci....

*appercevant le même anneau qu'avoit Cleandre.*

Mais vertu-bleu que vois-je ? & que Diable est-ce ceci ?

Que cet anneau ressemble à celui de Cleandre !

OLIMPIE.

Ils sont bas.

SPADARILLE.

Sur ma foi, je n'y puis rien comprendre ;

Et ces anneaux tous deux ont un rapport si grand,

Que plus on les regarde, & plus on s'y méprend.

Vous pouvez cependant rechauffer la mitaine ;

Puis après de rentrer il faut prendre la peine ;
Aussi-bien un vieillard adresse ici ses pas.

OLIMPIE.

Amour ....

SPADARILLE.

Entrez, entrez, & ne raisonnez pas.

---

## SCENE VII.

### ALCIDOR, SPADARILLE.

ALCIDOR.

Monsieur le Gouverneur, dont je suis le beau-pere,
Je viens.....

SPADARILLE *enfermant sa femme.*

Beau-pere, ou non, laissez-nous un peu faire.
Quand notre huis une fois sera clos à plaisir,
De vous voir pleinement nous aurons le loisir.
Taisez-vous donc.

ALCIDOR.

Monsieur, mais.....

SPADARILLE.

Mais, Monsieur; vous-même,
Dont le morne visage est passablement blême.

ALCIDOR.

Je prétendois de vous qu'en faveur de mes soins....

SPADARILLE.

Un peu trop prétendant, prétendez un peu moins ;
Et souffrez, s'il vous plaît, qu'à mon tour je prétende.....

ALCIDOR.

Mais, Monsieur.....

SPADARILLE *ayant achevé de fermer ses cadenats.*

Hé bien donc, ô diseur de légende,
Dont je suis obligé d'enfermer le présent ;
Si le cœur vous en dit, raisonnez à présent.

ALCIDOR.

L'heur dont votre alliance a comblé ma famille,
Fait que je viens ici m'informer de ma fille.
Dites-moi donc comment elle se porte.

SPADARILLE.

Bien.

ALCIDOR.

Et de ses mœurs, Monsieur, ne m'apprendrez-vous rien ?
Dites-moi, si par fois son humeur vous contente ;
Si par fois cette humeur est pour vous complaisante,
Tirez-moi de souci ; comment vit elle ?

SPADARILLE.

Mal.

ALCIDOR.

Mal, bons Dieux ! ce malheur eſt pour moi ſans égal.
Où peut-elle avoir pris de mauvaiſe teinture,
Elle que de ſes dons a comblé la nature ?
Pour me faire un outrage elle a donc le ſang....

SPADARILLE.

Chaud.

ALCIDOR.

C'eſt l'amour chaud ſans doute, & plus chaud qu'il ne faut ;
Mais n'eſt-ce point à tort qu'envers vous je la blâme ?
Ne lui faites-vous rien qui chagrine ſon ame ?
Lors que vous la voyez, quel eſt ſon accueïl ?

SPADARILLE.

Froid.

ALCIDOR.

D'en uſer de la ſorte elle a bien peu de droit.

SPADARILLE.

D'accord ; mais de vous deux moi l'époux & le gendre,
Qui pour faire l'Amant pris le droit de Cléandre ;

Sçachez que j'aurois lieu de paroître marri,
Si par droit réciproque il faisoit le mari.

ALCIDOR.

Cléandre, oseroit il suborner?

SPADARILLE.

D'Olimpie,
Il aime, à ce qu'il dit seulement la copie;
Cependant d'un anneau je le trouve pourvu;
Autre part qu'en ses doigts je le crois avoir vu;
Aussi-tôt par ma bouche Olimpie appellée,
A mes aigres propos contrefait la troublée;
Veut voir par mes discours son esprit éclairci;
Fait semblant d'ignorer que Cléandre est ici;
Me soûtient à mon nez que souvent j'extravague;
Puis soudain se dégante, & me montre sa bague;
Et je croi là-dessus, consultant mon cerveau,
Que qui la copia, copia son anneau.
De Cléandre pourtant je crains peu la finesse;
Il doit en ce lieu même amener sa Maîtresse;
Je l'attends, nous verrons; mais tenez, je les voi.

ALCIDOR.

Il amene Olimpie.

SPADARILLE.

En effet, je le croi.
La seroit-ce?

ALCIDOR.

Ce l'eſt; quelle erreur vous domine?

SPADARILLE.

Ma foi, ſi ce ne l'eſt, elle en a bien la mine.

---

## SCENE VIII.

SPADARILLE, CLEANDRE, OLIMPIE *ſous le nom d'Aſpaſie.*

ALCIDOR, CASCARET.

SPADARILLE *appelle ſa femme à travers de la porte.*

OLIMPIE!

OLIMPIE *bas à Cleandre.*

Ah Cleandre!

CLEANDRE.

Ah daignez tenir bon;

Madame.

CASCARET.

Ou je me trompe, ou j'aurai du bâton.

SPADARILLE *continuë.*

Olimpie! ah j'enrage.

ALCIDOR.

Il s'échauffe la bile.

CASCARET.

Vous me parliez tantôt de m'envoyer en Ville, Monsieur.

CLEANDRE.

Poltron fieffé.

SPADARILLE *continuë.*

Tout ceci me confond,
Olimpie ! écoutez comme elle me répond !
De ce tracas, Beau-pere, en un mot que vous semble ?

ALCIDOR.

J'ai peur que ce ne soit Olimpie.

SPADARILLE.

Et j'en tremble :
Mais on pourroit sortir aussi-tôt de l'Enfer,
Sa cheminée est close, & de grilles de fer ;
J'ai de même matiére étoffé sa fenêtre,
Beau-pere !

ALCIDOR.

S'il est vrai, ce ne peut donc pas l'être.

SPADARILLE.

Assez adroitement je la vais pressentir.
Je vous crois Olimpie, & ne crois pas mentir.
Si vous ne l'êtes pas, pour le moins sa jumelle,
Daignez quelque moment discourir avec elle ;

Entrez jusqu'en sa chambre, & trouvez à propos....

OLIMPIE.

Monsieur.....

SPADARILLE.

Vous lui direz seulement quatre mots;
Je vous en prie.

OLIMPIE.

Il faut.....

SPADARILLE.

Il ne faut autre chose.

CLEANDRE.

Des plaintes d'Olimpie elle ignore la cause;
Ainsi.....

SPADARILLE.

Mon Dieu, Monsieur, parlez à votre écot.

ALCIDOR.

Ce n'est pas.....

SPADARILLE.

Vous aussi, taisez-vous, idiot.

OLIMPIE.

Pour moi, Monsieur, le Ciel me deviendroit propice,
S'il m'offroit un moyen de vous rendre service;
Mais enfin sur le point de partir.....

SPADARILLE.

Par ma foi,
Vous entrerez, Madame, ou vous direz pourquoi,

OLIMPIE.

Je puis.....

SPADARILLE.

Entrez, vous dis-je; ou bien point de Patente.

OLIMPIE.

Vous pouvoir obliger, c'eſt me rendre contente:
Mais envers Olimpie agréez mon reſpect.
Un viſage inconnu lui peut être ſuſpect;
Durant donc un adieu qu'à l'inſtant je vais faire,
Sçachez ſi ma viſite aura droit de lui plaire;
Et tandis que Cléandre attendra mon retour.....

SPADARILLE.

C'eſt fort bien dit; allez.

OLIMPIE *à Cléandre s'en allant.*

Je prépare un détour,
Et quoique de ma part ce perfide prétende.....

SPADARILLE.

Que lui dites-vous là?

OLIMPIE.

Je lui dis qu'il m'attende

SPADARILLE.

SPADARILLE.

Bon cela.

CLEANDRE.

J'obéis, & n'y contredis pas.
Calcaret, d'Aspasie accompagne les pas.

---

## SCENE IX.

### SPADARILLE, CLEANDRE, ALCIDOR.

SPADARILLE.

Or ça, notre Beau-pere, & vous Sire Cléandre,
Qui jadis malgré lui vouliez être son gendre,
Je vais vous faire voir Olimpie à l'instant.

ALCIDOR *qui craint qu'Olimpie ne soit pas encore rentrée.*

Si j'en suis crû, Monsieur, ne vous hâtez pas tant.

SPADARILLE.

Et pourquoi?

ALCIDOR.

Tout l'amour que Cléandre eut pour elle
Pourra se rallumer à l'aspect....

SPADARILLE.

Bagatelle.

CLEANDRE.

En effet la beauté que je vous ai fait voir
De tout autre visage affoiblit le pouvoir :
Et s'il faut que mon ame à vos yeux se découvre,
Rien ne m'est échapé que mon cœur ne recouvre,
Puisqu'à l'objet que j'aime avec tant de raison
Pour paroître Olimpie il ne faut que le nom.
C'est pour ce seul objet qu'en secret je soûpire,
Pour sa seule beauté je languis.

SPADARILLE.

C'est tout dire;
Et pour l'amour de vous je m'en vais de ce pas
Réveiller les ressorts de mes six cadenats.
Attendez.



## SCENE X.

ALCIDOR, CLEANDRE, *& Spadarille au bout du Théâtre qui ouvre ses cadenats.*

ALCIDOR.

PARLONS bas. Enfin, brave Cléandre,
Ma fille en peu de temps en vos bras se va rendre;
Si d'avec ce brutal son hymen se détruit,
De vos soins généreux vous aurez tout le fruit.
Mais sur-tout que l'honneur.

CLEANDRE.

Je vois peu d'apparence
A pouvoir l'affranchir d'une injuste puissance :
Mais enfin quelque effet qui succede à mes vœux,
L'intérêt d'Olimpie est plus fort que mes feux.
Nul espoir ne me flatte, & mon cœur avec joye
La dérobe aux tourmens dont le sien est la proye;
Et c'est le moindre effort qu'en semblable danger
La vertu malheureuse ait le droit d'exiger.
Ainsi.....

## SCENE XI.

### SPADARILLE, OLIMPIE, CLEANDRE, ALCIDOR.

SPADARILLE.

MEs cadenats ſont ouverts. Hô ! la Belle,
Venez - ça. Pourquoi donc ſe frotter la prunelle ?
Qu'avez-vous ?

OLIMPIE *faiſant exprès l'endormie.*

Du ſommeil les pavots gracieux
Aſſoupiſſent mon ame, & me ſillent les yeux ;
Depuis une heure ou deux leur douceur pour confondre.....

SPADARILLE.

Elle avoit bien raiſon de ne pas me répondre.
Vraiment ! çà la dormeuſe, au ſommeil un peu dur,
Qui n'avez pû m'entendre à travers de ce mur,
Ouvrez les yeux.

OLIMPIE *faiſant l'étonnée.*

Mon pere ! ô deſtin, quelle grace !

ALCIDOR.

Ma fille !

SPADARILLE *lui montrant Cléandre.*

Et celui-ci, Bel enfant, qui sera-ce ?

OLIMPIE.

O Dieux !

CLEANDRE *à Spadarille.*

Souffrez qu'ici je me regle sur vous,
Et que de cet objet je devienne jaloux.
Je crois voir Aspasie, & mon ame confuse
Voudroit.....

SPADARILLE.

Le tour est bon ; peste soit de la Buze !

CLEANDRE.

C'est un peu vainement que vous êtes surpris,
C'est elle.

SPADARILLE.

Il veut sans doute égayer nos esprits ;
Pauvre Butor !

OLIMPIE.

Et quoi, de la part de Cléandre,
Est-ce là tout l'accueil que j'ai droit de prétendre ?

CLEANDRE.

Aspasie est-ce vous dont les yeux éclatans.....

SPADARILLE.

Quand les gens ſont ſi ſots, ils le ſont pour long-temps.
Je le trouve bouffon avec ſa jalouſie.

CLEANDRE.

Daignez donc me répondre, Eſt-ce vous, Aſpaſie ?
Diſſipez le chagrin qui me rend aſſoupi :
Et pour le moins.

SPADARILLE.

Beau-pere, & *pecora campi.*
Quoi ! vous n'en riez point ?

CLEANDRE *à Spadarille.*

Eclairciſſez mon ame ;
Monſieur, ne l'eſt-ce pas ?

SPADARILLE *en riant.*

Non ma foi, c'eſt ma femme.

CLEANDRE *à Olimpie.*

Veuillez donc m'excuſer, ſi pour m'être mépris....

OLIMPIE,

A votre indifférence ajoûter le mépris,
Cléandre ; & feindre ici de ne me pas connoître ?

CLEANDRE.

J'ai toujours tout l'amour que vos yeux firent naître;
Mais ſi mon cœur ſoûpire, apprenez qu'il m'eſt doux
De le voir ſoûpirer pour une autre que vous ;

De ce cœur enflammé la langueur est extrême.
Mais cette autre que vous est une autre vous-même,
Et mon amour éteint seroit tout consumé,
Si vos mêmes appas ne l'avoient rallumé.

SPADARILLE *à Alcidor.*

Quel niais compliment ce badin lui va faire !

ALCIDOR.

Il est fou.

OLIMPIE *à Cléandre.*

Quelque Objet a donc l'heur de vous plaire ?

CLEANDRE.

Oüi, Madame ; & de plus cet Objet plein d'appas,
En mérite, en vertu ne vous céderoit pas.
Quelque chose de plus est dans celle que j'aime,
Et.....

SPADARILLE.

Ne disons point plus ; mais disons tout de même.

OLIMPIE.

Et quoi pour vous venger du refus qu'on vous fit,
Vous osez.....

CLEANDRE.

J'ai raison d'oser dire.....

OLIMPIE *dans une feinte colére.*

Il suffit.

Je connois vos desseins, & vous êtes un lâche;
Dont l'indigne mépris, & me choque, & me fâche;
Ne croyez pas pourtant que l'outrage soit grand;
Votre amour, votrechoix, tout m'est indifférent:
Et ne présumez pas.....

CLEANDRE.

Quoi! Madame.....

OLIMPIE.

Quoi! Traître,
Vous avez pû m'aimer, & m'osez méconnoître?
Et prétendez me faire un outrage odieux,
Qu'étaller par mépris votre choix à mes yeux?
Je dédaigne à mon tour vos indignes approches,
Allez.

SPADARILLE.

Il est penaut comme un fondeur de cloches.
C'est qu'il aime.....

OLIMPIE.

Et qu'importe?

SPADARILLE.

Il importe fortpeu.
Mais je veux vous montrer à l'objet de son feu:
Bientôt dans cet endroit nous aurons sa présence.

OLIMPIE.

Moi, Monsieur, me résoudre à cette complaisance?

Que je puiſſe.....

SPADARILLE.

Mon Dieu, forcez-vous de la voir;
Et tâchez.....

OLIMPIE.

Sur mes ſens j'ai trop peu de pouvoir.
A m'expliquer ainſi ſon dédain m'autoriſe;
J'ai peu de complaiſance envers qui me mépriſe;
Et quoique mon époux, c'eſt avoir le cœur bas
Qu'exiger de mon ame un reſpect qu'il n'a pas.

SPADARILLE.

Mais enfin Aſpaſie.....

OLIMPIE.

Aſpaſie, ou Cléandre,
Je ne veux ni les voir, ni jamais les entendre;
Et préfére aux dédains de ce couple outrageux
L'inflexible rigueur d'un époux ſoupçonneux.
Renfermez-moi.

ALCIDOR.

Ma fille, eſt-il juſte?....

OLIMPIE.

Mon pere,
Je ne fais rien ici qui ne ſoit néceſſaire.
De Cléandre en un mot je connois le deſir;
Dans ce lieu de me voir il a peu de plaiſir;

De ſes vœux mes ſouhaits précipitent le terme,
C'eſt aſſez l'obliger que vouloir qu'on m'enferme,
Mais ce qui plus me charme, & que j'aime le mieux,
C'eſt priver mes regards d'un objet odieux.
Je vous le dis encor, Aſpaſie ou Cléandre, *à Spadarille.*
Je ne veux ni les voir, ni jamais les entendre.
Souſcrivez ſans murmure au plus doux de mes vœux.
Adieu.

SPADARILLE.

Pauvre Galand te voilà bien chanceux!

---

## SCENE XII.

### SPADARILLE, CLEANDRE, ALCIDOR.

SPADARILLE.

Vous voyez.

CLEANDRE.

Oüi, Monſieur, je voi ce qui ſe paſſe.
Si je m'en repentois j'aurois l'ame trop baſſe.

J'apperçois qu'Olimpie a pour moi de l'horreur :
Mais l'amour d'Aſpaſie adoucit cette aigreur.
J'ai ſujet de goûter une joye aſſez pleine,
Si l'une a de l'amour quand l'autre a de la haine ;
Ou plûtôt j'aurois tort de me plaindre à mon tour,
Quand des preuves de haine ont des marques d'a-
mour.
Mais je vois Aſpaſie.

## SCENE XIII.

OLIMPIE, *ſous le nom d'Aſpaſie*, SPADARILLE, CLEANDRE, ALCIDOR, CASCARET.

OLIMPIE *ſous le nom d'Aſpaſie.*

A PRESENT pour vous plaire,
Sur ce que j'ai promis je vous viens ſatisfaire.
Je puis voir Olimpie, & je ſuis ſur le point
De lui rendre . . . . .

SPADARILLE.

A preſent, vous ne la verrez point.
Vous voilà, ce me ſemble, aſſez bien attrapée.

OLIMPIE *sous le nom d'Aspasie.*

Vous rendez en effet mon attente trompée;
Me manquer de parole, & depuis un instant.....

SPADARILLE.

Olimpie, en un mot, ne vous aime pas tant,
Si vous ne m'en croyez, demandez à Cléandre.

OLIMPIE *sous le nom d'Aspasie.*

Quel sujet auroit-elle?....

SPADARILLE.

Il pourra vous l'apprendre.

CLEANDRE.

Lors.....

SPADARILLE.

De vous écouter je n'ai pas le loisir;
Partez, ou demeurez, vous n'avez qu'à choisir.

OLIMPIE *sous le nom d'Aspasie.*

Et quoi....

SPADARILLE.

Tant de discours me font mal à la tête;
Voulez-vous partir?

CLEANDRE.

Mais.....

SPADARILLE.

Mais la Patente est prête;
Et qui plus est pour vous je la donne gratis,
Tenez.

CLEANDRE.

Puis qu'il vous plaît, nous voilà donc partis;
Mais si pour m'acquitter de l'excès de vos graces,
Je puis .....

SPADARILLE.

N'affectons point d'importunes grimaces;
Si vous voulez partir, partez.

CLEANDRE.

Adieu, Messieurs.

SPADARILLE.

Notre beau-pere & moi sommes vos serviteurs,
Adieu.

CLEANDRE *bas à Olimpie.*

L'occasion ne peut être plus belle,
Allons.

CASCARET.

Le pauvre Diable! il n'a plus de femelle.
Je le donne en dix coups à qui fourbera mieux.

ALCIDOR *bas.*

Hâtez-vous.

OLIMPIE *à Cléandre.*

Mais mon pere, il fait signe des yeux;
S'il n'est hors de ses mains, mon souci n'est pas moindre.

CLEANDRE.

N'en ſoyez point en peine, il ſçaura nous rejoindre ;
Nous avons rendez-vous, & j'en ſuis avoüé,
Allons. *Il s'en vont.*

---

## SCENE XIV.

### SPADARILLE, ALCIDOR.

SPADARILLE *fort joyeux.*

De tout ceci le bon Dieu ſoit loüé !
J'ai hors du pied, beau-pere, une vilaine épine ;
De me tromper Cléandre avoit toute la mine,
Il faiſoit tout exprès le petit complaiſant ;
Dieu ſçait ſi votre fille eſt joyeuſe à préſent.
*à haute voix à la porte d'Olimpie.*
Allons l'en avertir. Répondez-moi, ma mie.
*à Alcidor.*
Ce Cléandre eſt parti.... S'eſt-elle rendormie ?
Je ne la vis jamais ſi ſouvent ſommeiller.
Mais entrons l'un & l'autre, & l'allons réveiller.
Loin d'en être marrie elle aura de la joye ;
Entrons.

ALCIDOR *bas.*

De me venger je découvre une voye;
Je le tiens.

SPADARILLE.

Sus, beau pere, entrez donc.

ALCIDOR.

Ah! Monſieur,
Je ſçai trop.....

SPADARILLE.

Je ſçai trop qu'on me doit de l'honneur;
Mais entrez.

ALCIDOR.

Moi, commettre une faute ſi grande!

SPADARILLE.

Entrez, vous dis-je.....

ALCIDOR.

Mais ...

SPADARILLE.

Mais je vous le commande.

ALCIDOR.

De grace.....

SPADARILLE.

Obéïſſez, Courtiſan mal éclos.

ALCIDOR.

Monſieur....

SPADARILLE.

S'il en fait rien, qu'on me brise les os,

ALCIDOR.

Ce que je suis, Monsieur, me permet de vous rendre....

SPADARILLE.

Vous êtes mon beau-pere,& je suis votre gendre;
Avec vos pieds de veau, passez donc.

ALCIDOR.

Si jamais....

SPADARILLE.

Sans tant dire de si, ni de car, ni de mais,
Courtois souple-jarret, qui semblez par bravade
Pour me faire enrager vouloir faire gambade,
Entrez.

ALCIDOR.

Mais quand je songe aux respects que je doi...

SPADARILLE.

Respectueux beau-pere, entrez donc après moi,
Puis qu'en vos sentimens vous demeurez si ferme.

ALCIDOR.

Un cadenat sans clef aisément se referme.
Il est pris.

SPADARILLE *dedans la chambre.*

Suivez donc.

ALCIDOR.

Je n'ai pas le loisir.

SPADARILLE.

Vous m'enfermez !

ALCIDOR.

D'accord.

SPADARILLE.

Pourquoi ?

ALCIDOR.

Pour mon plaisir.

SPADARILLE.

Ah trigaut malfaisant si je sors je te jure.....

ALCIDOR.

Tu ne sortiras pas, c'est moi qui t'en assure ;
Mais sans tenir ici d'inutiles propos,
Tu peux par ta fenêtre écouter quatre mots.

SPADARILLE *à sa fenêtre.*

Execrable barbon que ne puis-je descendre ?
Tu verrois.....

ALCIDOR.

Olimpie est aux mains de Cléandre.
Mais de quelques desirs dont il soit combattu,
Il est trop généreux pour soüiller sa vertu.

SPADARILLE.

Gueux par moi revêtu, que Dieu puisse confondre,
En ses mains !

ALCIDOR.

En ses mains ; & je puis t'en répondre.
Mais l'horrible défaut que chacun connoît bien,
Pour rompre un mariage est un trop sûr moyen.
La cruelle fureur dont tu l'as poursuivie,
De l'ôter de tes mains m'a fait naître l'envie :
Et si j'ai des regrets, le plus rude de tous,
Est de voir qu'un barbare ait le titre d'époux.
En entrant le premier tu m'as mis hors de peine.
Adieu.

SPADARILLE.

Tu t'en vas donc, Marchand de chair humaine ;
Au voleur, au voleur....

## SCENE XV ET DERNIERE.

SPADARILLE *à la fenêtre.*

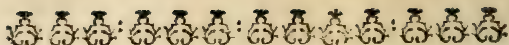
Le traitre est échapé,
Il court comme un beau Diable, & je suis attrapé.
Jamais futé Renard dans sa propre taniére,
Se vit-il enfermé de semblable maniére ?
Et peut-on en finesse égaler ce Grison,

Qui m'enleve ſa fille & me met en priſon ?

Si la meilleure femme en malice eſt féconde,
Peuples qui m'écoutez, laiſſez périr le monde;
Et diſant à ce ſexe un éternel adieu,
Songez que qui s'en paſſe eſt bien aimé de Dieu.

FIN.

# LE
# MÉDECIN
# VOLANT,
*COMÉDIE.*



## ACTEURS.

CLEON, Amant de Lucresse.

LISE, Servante de Lucresse.

LUCRESSE, Maitresse de Cleon.

CRISPIN, Valet de Cleon, Medecin Volant.

FERNAND, Pere de Lucresse.

PHILIPIN, Valet de Fernand.

CANTEAS, habile Medecin.

*La Scène est devant la Maison de Fernand.*



# LE MEDECIN VOLANT,

## COMÉDIE.

### SCENE PREMIERE.

LISE, CLEON.

LISE.



N'Insultez point, de grace, au malheur de Lucresse,
Je sçai qu'elle a pour vous une forte tendresse :
Mais enfin de son pere elle craint le pouvoir,
Et ne peut se résoudre au plaisir de vous voir,
Une fille bien née a toujours de la crainte, ...

CLEON.

Que veux-tu? la douleur dont mon ame eſt atteinte,
Rend ma plainte équitable, & me fait murmurer
Contre un objet charmant que je dois adorer.
Mais, Liſe, à ſa fenêtre une prompte eſcalade
Peut m'ouvrir une voye....

LISE.

Elle fait la malade,
Monſieur; & le vieux Reiſtre eſt parti du matin
Pour chercher par la Ville un expert Médecin.
Sans rien eſcalader, pour voir une Maîtreſſe,
Un Amant dans ſa manche a toujours quelque adreſſe;
Mettez tout en uſage, & puiſſance, & ſçavoir;
Sans choquer ſon honneur, eſſayez de la voir.
Il n'eſt point de moyens que l'amour n'autoriſe,
Sur-tout.... mais du vieillard je crains une ſurpriſe;
Adieu, penſez à vous, & vous reſſouvenez
Qu'il n'eſt rien d'impoſſible aux cœurs paſſionnez.



SCENE

## SCENE II.

CLEON *seul.*

AUX cœurs passionnés il n'est rien d'impossible,
Je l'avoüe ; & je trouve un moyen infaillible
De donner à mon ame un moment de repos ;
Il faut.... mais, ô Crispin, que tu viens à propos !

## SCENE III.

CRISPIN, CLEON.

CRISPIN.

JE vous cherche par-tout pour vous rendre réponse,
Monsieur.

CLEON.

Si tu sçavois ce que Lise m'annonce,
Cher Crispin....

CRISPIN.

Il m'a dit que tantôt sur le soir....

CLEON.

Quand on a de l'amour, & qu'on a de l'eſpoir....

CRISPIN.

Je vous dis & redis qu'il m'a dit de vous dire....

CLEON.

Pour des charmes ſi doux lors qu'une ame ſoupire.

CRISPIN.

Vous plaît-il que je parle, ô babillard maudit?
Ou ne dirai-je mot?

CLEON.

Tu m'en as aſſez dit;
Le temps m'eſt précieux, & ma flamme me preſſe:
Raiſonnons entre nous; je me meurs pour Lucreſſe.

CRISPIN.

Mourez vous?

CLEON.

Son viſage a des attraits puiſſans,
Elle aſſervit mon ame, elle charme mes ſens;
En un mot je l'adore, & ſon pere me l'ôte,
Tu le vois.

CRISPIN.

Il eſt vrai; mais ce n'eſt pas ma faute.

CLEON.

D'accord, de mon malheur je ne puis t'accuſer;
Mais tu connois ſon pere, il le faut abuſer.
Qu'en dis-tu?

CRISPIN.

Moi, Monſieur ? abuſez, que m'importe ?

CLEON,

Il la tient enfermée, & je veux qu'elle ſorte:
Mon cœur pour cet effort ne s'adreſſe qu'à toi.
Car enfin ....

CRISPIN.

A préſent il m'importe, ma foi.
A moi, Monſieur ?

CLEON.

A toi; rends mon ame charmée.

CRISPIN.

Ne me dites-vous pas qu'il la tient enfermée ?

CLEON.

Oüi.

CRISPIN,

Je n'y puis que faire. En quel lieu du logis ?

CLEON.

C'eſt deſſus le derriere.

CRISPIN.

Oüi ?

CLEON.

Oüi.

CRISPIN.

Oüi ?

CLEON.

Oüi.

CRISPIN.

Tant pis.

CLEON.

Je t'ai dit ma pensée ; instruis-moi de la tienne.

CRISPIN.

Elle est enfermée ?

CLEON.

Oüi.

CRISPIN.

Que la belle s'y tienne ;
Voilà ce que je pense.

CLEON.

Ah ! c'est trop s'amuser.
Ecoute, sans scrupule il te faut déguiser.

CRISPIN.

Me déguiser, Monsieur ; & pourquoi ?

CLEON.

C'est pour cause ;
Je veux bien en ce lieu t'informer de la chose.
Pour faire pleinement réüssir mon dessein,
Il faut être aujourd'hui Médecin.

CRISPIN.

Médecin ?
Bons Dieux !

CLEON.

Sans perdre ici d'inutiles paroles,
Ce service rendu te vaudra dix pistoles;
Si le gain t'encourage, avise, les voila.
Examine.

CRISPIN.

Mon Dieu! ce n'est pas pour cela.
Médecin!

CLEON.

Médecin; je n'ai point d'autre ruse.

CRISPIN.

Mais il faut de l'esprit, & je suis une buse;
Et de plus....

CLEON.

C'est à tort que tu prens de l'effroi;
Le pere de Lucresse a moins d'esprit que toi.
Ce vieillard chassieux connoît peu ton visage;
Et tu sçais.... Il avance, il me voit, j'en enrage;
Je le vais aborder; va m'attendre chez moi,
J'aurai soin de m'y rendre aussi vite que toi.

CRISPIN.

Mais à moins de m'instruire, apprenez....

CLEON.

Va, te dis-je,
Je te suis. *Il sort.*

## SCENE IV.

CLEON, FERNAND, PHILIPIN.

CLEON.

La douleur de Lucresse m'afflige,
Monsieur; quoique mes soins lui soient indifférens,
Je viens vous informer de la part que j'y prens:
Heureux, quoique toujours sa beauté me captive,
Si pour d'autres que moi j'apperçois qu'elle vive;
Et toujours trop heureux, si les vœux que je fais
D'un secours nécessaire avance les effets.
Adieu.

## SCENE V.

FERNAND, PHILIPIN.

FERNAND.

Ma pauvre fille, elle va rendre l'ame,
Philipin.

PHILIPIN.

C'est à vous que j'en donne le blâme.

À la pourvoir d'un homme on a trop retardé,
Un pucelage nuit quand il eſt trop gardé ;
C'eſt cela qui l'étouffe, & ces ſortes de choſes....

FERNAND.

Point, point ; ſa maladie a de plus juſtes cauſes :
Mais retourne au plus vîte, & va voir, Philipin,
Si l'on attend bien-tôt ce ſçavant Médecin :
J'appréhende ſi fort que Lucreſſe ne meure....

PHILIPIN.

S'il étoit de retour, il viendroit tout à l'heure ;
On l'a dit.

FERNAND.

Il eſt vrai ; mais apprens mon ſouci.
D'autres peuvent l'attendre, & l'emmener auſſi ;
Et pour lors tout mon cœur accablé de triſteſſe,
Si Lucreſſe enduroit....

PHILIPIN.

Peſte ſoit de Lucreſſe.
Elle a le choix de vivre, ou du moins de mourir ;
Quel plaiſir elle prend à me faire courir !

FERNAND.

Sur-tout ne reviens point que tu ne me l'amenes ;
Je t'en prie.

## SCENE VI.

FERNAND *seul.*

En mon âge, ô bons Dieux ! que de peines,
Et que dans mes vieux ans....

## SCENE VII.

CRISPIN, FERNAND.

CRISPIN *en soûriant.*

Pitagore, Platon,
Mâche-à-vuide, Pancrace, Hesiode, Caton....

FERNAND *bas.*

Quel seroit ce Docteur ; Ecoutons.

CRISPIN.

Caligule,
Polieucte, Virgile, Anaxandre, Lucule....

FERNAND *bas.*

O Dieux !

CRISPIN.

Robert Vinot, Scipion l'Afriquain,

Jodelet, Mascarille, Aristote, Lucain,
Médecins de César, assassins d'Alexandre,
Vous voyez un phenix qu'a produit votre cendre.

FERNAND *bas.*

Seroit-ce un Médecin ? Il en parle.

CRISPIN.

Approchez,
Venez voir, grands Docteurs, les mysteres cachez
De l'Enciclopedie & de la Médecine.

FERNAND.

C'en est un.

CRISPIN.

Venez voir ce que c'est que racine
De la mer Arabique, & le flux & reflux.

FERNAND *à Crispin.*

Monsieur....

CRISPIN.

Que voulez-vous ? *Ego sum Medicus,*
Médecin passé Maître, apprenti d'Hippocrate,
Je compose le baume & le grand mitridate;
Je sçai par le moyen du plus noble des Arts,
Que qui meurt en Fevrier n'est plus malade en Mars.
Que de quatre saisons une année est pourvûë,
Et que le mal des yeux est contraire à la vûë.

FERNAND.

Je ne ſçaurois douter d'un ſi rare ſçavoir.
Si j'oſois vous prier....

CRISPIN.

De quoi ? Parlez.

FERNAND.

De voir
Une fille que j'ai, que chacun déſeſpere.

CRISPIN.

Vous avez une fille ! Et vous êtes ſon pere,
A ce compte ?

FERNAND.

Oüi, Monſieur ; & j'ai peur de ſa mort.

CRISPIN.

Elle eſt donc fort malade ?

FERNAND.

Oüi, Monſieur.

CRISPIN.

Elle a tort.
Je lui veux conſeiller qu'elle ceſſe de l'être.
Qui domine ſur nous s'en veut rendre le maître.
Or le mal dominant par d'occultes reſſorts,
Il corrompt la matiere, il ravage le corps....
L'individu qui ſouffre, au moment qu'il s'épure,
D'un peu d'apotheoſe entretient ſa nature....

La vapeur de la terre opposée à ce mal
Dans l'humaine vessie établit un canal.
Le cancer froidureux rend l'humeur taciturne ;
Le vaillant Zodiaque envisage Saturne :
Et s'il faut qu'avec eux j'en demeure d'accord,
Rien n'abrege la vie à l'égal de la mort.
Ce sont de ces Auteurs les leçons que j'emprunte,
Votre fille, à propos, seroit-elle défunte ?

FERNAND.

Non, Monsieur.

CRISPIN.

Mange-t-elle ?

FERNAND.

Un petit, grace aux Dieux.

CRISPIN.

Elle n'est donc pas morte ?

FERNAND.

Elle ? Nenni.

CRISPIN.

Tant mieux,
Je m'en réjoüis fort.

FERNAND.

Et de quoi ? Cette vie
Avant la fin du jour lui peut être ravie.

CRISPIN.

Tant pis ; l'a-t-on fait voir à quelque Médecin ?

FERNAND.

Nullement.

CRISPIN.

Elle a donc quelque mauvais dessein,
Puis qu'elle veut mourir sans aucune ordonnance ;
De ces sortes de maux notre Ecole s'offense :
Quand un homme se trouve en état de périr,
Toujours un Médecin doit l'aider à mourir ;
Et c'est faire éclater des malices énormes,
Que vouloir refuser de mourir dans les formes.
Instruisez votre fille, & lui dites du moins
Pour mourir comme il faut, qu'elle attende mes soins.
Son ame à déloger est trop impatiente,
Monsieur.

FERNAND.

Permettez-moi d'appeller sa suivante.

CRISPIN *bas.*

Appellez. Je le tiens, ô le franc animal !

FERNAND.

Hola, Lise.

## SCENE VIII.

### LISE, FERNAND, CRISPIN.

LISE.

Ah, Monsieur, votre fille est fort mal!

FERNAND.

Que fait-elle? Je tremble.

LISE.

Elle se plaint du ventre;
Elle sort de son lit, puis après elle y rentre;
Se promene, se sied, veut dormir, veut veiller.
Malgré moi de ce pas je la viens d'habiller....

FERNAND.

D'habiller!

LISE.

D'habiller; sa boutade m'étonne.
*appercevant Crispin.*
Je croi... Mais ce gredin vous demande l'aumône,
Monsieur.

FERNAND.

Ah juste Ciel, quel blasphême tu fais!
C'est l'exemple parfait des Médecins parfaits,

Que j'ai bien du ſujet de loüer ſa rencontre !

L I S E.

Médecin ?

C R I S P I N.

Médecin, ma ſoutane le montre.
Mais ſans perdre ma peine à prouver qui je ſuis,
Par ma ſeule doctrine aiſément je le puis.
De la fille égrotante apportez de l'urine,
Apportez.

F E R N A N D *à Liſe.*

Allez vîte en querir. *Liſe ſort.*

C R I S P I N.

J'examine
Ce que cette malade à peu près peut avoir ;
Mais je vois de l'urine, & je vais le ſçavoir.

---

## S C E N E I X.

CRISPIN, FERNAND, LISE.

C R I S P I N.

APPROCHEZ.

F E R N A N D.

De frayeur j'ai mon ame allarmée.

LISE *avec de l'urine.*

En voila.

CRISPIN.

Voyez-vous comme elle eſt enflammée.
Mauvais ſigne

FERNAND.

O bons Dieux, il en boit.

CRISPIN, *après avoir tout bû.*

Je croi bien.
Mais qui boit pour ſi peu, ne comprend jamais rien.
Allez-en querir d'autre.

FERNAND *à Liſe.*

Allez vîte. *Liſe ſort encore.*

CRISPIN.

Mon Prince,
Aſſez d'autres Docteurs d'une étoffe plus mince
Se feroient contentés du rapport de leurs yeux;
Mais à croire ſa langue on en juge bien mieux:
Bois-Robert nous enſeigne en ſa belle Plaideuſe
Que le goût eſt ſolide, & la vüë eſt trompeuſe;
Et qu'un grand Médecin quand il fait ce qu'il doit,
Il ſent mieux une choſe à la langue qu'au doigt.

FERNAND.

A ces fortes raiſons je n'ai point de réplique.

## SCENE X.

LISE, CRISPIN, FERNAND.

LISE *avec encore un peu d'urine.*

A Pisser comme il faut ma Maîtresse s'applique,
Monsieur ; & cependant je n'en ai qu'un filet,
Voyez.

CRISPIN.

Pauvre pisseuse !

*Après avoir encore bû, il dit.*

Allez au robinet
En tirer.

LISE.

Mais, Monsieur ....

CRISPIN.

Mais que cette pisseuse
Fasse une ample pissée, & qui soit copieuse,
Copieuse.

LISE.

Ma foi ma maîtresse ne peut ;
On n'a pas le pouvoir de pisser quand on veut.
C'est donner à Lucresse une peine trop grande
Que vouloir ....

FERNAND *à Lise.*

Dites-lui que Monſieur le commande ;
Courez vîte.

LISE.

Monſieur, votre fille n'a pû ;
Mais enfin pour vous plaire à l'inſtant elle a bû :
Si Monſieur veut attendre à lui rendre ſervice,
Au plus tard dans une heure il faudra qu'elle piſſe.

CRISPIN.

Elle a raiſon.

LISE.

De plus, pour chaſſer ſon ſouci,
Elle s'eſt réſoluë à venir juſqu'ici.
Elle vient.

---

## SCENE XI.

### LUCRESSE, FERNAND, CRISPIN, LISE.

LUCRESSE.

AH mon pere !

FERNAND.

Ah ma fille !

LISE.

Courage.

LUCRESSE.

Je me meurs.

CRISPIN.

Je lui trouve un passable visage ;
Serviteur ; si pour vous nos remedes sont vains,
Vous aurez le plaisir de mourir par mes mains ;
Consolez-vous.

LUCRESSE.

Helas !

CRISPIN.

Votre bras, que je tâte
Si pour vous il est vrai que la mort ait si hâte ;
Donnez, dis-je.

*Au lieu de prendre le bras de Lucresse, il prend celui de son pere, & dit :*

Tu Dieu ! comme il bat, votre poux !
J'aurois bien de la peine à répondre de vous,
Et votre maladie est sans doute mortelle ;
Prenez-y garde.

FERNAND.

O Dieux ! quelle triste nouvelle !
Je suis donc bien malade, ô Monsieur ?

CRISPIN.

Vous, pourquoi ?

FERNAND.

Vous n'avez pris le bras à personne qu'à moi.

CRISPIN.

Et cela vous étonne ? Une tendresse extrême
Rend la fille le pere, & le pere elle-même :
Entre eux deux la nature est propice à tel point,
Que le sort les sépare, & le sang les rejoint ;
Etant vrai que l'enfant est l'ouvrage du pere,
Sa douleur sur lui-même aisément réverbere ;
Et le sang l'un de l'autre est si fort dépendant,
Que l'enfant met le pere en un trouble évident.

FERNAND.

Il est vrai.

CRISPIN.

Cependant quoique mon sçavoir brille,
Je veux bien me résoudre à tâter votre fille ;
Votre bras.

LUCRESSE.

Le voila.

CRISPIN.

Je m'en étois douté,
Il ne vous manque rien que beaucoup de santé,
Sans cela....

LUCRESSE.

J'ai la mort sur le bord de la lévre,
Monsieur.

CRISPIN.

Que je tâte, avez-vous de la fiévre?

LUCRESSE.

Je ne sçai.

CRISPIN.

Non?

LUCRESSE.

Non?

CRISPIN.

Fy!

FERNAND.

De quoi?

CRISPIN.

Mauvais régal;
Par fois, sans qu'on le sçache, on se porte fort mal,
Voyez-vous?

FERNAND.

De ses maux que je sçache la cause.

CRISPIN.

C'est la fiévre, ce l'est, si ce n'est autre chose.
Mais soit fiévre, ou migraine, ou cangrene, ou mal chaud,
Allez, pour la guérir, je sçai bien ce qu'il faut.

FERNAND *à Lise.*

Une plume, de l'encre.

CRISPIN.

Et pourquoi?

FERNAND.

L'ordonnance,
Monſieur....

CRISPIN.

Vous vous moquez, je les fais par avance.
Je me tiens toujours prêt contre tous accidens;
En voila pour les yeux, pour le flux, pour les dents;
Mais ignorant ſon mal, il lui faut, ce me ſemble,
Une ordonnance propre à tous les maux enſemble;
Il faudra que le ſien ſe rencontre parmi.

*Il donne une ordonnance.*

FERNAND.

Charitable Monſieur, c'eſt agir en ami,
Cela; quel honnête homme?

CRISPIN.

En quel lieu couche-t-elle?

FERNAND.

Elle a ſur le derriere une chambre aſſez belle.

LISE.

Oüi vrayement une chambre aſſez belle en effet!
Si ſombre!

CRISPIN.

Croyez-moi, le devant est son fait.
Qu'on l'y mene ; aussi-bien la journée est mal saine.

## SCENE XII.

### PHILIPIN, FERNAND, CANTEAS, CRISPIN.

FERNAND *voyant venir Philipin.*

PHILIPIN, aide à Lise.

PHILIPIN.

A la fin je l'amene,
Le voici.

*Après que Philipin a dit cela, il aide à remener Lucresse.*

CRISPIN.

Qui donc ? Qu'est-ce ?

FERNAND.

Un Sçavant Médecin.

CRISPIN *bas.*

Médecin, male-peste !

CANTEAS.

Excusez ; ce matin

L'Intendant d'un Seigneur m'a contraint de me rendre,
Monſieur ....

FERNAND.

Mon bon Monſieur, je n'ai pû tant attendre;
Au retour de chez vous pour cauſer mon repos
Ce fameux Médecin s'eſt offert à propos,
Je l'ai pris.

CANTEAS.

Monſieur?

FERNAND.

Oüi, mais qu'il a de mérite!
Si vous ſçaviez ....

CANTEAS.

Je louë, & je plains ma viſite.
Je me tiens malheureux d'avoir pû me ravir
Au plaiſir que j'aurois de pouvoir vous ſervir;
Et de voir la fortune à mes vœux trop cruelle
M'arracher au bonheur de vous prouver mon zéle;
Mais à voir qui pour vous a daigné s'occuper,
Je me tiens trop heureux qu'il ait pû m'échaper.
Le plaiſir que je goûte eſt mêlé dans le vôtre;
Si je pers d'un côté, je recouvre de l'autre;
Puis qu'enfin de Monſieur le ſublime entretien
D'être un jour tout à vous m'offrira le moyen.

*Appercevant qu'il est au milieu, il dit à Crispin.*

Mais, Monsieur, pardonnez, ce n'est point par audace;

Je n'ai garde avec vous d'occuper cette place;

C'est à vous qu'elle est duë.

CRISPIN.

Ah!

CANTEAS.

Monsieur....

CRISPIN.

Palsambleu,

Ah!

CANTEAS.

Sans cérémonie on vous doit le milieu,

*Crispin par deux fois étant au milieu, comme Canteas veut parler, il s'écoule par derriere lui, & reprend sa premiere place.*

Et de grace. Hippocrate.... Hé, Monsieur; je vous jure

Qu'au lieu de m'obliger, c'est me faire une injure;

Je vous prie. Hippocrate.... A quoi bon tout cela?

Conservez votre place, hé Monsieur, la voila,

Empêchez à vos yeux que ma honte n'éclate.

Je reprens ma parole, & je dis qu'Hippocrate,

Qui de la Médecine est l'illustre ornement,

De

De cet Art salutaire a parlé doctement.
Médecine est, dit-il, une longue science,
Tout-à-fait dangereuse en son expérience;
Car touchant notre vie elle passe si-tôt,
Qu'on n'a pas le loisir d'en juger comme il faut.
*Vita brevis, ars verò longa, occasio autem præceps,*
*Experimentum periculosum, judicium difficile.*
Je me plais à l'étude, & j'ai l'ame assiduë
A vouloir de cet Art pénétrer l'étenduë:
Mais dedans cet abîme un esprit se confond.
Plus on l'approfondit, plus il semble profond
Cette utile science en enferme tant d'autres,
Qu'il faudroit que mes yeux égalassent les vôtres,
Ou que de leurs rayons vous pussiez m'éclairer,
Pour m'offrir un moyen de ne pas m'égarer.

CRISPIN.

Ho, ho, ho.

CANTEAS.

De plaisir on a l'ame ravie
Alors que d'un malade on prolonge la vie;
Et d'un grand Médecin rien n'égale le sort,
Quand sa seule présence intimide la mort,
Quand il est l'ennemi que la Parque redoute,
Quand sa haute science en détourne la route,
Et qu'enfin le trépas qui nous fait tous trembler,

Pour ne pas le combattre, aime mieux reculer.
*Mortem medicamentis removet Medicus expers.*
Je ne puis approuver l'importune méthode....
Mais peut-être, Monſieur, je vous ſuis incommode;
Car enfin comme vous les eſprits élevés
Aux emplois importans ſont toujours réſervés.

CRISPIN.

Ho, ho, ho.

CANTEAS.

Je ſors donc; mais j'oſe me promettre
Qu'étant moins occupé vous pourrez me permettre
De chercher un prétexte à me faire joüir
Du plaiſir qu'on reçoit quand on peut vous oüir.

---

## SCENE XIII.

### FERNAND, CRISPIN.

FERNAND.

HE' BIEN, ce Médecin, vous voyez comme il cauſe,
Qu'en dites-vous?

CRISPIN.

Il ſçait quelque petite choſe.

FERNAND.

Daignez-moi, je vous prie, informer de cela ;
Touchant la Médecine eſt-il expert ?

CRISPIN.

Là là.
Paſſable.

FERNAND.

Il n'a donc pas la ſcience parfaite ?
Pour qui paſſeroit-il près de vous ?

CRISPIN.

Pour Mazette.

FERNAND.

Mais durant qu'il parloit, vous ne diſiez mot ?

CRISPIN.

Moi !
Dites-vous ?

FERNAND.

Oüi vraiment, je dis vous.

CRISPIN.

Je le croi.
Pour pouvoir de cet homme éprouver la ſcience,
J'ai voulu me réſoudre à garder le ſilence :
Mais enfin ſi le drôle eut voulu s'arrêter,
Allez, vous m'auriez vû diablement caqueter.
A deſſein d'empêcher qu'un malade ne meure,

J'allois dégabouler du latin tout à l'heure ;
Voir quel temps il fera dans un vieil almanach ;
Réciter tout par cœur les Quatrains de Pibrac ;
Et pour mieux vous montrer qu'il eſt vrai que j'ex-
celle,
Je ſçai qu'un lavement fait aller à la ſelle ;
J'ai cent fois en ma vie acheté du ſené ;
Et je dis que le Diable eſt un Diable damné :
Je ſoûtiens que le corps eſt le frere de l'ame ;
Que Seneque & Pauline étoient l'homme & la
femme ;
Que Narciſſe en perſonne autrefois ſe noya,
*Et ſemper quoniam tuos alleluya.*

FERNAND.

Je ne puis rien comprendre à ces phraſes d'élite.

CRISPIN.

Je m'en apperçois bien ; mais adieu je vous quitte,
Je verrai votre fille ou ce ſoir ou demain.

FERNAND *lui veut donner de l'argent.*

Monſieur . . .

CRISPIN.

Ah !

FERNAND.

Recevez ces loüis de ma main.

CRISPIN.

Je n'ai garde.

FERNAND.

Prenez ; je vous dois récompense,

Monsieur.

CRISPIN.

Je ne suis pas un Marchand de science.

FERNAND.

Hé de grace.

CRISPIN.

Non, non ; je vous suis serviteur.

*Il s'en va.*

---

## SCENE XIV.

FERNAND *seul.*

QUE cet homme est habile, & qu'il est grand Docteur !
Ne point prendre d'argent pour des choses si bonnes !
Il ne ressemble pas ces tueurs de personnes,
Ces méchans Médecins, qui par un triste sort
En curant notre bourse, enrichissent la mort.
Voyons ce qu'au logis sa science a fait naître,
Et sçachons....

## SCENE XV.

### FERNAND, CRISPIN.

CRISPIN *en habit de Valet.*

Au plus vîte attrapons notre maître ;
Réjoüiſſance .... ô Dieux ! C'eſt Fernand que je croi !
C'eſt lui-même !

FERNAND.

Eſt-ce pas mon Docteur que je voi ?
C'eſt lui-même, c'eſt lui : votre mine eſt pleureuſe,
Qu'êtes-vous ?

CRISPIN *pleurant.*

Moi, Monſieur ? un pauvre homme qui gueuſe.

FERNAND.

Quoi ! tu gueuſes ?

CRISPIN.

Monſieur, mes malheurs ſont ſi grands ....

FERNAND.

Mais dedans cette Ville as-tu point de parens ?

CRISPIN.

Ah ! Monſieur, des parens on n'a guéres de grace,

Je suis frere à mon frere, & c'est lui qui me chasse.

FERNAND.

Il faut donc que sans doute il en ait du sujet;
Qu'as-tu fait?

CRISPIN.

Répandu la moitié d'un Julet.

FERNAND.

Il est donc Médecin?

CRISPIN.

Oüi, Monsieur.

FERNAND.

Il me semble
Que ce frere en colere à peu près te ressemble.

CRISPIN.

Oüi, Monsieur.

FERNAND.

Penses-tu qu'on le puisse appaiser.

CRISPIN.

Non, Monsieur.

FERNAND.

Si tu veux je lui vais proposer....

CRISPIN.

Il ne souffrira pas que jamais je le voye,
Monsieur.

FERNAND.

Si je m'en mêle, il aura de la joye ;
Je le viens de quitter, il eſt fort mon ami.

CRISPIN.

S'il eſt vrai, je ne ſens ma douleur qu'à demi :
Car, Monſieur, je vois bien que vous êtes brave homme ;
Vous aurez de la peine à ſouffrir qu'il m'aſſomme.

FERNAND.

Attens-moi, de ce pas je m'en vais le chercher.

CRISPIN.

Moi, Monſieur ? Point du tout, je m'en vais me cacher.

FERNAND.

Mais il faut te montrer.

CRISPIN.

Ah ! Monſieur, je ne l'oſe,
Sans ſçavoir ſi vos ſoins auront fait quelque choſe,
Je m'en vais, s'il vous plaît vous attendre à l'écart.



## SCENE XVI.

FERNAND *seul.*

CE garçon malheureux est venu sur le tard :
Deux minutes plutôt je l'accordois sur l'heure :
Foin de moi ; je ne sçais ou son frere demeure :
Mais toujours je l'attens sur le soir....

## SCENE XVII.

CRISPIN, FERNAND.

CRISPIN *en soutane.*

Ah ! maraut.
Je vous jure....

FERNAND.

Ah ! Monsieur, vous venez comme il faut ;
Vous pouvez en ce lieu m'accorder une grace.

CRISPIN.

Moi, Monsieur ; il n'est rien que pour vous je ne fasse ;
Commandez.

FERNAND.

Votre frere, il a tant de douleur,
Que j'ai droit d'espérer....

CRISPIN.

C'est un coquin, Monsieur.

FERNAND.

Il a tort, il l'avouë; il se nomme coupable;
Mais, Monsieur, une faute est assez pardonnable;
Désormais il en jure, il veut être meilleur;
Vous aimer, vous servir....

CRISPIN.

C'est un fripon, Monsieur.

FERNAND.

Ne vous puis-je résoudre à la miséricorde?

CRISPIN.

C'est un pendart, Monsieur, qui mérite la corde.

FERNAND.

C'est manquer de parole aux plus rares Amis.
S'il vous en ressouvient vous m'avez tout promis,
Monsieur; ce n'étoit donc qu'une pure grimace.

CRISPIN.

Il est vrai, ma parole en effet m'embarrasse.
C'en est fait, je pardonne à ce traître, il vous plaît.

FERNAND.

Il ne tiendra qu'à vous de le voir comme il est.

CRISPIN.

Moi, Monsieur, moi le voir en présence du monde !
Quand je vois ce coquin mon courroux se débonde;
Je ne puis.

FERNAND.

Hé ! Monsieur, il ne faut qu'un instant....

CRISPIN.

Je ne le puis, vous dis-je, un malade m'attend;
Mais touchant ce maraut je consens qu'il revienne.
Serviteur.

## SCENE XVIII

FERNAND *seul.*

Quelque effet qui jamais en avienne
A ce pauvre garçon qui frissonne d'effroi,
Je veux faire accorder le pardon devant moi :
Que son frere est honnête ! il s'en vient de l'absoudre,
Et j'ose....



## SCENE XIX.

### CRISPIN, FERNAND.

CRISPIN *en pleurant, & en habit de valet.*

HE' bien, Monsieur, a-t'il pû s'y résoudre ?
Dois-je devant ses yeux ne paroître jamais ?
Dois-je ....

FERNAND.

Ne pleure point, j'ai sçû faire ta paix.

CRISPIN.

Vous croirai-je, Monsieur, n'est-ce point moquerie ?

FERNAND.

Quoi tu peux ....

CRISPIN.

Ah ! Monsieur, je connois sa furie ;
Il a bien de la peine à pouvoir pardonner.

FERNAND.

Aussi ne veux-je pas te laisser retourner ;
Je veux qu'il te padonne en ma propre présence.

CRISPIN.

Du pardon de ma faute avez-vous l'assurance,
Monsieur ?

FERNAND.

Oüi.

CRISPIN.

C'est assez que mon frere ait parlé :
De vos soins obligeans je serois querellé,
Monsieur ; votre bonté pourroit mal me remettre.

FERNAND.

Mais il peut oublier ce qu'il vient de promettre,
Puis après....

CRISPIN.

Point, Monsieur, je le vois fort exact ;
Quand on a sa parole, elle vaut un contract ;
Désormais de sa part je ne crains nul outrage,
Monsieur.

FERNAND.

J'ai résolu d'achever.

CRISPIN *bas.*

J'en enrage.

FERNAND.

Entre sur ce derriere.

CRISPIN.

Hé, Monsieur, où le voir
A cette heure ?

FERNAND.

En tout cas, il viendra ſur le ſoir.
Entre, dis-je.

*Il entre, & Fernand ferme la porte à la clef.*

---

## SCENE XX.

FERNAND *ſeul.*

EN ceci ma charité ſe montre;
Mais de notre Doĉteur recherchons la rencontre,
Il faut battre le fer cependant qu'il eſt chaud.

---

## SCNE XXI.

CRISPIN *à la fenêtre.*

ME voilà, grace à Dieu, raiſonnablement haut!
Trop obligeant Griſon, ta douceur m'aſſaſſine.
Maudit moi, maudit Maître, & maudite Doĉtrine,
Et maudite Lucreſſe, & maudits dix loüis,
Par qui mes yeux tentés ſe ſont vûs éblouïs;
Maudit..... quoi..... je commence à connoître ma faute:

Tête-bleu ! d'ici là le moyen que je ſaute ?
Il le faut toutefois ; Taupe à tout.

*Il ſaute de la fenêtre en bas.*

## SCENE XXII.

PHILIPIN *qui ſort.*

A PRE'SENT

Je viens dire...... ma foi ce ſauteur eſt plaiſant :
Mais il ſort de chez nous, il n'a rien que je ſçache ;
Il faut pour l'épier qu'un moment je me cache.
Mais j'entens que l'on parle, attrapons quelque coin.

## SCENE XXIII.

CRISPIN, FERNAND, & PHILIPIN. *au bout du Théâtre.*

CRISPIN *en ſoûtane dit à Fernand.*

POUR un gueux comme lui vous prenez trop de ſoin :
Il meriteroit bien qu'on punît ſon audace,
Le Vaurien !

FERNAND.

C'eſt là haut qu'il attend votre grace :
Moi je vous la demande ; à la charge d'autant,
Si jamais. . . . . .

CRISPIN.

En quel lieu dites-vous qu'il m'attend ?
Le coquin !

FERNAND.

Voyez-vous cette grande fenêtre ?

CRISPIN.

Il m'entend, le bourreau ; mais il n'oſe paroître ;
De m'avoir offenſé l'inſolent eſt confus :
Je n'ai pas le pouvoir de vous faire un refus.
Ouvrez, j'entre.

FERNAND.

Avec vous, faut-il pas que je monte ?

CRISPIN.

Pour le bien châtier faiſons-lui cette honte ;
Montez ; oüi montez.... Non ; épargnons ce Maraut ;
Ecoutez ſeulement je lui parlerai haut,
C'eſt aſſez.

CRISPIN *entre ſeul.*

FERNAND.

Je le veux ; Refermons cette porte,
Et voyons. . . .

## SCENE XXIV.

### PHILIPIN, FERNAND & CRISPIN *dans la maiſon.*

PHILIPIN *à Fernand.*

QUoi! Monſieur, vous craignez qu'il ne ſorte?
Malepeſte! le Drille; il ſçait bien d'autres tours,
Le Manœuvre!

FERNAND.

Pourquoi me tiens-tu ce diſcours?
Ou reſpecte cet homme, ou redoute ma cane.

PHILIPIN.

Quand on eſt Baladin, porte-t'on la ſoutane,
A propos? Dites-donc: Vous riez.

FERNAND.

Sot.

PHILIPIN.

Votre enſoutané ſaute mieux qu'un cabri.
Je le ſçai; mais chez vous que peut-il aller faire?
Répondez, s'il vous plaît?

FERNAND.

Pardonner à ſon frere,

Il étoit en courroux pour certains accidens . . . .

PHILIPIN.

A ce compte, ſon frere eſt auſſi là dedans ?
N'eſt-ce pas ?

CRISPIN *à la fenêtre.*

Ah fripon friponnant . . . .

FERNAND *à Philipin.*

Tiens, écoute.

CRISPIN *continuant.*

Voyez ce qu'aujourd'hui votre faute me coûte ;
J'aurois eu le plaiſir de jamais ne vous voir,
Si Monſieur deſſus moi n'avoit pas tout pouvoir.
Mais je l'honore plus que perſonne du monde.

FERNAND *à Philipin.*

Tu vois bien.

PHILIPIN.

Pour le moins que ſon frere réponde,
Il le doit.

FERNAND *à Criſpin.*

Votre frere à ſon tour ne dit mot ;
Qu'il parle.

CRISPIN.

Entendez-vous, beau pleureux, maître ſot ?
Si ma juſte colere eſt ſitôt adoucie . . . .

*Déguiſant ſa voix & pleurant.*

*Monſieur, je vous rends grace, & je vous remercie,*

*Je n'ai pas à dessein répandu* ..... Taisez-vous.
*Si jamais*... Paix, vous dis-je, & craignez mille coups.
*Je puis* ... Taisez-vous donc. *Mais mon cher frere*.... Encore ?

PHILIPIN.

Comment diable fait-il, le futé ? je l'ignore.

FERNAND.

Ils sont deux.

PHILIPIN.

Il le semble ; il n'en est pourtant rien.
Mais de bien le sçavoir je découvre un moyen ;
Dites que devant vous il embrasse son frere.

CRISPIN.

N'étoit Monsieur Fernand que je veux satisfaire,
Pécore .....

FERNAND.

Il auroit tort de vous plus offenser ;
Mais, Monsieur, pour me plaire il le faut embrasser,
Et toujours .....

CRISPIN.

L'embrasser !

PHILIPIN.

Que cela l'embarrasse !

Voyez,

FERNAND.

De votre part je prétens cette grace.

CRISPIN.

Il seroit trop honteux si ce bien peu commun.....

PHILIPIN.

Je vous jure ma foi, qu'ils ne sont ma foi qu'un;
Le madré! gardez-vous des finesses qu'il brasse.

FERNAND *à haute voix.*

Seras-tu trop honteux si ton frere t'embrasse,
L'enfermé?

CRISPIN.

*C'est à lui .....* Paix, Monsieur le badaut;
Paix fripon, paix belître; & venez ici haut:

*Crispin met son chapeau sur son coude, & puis l'embrasse si adroitement, qu'il semble que ce soit une autre personne.*

C'est moins par amitié que ce n'est par contrainte;
Venez, dis-je.

FERNAND *à Philipin.*

Tu vois, ce n'est pas une feinte.

PHILIPIN.

Je n'y vois ma foi goute, & ne sçai ce que c'est.

CRISPIN *à Fernand.*

A présent.....

FERNAND.

A présent descendez, s'il vous plaît;
Je vous ouvre.

PHILIPIN.

Epions; car ou bien je suis yvre,
Ou bien:

CRISPIN *descendu.*

J'ai fait défense au coquin de me suivre;
J'en aurois de la honte, il vient par après;
Adieu.

*Il sort, & met bas la soutane, puis comme Fernand est entré, croyant faire sortir un autre frere, Crispin prend l'occasion, & monte fort diligemment par la fenêtre, & ensuite sort avec Fernand comme si en effet il étoit frere du Médecin.*

FERNAND.

Je suis ravi d'avoir fait cette paix:
Mais faisons sortir l'autre.

PHILIPIN *ramassant la soutane de Crispin.*

Ah je tiens votre guéne,
Doctissime.

CRISPIN *en habit de Valet.*

Est-il loin?

FERNAND.

Assez loin.

CRISPIN.

Que de peine, Monsieur !

FERNAND *à Philipin.*

Hé bien ?

PHILIPIN.

Hé bien, sont-ils deux ?

FERNAND.

Ah vraiment....

PHILIPIN *montrant Crispin & sa soutane.*

Voilà l'un, voilà l'autre.

CRISPIN.

Ah ! grands Dieux !

FERNAND.

Quoi ? comment ? Que dis-tu ?

PHILIPIN.

Qu'à merveille il grimpe une fenêtre.

FERNAND.

Ah perfide.....

CRISPIN.

Ah ! Monsieur sçachez tout de mon maître,
Le voici.



## SCENE XXV. ET DERNIERE.

### FERNAND, CLEON LUCRESSE, CRISPIN, PHILIPIN, LISE.

FERNAND.

C'Est Cléon! c'eſt ma fille! ah ruſé;
Ce Cléon l'a ſéduite, & tu m'as amuſé,
Médecin de malheur.

CLEON.

Quoi! Monſieur....

FERNAND.

Je te jure.
Que tu l'épouſeras, ou je te défigure.

LUCRESSE.

Daignez....

FERNAND.

Point de quartier, il ſera ton époux,
Ou du moins....

CLEON.

Cet hymen a des charmes ſi doux,
Monſieur.....

CRISPIN.

Sans affecter compliment ni ſurpriſe,
Vous le fait de Lucreſſe, & moi le fait de Liſe;
Confondant tout enſemble & nos biens & les leurs,
Faiſons des Médecins, ou Volans, ou Voleurs.

FIN.

LES

LES

# NICANDRES,

OU

# LES MENTEURS QUI NE MENTENT POINT,

*COMÉDIE.*

## PERSONNAGES.

ISIDORE, homme ſçavant, pere d'Hipolite.

EUTROPE, pere d'Iſméne.

HIPOLITE, Pariſienne, amoureuſe du premier Nicandre.

IACINTE, Suivante d'Hipolite.

ISMENE, Lyonnoiſe, vêtue en homme, amante du ſecond Nicandre.

| | |
|---|---|
| Le premier NICANDRE, amant d'Hipolite.<br>Le ſecond NICANDRE, amant d'Iſméne. | Freres Gémeaux, qui ſe reſſemblent ſi fort, qu'on les prend à tous momens l'un pour l'autre, & qui ſe rencontrent fortuitement à Paris, ſans que ni l'un ni l'autre le ſçache, où ils s'habillent par hazard tous deux d'une méme façon. |

CRISPIN, Valet du ſecond Nicandre.

RAGOTIN, Valet du premier Nicandre durant le premier Acte, puis Valet d'Iſméne.

UN COMMISSAIRE.

UN SERGENT du Châtelet.

DES ARCHERS muets.

*La Scene eſt en Priſon.*



# LES MENTEURS QUI NE MENTENT POINT,

## *COMÉDIE.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

HIPOLITE, IACINTE.

HIPOLITE.



ME trompois-je, Iacinte, eſt-ce là ſa demeure?

IACINTE.

C'eſt là même.

HIPOLITE.

Et tu dis qu'il viendra tout à l'heure?

IACINTE.

Il me ſuit.

HIPOLITE.

Ah, Iacinte !

IACINTE.

Et quoi donc...?

HIPOLITE.

Je me plains,
Ce que je ſouhaitois, à préſent je le crains :
D'une fille en aimant le malheur eſt extrême
Alors qu'elle eſt réduite à le dire elle-même ;
Et que l'objet charmant qui l'a comblé d'ennui
A donné de l'amour, ſans en prendre pour lui.
Je m'étois réſoluë à parler de ma flamme ;
Mais Iacinte au moment.....

IACINTE.

Au moment ; quoi Madame ?
A qui cherche à vous plaire expliquez votre mais ;
Mais ?

HIPOLITE.

Mais je ne croi pas que j'en parle jamais.

IACINTE.

Courage ; quand la choſe eſt ſi bien préparée,
Faire la ſcrupuleuſe, & la ſainte ſucrée ?
Et que lui direz-vous, car il vient ſur mes pas ?

HIPOLITE.

En ne lui disant rien, que ne dirai-je pas!
Quand on voit ce qui plaît, quoiqu'une ame projette;
Les yeux ont une voix, si la langue est muette;
Et pour bien découvrir son aimable tourment,
Affecter le silence est parler clairement.

IACINTE.

Et de cette façon vous croyez faire entendre.....
Je vous le disois bien j'apperçois ce Nicandre;
Il avance.

---

## SCENE II.

*Le premier* NICANDRE, HIPOLITE, IACINTE, RAGOTIN.

*Le premier* NICANDRE.

MADAME, il doit m'être bien doux
De joüir du bonheur qui m'approche de vous;
Mais achevez de grace, & pour comble de joie
De vous mieux obéir découvrez une voie.
Parlez.

RAGOTIN.

Comme elle parle, écoutez, Diablezot ?

IACINTE.

Ma Maitresse, Monsieur, parle sans dire mot.

*Le premier* NICANDRE.

Dites-moi, sans frayeur ce que c'est qui vous touche,

Je suis homme.....

IACINTE.

Et là-là, parlez lui de la bouche,

Madame.

*Le premier* NICANDRE.

Vous croyez que me dire un secret

C'est peut-être.....

HIPOLITE.

Nicandre, éloignez ce Valet.

*Le premier* NICANDRE *à Ragotin.*

Dans une heure au plus tard tu viendras me reprendre.

RAGOTIN.

Mais.....

*Le premier* NICANDRE.

Sors.

RAGOTIN.

Mais....

*Le premier* NICANDRE.

Sors, te dis-je, & te va faire pendre.

RAGOTIN.

Et votre honneur, Monsieur, il est fort en danger;
Quand on n'en a plus guére, il le faut ménager.

*Le premier* NICANDRE.

Qu'elle est belle! vois-tu? j'en ai l'ame surprise.

RAGOTIN.

Déja de son honneur tout le reste agonise.
Qu'il est âpre!

*Le premier* NICANDRE.

Sors donc.

RAGOTIN.

Mais.

*Le premier* NICANDRE.

Encor une fois.

RAGOTIN.

Adieu l'honneur.



## SCENE III.

HIPOLITE, *le premier* NICANDRE, IACINTE.

HIPOLITE.

NICANDRE, & mes yeux, & ma voix....
Je me sens interdite, & le charme qui brille.....
Quand on est inquiéte, & qu'on est une fille....
Le mérite sublime a pour moi tant d'appas.....
J'ose..... le trouble..... Et quoi ne m'entendez-vous pas ?

*Le premier* NICANDRE.

Moi, Madame !

HIPOLITE.

Iacinte, il ne veut pas m'entendre.

IACINTE.

Parlez sans façonner, & vous faites comprendre
Aussi; car le moyen jusqu'ici qu'il ait pû ?
Si vous dites deux mots, c'est à bâton rompu.
Laissez-moi lui parler, je suis bien plus hardie.
Permettez, ô Monsieur, qu'à présent je vous die..
Ma Maitresse Hipolite a depuis peu de jours ....

Quand on est à son âge, & qu'on rêve toujours.....
Je ne puis deviner, mais enfin je suis sûre....
A tous ses mouvemens j'apperçois qu'elle est mûre...
Je ne sçai quoi pour elle a des charmes si doux.....
Dites-moi, s'il vous plaît, Monsieur, m'entendez-
vous?

*Le premier* NICANDRE.

Me joüer c'est vous plaire, & je m'offre moi-même...

IACINTE.

A quoi tant de façons: ma Maîtresse vous aime.

*Le premier* NICANDRE.

Ciel!

HIPOLITE.

O Dieux!

IACINTE.

Dame! ô Dieux! je ne puis niaiser.

*Le premier* NICANDRE.

Madame......

HIPOLITE.

Il n'est plus temps de vous rien déguiser.
Je vous aime; ce mot est sans doute blâmable;
Il m'échape à regret, mais il est véritable,
Je vous aime.

*Le premier* NICANDRE.

Est-il vrai, m'aimez-vous?

HIPOLITE.

Je l'ai dit.

*Le premier* NICANDRE.

De vos rares bontés je me ſens interdit,
Mais, Madame.....

IACINTE.

Ce mais pourra bien la confondre.

HIPOLITE.

Mais enfin.....

*Le premier* NICANDRE.

Mais enfin, je ne puis y répondre.

IACINTE.

Juſtement!

HIPOLITE.

M'expoſer à ce honteux mépris;
O Ciel!

*Le premier* NICANDRE.

De vos appas je connois tout le prix;
A me ſavoriſer votre cœur ſe diſpoſe,
Mais un ſerment horrible à mon bonheur s'oppoſe;
Pour ne pas en douter écoutez ſeulement.

IACINTE.

Ecoutons.

*Le premier* NICANDRE.

D'où je ſors on vivoit noblement.

IACINTE.

Après.

*Le permier* NICANDRE.

Ma mere eſt morte auſſi-bien que mon pere ;

IACINTE.

Pour cela ?

*Le premier* NICANDRE.

De parens je n'ai plus qu'un ſeul frere.

IACINTE.

Hé bien ?

*Le premier* NICANDRE.

Ce frere & moi ſommes freres jumeaux.

IACINTE.

Qu'en eſt-il ?

*Le premier* NICANDRE.

Tous ſes traits à mes traits ſont égaux.

IACINTE.

Eſt-ce tout ?

*Le premier* NICANDRE.

Pour nos mœurs il en eſt tout de même.

IACINTE.

A la fin ?

*Le premier* NICANDRE.

Ce qu'il aime eſt auſſi ce que j'aime.

IACINTE.

Et qu'importe ?

*Le premier* NICANDRE.

Entre nous tout paroît si commun
Que pour voir tous les deux, il ne faut en voir qu'un.

IACINTE.

Quoi ?.....

HIPOLITE *à Iacinte.*

Ne l'interromps plus qu'au plus vîte il acheve.
D'avoir dit mon secret je déteste.

IACINTE.

Et je creve.
Il se pâme de joye à présent qu'il sçait tout.
Voyez-vous du depuis comme il tient son bon bout;
Le manoeuvre ?

HIPOLITE.

Iacinte, est-ce là ta conduite ?

*Le premier* NICANDRE.

De mon âpre malheur pour apprendre la suite,
De ce frere si cher dont j'ignore le sort,
De qui j'ai le visage, & la voix & le port;
De ce frere, en un mot qui si fort me ressemble,
Qu'on nous prend l'un pour l'autre à nous voir être ensemble;
D'un frere.....

IACINTE.

Et foin du frere, & du frere éternel ;
Concluez.

*Le premier* NICANDRE.

De mon frere un ferment folemnel ;
Madame .....

HIPOLITE.

De ce frere un ferment vous engage ...

*Le premier* NICANDRE.

Depuis plus de fix ans je voyage, il voyage.
Mais en nous féparant nous jurâmes tous deux
De jamais à l'Hymen ne contraindre nos voeux ;
Que de l'un ou de l'autre une bouche fidelle
De la mort ou la vie eut appris la nouvelle.
Voyez donc à mon fort quelle peine fe joint,
Je le cherche, il me cherche, & ne nous trouvons point ;
Je ne puis deviner quel endroit le recelle :
Et pour comble de maux je vous trouve fi belle,
Qu'il falloit que mon coeur, qu'Hipolite affervit,
Ou jamais ne jurât, ou jamais ne vous vit.
Adieu, Madame.



## SCENE IV.

HIPOLITE, IACINTE.

HIPOLITE.

HE' bien, que dis-tu?

IACINTE.

Moi? j'enrage.

HIPOLITE.

Le serment qu'il a fait de jamais....

IACINTE.

Badinage?

Il se raille, Madame.

HIPOLITE.

Est-il vrai?

IACINTE.

Tout de bon.

HIPOLITE.

Mais il m'aime, tu vois.

IACINTE.

Lui? tarrare pompon.

Je m'en suis apperçûë, il biaise, il bricole;

Quand il parle de frere, il vous fiche la cole;
Je vous le garantis franc donneur de canards.

HIPOLITE.

Tu crois donc que quelqu'autre ait surpris ses regards?

IACINTE.

Si je le crois? vraiment; ce matois, ce Nicandre....

---

## SCENE V.

ISMENE *vêtue en homme*, HIPOLITE, IACINTE.

ISMENE.

NICANDRE! le seroit-ce? essayons de l'apprendre.
Ce Nicandre, Madame, à mon cœur est bien cher,
Je le cherche.

HIPOLITE.

Hé! Monsieur, vous pouvez le chercher,
Peu m'importe.

ISMENE.

Peut-être il vous plaît, il vous touche?
Avoüez.

IACINTE.

Dépêchez, que Monsieur se recouche,

s'il déplaît, c'est tant pis, & s'il plaît c'est tant mieux.

ISMENE.

Ce n'est pas sans raison que je suis curieux ;
Il vous aime ?

HIPOLITE.

Peut-être.

ISMENE.

Il l'adore, le traître.
Vous, l'aimez-vous, Madame, à votre tour ?

HIPOLITE.

Peut-être.

ISMENE *à Iacinte.*

L'aime-t'elle ?

IACINTE.

Selon.

ISMENE.

Sera-t'il son époux ?

IACINTE.

C'est selon.

ISMENE.

Justes Dieux !

HIPOLITE.

Vous en êtes jaloux ?

ISMENE.

De celui que je dis si vous êtes l'épouse.

Je puis être allarmée, & paroître jalouse;
L'infidéle!

HIPOLITE.

Jalouse!

IACINTE.

Ah! Madame, voyez
Ce que c'est que nos yeux qui s'étoient fourvoyez;
Elle est fille, elle-même elle s'est éclaircie;
Ah le joli garçon par la superficie!
Qu'il est drôle!

HIPOLITE.

Elle est fille!

ISMENE.

Il est vrai, je la suis;
Et ce que vous aimez est ce que je poursuis.
L'infidéle Nicandre.....

HIPOLITE.

Achevez, l'infidéle.....

ISMENE.

Dans Lyon à ses yeux je parus assez belle;
Je lui plûs, il me plût; & dans un même jour
Je donnai tout ensemble & reçus de l'amour.
Il me voit, me demande, & m'obtient de mon pere.
On nous veut épouser, & le traître differe;

Et pour toutes raiſons parle confuſément
Et de frere ſemblable, & d'horrible ferment:
Me ſoûtient qu'il m'adore: ardemment me conjure
De ne pas endurer qu'il devienne parjure;
Et d'une ame charmée, & qui l'aime toujours
Pour rejoindre ce frere il exige huit jours.
Il me quitte le traitre, & j'en ſens mille peines;
Cependant du depuis j'ai compté huit ſemaines.
Et tel eſt de mon ſort le cruel traitement,
Que je trouve Nicandre, & je perds mon amant.

IACINTE *à Hipolite.*

D'où naiſſoit le refus qui ſi fort vous afflige?
Voyez-vous?

HIPOLITE.

Apprens....

IACINTE.

Paix.

HIPOLITE.

Mon couroux....

IACINTE.

Paix, vous dis-je,
Et ne lui dites rien qui nourriſſe ſes feux.

ISMENE.

Il vous peut à ſon aiſe adreſſer tous ſes vœux;
Demander ſon logis ſeroit perdre ma peine.

Redoutez ſeulement la préſence d'Iſmene ;
De Rivale à Rivale on ne s'accorde rien.
Mais je puis le trouver par un autre moyen.
Je vous laiſſe.

## SCENE VI.

HIPOLITE, IACINTE.

IACINTE.

Il vous aime ?

HIPOLITE.

Il me hait l'infidéle.

IACINTE.

Vous devez au Seigneur une belle chandelle,
Madame ; il a pour vous une grande amitié ;
Je ne me défens pas d'en payer la moitié.
Car enfin la nature eſt aiſée à ſurprendre ;
Et ſi pour votre époux vous aviez eu Nicandre,
Avec ſon Valet, qui n'a pas mauvais air,
Mon honneur eût pû faire un méchant pas de Clerc.
Haïſſez deſormais, auſſi-bien cette fille.....

HIPOLITE.

Elle eſt belle, bien faite, & paroît de famille ;
Elle cherche Nicandre, & j'en ai du ſouci ;

Mais l'amour eſt aveugle, & je la ſuis auſſi.
Que Nicandre l'adore, ou Nicandre l'abuſe,
Qui n'a point de mérite a du moins de la ruſe,
Et peut-être.....

IACINTE.

Madame, il revient dans ce lieu.

---

## SCENE VII.

*Le ſecond* NICANDRE, HIPOLITE, IACINTE, CRISPIN.

HIPOLITE *en raillant.*

A La fin votre frere eſt trouvé,

*Le ſecond* NICANDRE.

Plût à Dieu!

HIPOLITE.

Je l'ai vû.

*Le ſecond* NICANDRE.

Quoi, Madame!....

HIPOLITE.

Il vous eſt tout ſemblable.

CRISPIN.

Madame, êtes-vous Ange, ou bien êtes-vous Diable?

Quoi ! sans vous dire mot, vous sçavez nos secrets?

*Le second* NICANDRE.

Il est vrai que tous deux nous avons mêmes traits,
J'ai la voix, le visage, & la taille de même,
J'ai l'humeur, ....

IACINTE.

Comme il fait l'innocent quatriéme!
De vous pousser à bout le perfide a fait vœu.

*Le second* NICANDRE.

Vous le connoissez donc, ce frere?

HIPOLITE.

Quelque peu,

*Le second* NICANDRE.

Il vous voit?

HIPOLITE.

Quelquefois.

CRISPIN.

Ah, la bonne bigotte!
Diroit-on qu'elle y touche?

IACINTE.

Un Valet nous balotte?
Et je pense..... Madame, admirez ce bâtier!
Ce n'est pas son valet que ce galefretier;
Avec cette finesse il prétend qu'on s'embourbe.

*Le second* NICANDRE.

Ainsi.....

HIPOLITE.

Levez le masque, on connoît votre fourbe,
Et vous vous y prenez de mauvaise façon.

CRISPIN.

Parbleu! pas tant bigotte, elle change de ton.

*Le second* NICANDRE.

Et quoi.....

HIPOLITE.

Qui vous aimoit a pour vous de la haine.

*Le second* NICANDRE.

On me hait! mais, Madame.....

HIPOLITE.

On connoît votre Isméne.

*Le second* NICANDRE.

Mon Isméne!

CRISPIN.

Bon, bon, mordez vous-en les doigts;
Il demande huit jours, & demeure deux mois.

*Le second* NICANDRE.

Mon Isméne, bons Dieux! ô parole cruelle!

CRISPIN *appelle son Maître au coin du Théâtre.*

St, st; une autre fois battez moins la semelle,
Monsieur.

*Le second* NICANDRE.

Tes sots discours.....

CRISPIN.

Je parle à cœur ouvert.

IACINTE.

Il enrage tout vif de ſe voir découvert ;
Il ne ſe doutoit pas qu'on eût pû tout apprendre.

*Le ſecond* NICANDRE.

Et comment croyez-vous qu'on me nomme ?

HIPOLITE.

Nicandre.
Fourbe, artificieux, diſeur de fauſſetés.

CRISPIN.

Puis qu'il ne répond rien, d'accord des qualités.

*Le ſecond* NICANDRE.

Il eſt vrai qu'à l'amour je n'ai pû ſatisfaire.
Mais par votre moyen ſi je trouve mon frere,
Pour rendre un juſte hommage à de rares appas,
Iſméne....

HIPOLITE.

Dites donc que vous ne l'aimez pas ?
Impoſteur.

*Le ſecond* NICANDRE.

Je l'adore, ou le Ciel me foudroye !
La ſervir eſt ma gloire, & l'aimer eſt ma joye :
Pour quelque autre beauté qui reſpire le jour
J'ai des civilités, & non pas de l'amour.

I

Son intérêt vous touche, & je vous en rens grace;
Embrassez.....

HIPOLITE.

Vous sçaurez l'intérêt que j'embrasse,
Et je vous ferai voir, dès ce jour, si je puis,
Comme Isméne me touche, & ce que je lui suis.
Vous verrez qu'à l'outrage une fille est sensible;
Qu'à ses vœux méprisés il n'est rien d'impossible;
Et quoique depuis peu vous soyez à Paris,
Ainsi que votre nom je sçai votre logis;
Pensez-y bien.

*Elle sort.*

## SCENE VIII.

*Le second* NICANDRE, IACINTE, CRISPIN.

*Le second* NICANDRE *arrête Iacinte, & lui dit :*

De grace, ayez plus de tendresse.
Dites-moi qui des deux est Suivante ou Maitresse?
Je vous trouve bien faite, est-ce vous qu'elle sert?

IACINTE.

IACINTE.

Oüi.

*Le second* NICANDRE.

Madame .....

IACINTE.

Courage.

CRISPIN.

Elles sont de concert,
Les gaillardes.

*Le second* NICANDRE.

Madame, écoutez en revanche .....

IACINTE.

Voyez-vous cette main au fin bout de ma manche?
Elle pourroit tomber dessus votre museau;
Allez-vous-en chercher votre frere jumeau:
Ou dessus cette joüe un puissant catapláme .....
Adieu.

---

## SCENE IX.

*Le second* NICANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

CONNOISSEZ - VOUS cette bonne
Madame?

*Le second* NICANDRE.

Nullement.

CRISPIN.

Nullement ?

*Le second* NICANDRE.

Je ne la vis jamais.

CRISPIN.

Songez bien ....

*Le second* NICANDRE.

Plus j'y ſonge, & moins je la remets.
Je ne la vis jamais en aucune maniére.

CRISPIN.

A la premiére vûë elle eſt bien familiére.
Des ſoufflets tout d'abord !

*Le second* NICANDRE.

Tu m'en vois tout ſurpris.
D'hier au ſoir ſeulement j'arrivai dans Paris.

CRISPIN.

De la nuit noire en Diable il étoit plus d'une heure.

*Le second* NICANDRE.

Et déja toutes deux ont appris ma demeure,
Criſpin.

CRISPIN.

Les Pouſſecûs ſont de vilaines gens.
Garre après votre queuë un troupeau de Sergens.
Et ſi votre perſonne eſt par eux attrapée,

Vous aurez une femme, ou la tête coupée.
Ce n'eſt pas qu'entre nous je ne ſçache fort bien
Qu'avec une Maitreſſe on ne fait ſouvent rien;
Mais à votre priſon pour donner une cauſe
Vous ſerez accuſé d'avoir fait quelque choſe;
Et vous en ſortirez, ſi le Ciel vous y met,
Pour aller à la Noce, ou du moins au gibet.

*Le ſecond* NICANDRE.

Quoi! tu penſes qu'Iſméne ait ſi peu de conſtance...

CRISPIN.

Je ne ſçai, par ma foi, ce qu'il faut que je penſe;
Il faut bien vous aimer pour attendre toujours:
Et je trouve deux mois bien plus longs que huit jours.
En laiſſant à Lyon cette belle Lionne,
*Tu me créves le cœur*, diſiez-vous, *ma Pouponne;*
*Mais enfin mon départ ne doit pas t'irriter,*
*Je te quitte un moment pour ne plus te quitter;*
*Laiſſe agir mon amour, je te tire de peine,*
*Ou je me donne au Diable, & dans une ſemaine,*
*Mon Fanfan, de mon frere ou la vie, ou la mort*
*Me remet le pouvoir de conclure mon ſort,*
*De quelqu'un que je crois j'en aurai la nouvelle.*
Depuis à vous attendre elle fait ſentinelle.
Tandis qu'en galopant & par vaux & par monts

Nous passons vous & moi pour de francs vagabonds,
Voyez si la Donzelle a sujet de bien rire.

*Le second* NICANDRE.

Ah ! Crispin, de ce frere on n'a pû me rien dire;
Je m'en meurs. Cependant va dedans mon logis,
On me veut faire piéce, & j'ai peur d'être pris:
Dis qu'il n'est pas besoin qu'aujourd'hui l'on m'attende.

CRISPIN.

Si je suis pris pour vous, & qu'après on me pende
Aussi ?

*Le second* NICANDRE.

Te pendre ! à tort on l'auroit prétendu.

CRISPIN.

Et qu'importe comment on puisse être pendu ?
Soit à tort, soit à droit, n'est-ce pas toujours l'être ?

*Le second* NICANDRE.

Tu te moques, te dis-je, obéis à ton Maître,
Je t'attends en ce lieu.

CRISPIN.

Mais Monsieur....

*Le second* NICANDRE.

Hâte-toi.

CRISPIN *revient sur ses pas.*

Daignez donc pour le moins me répondre de moi;
Car enfin....

*Le second* NICANDRE.

Va, te dis-je, & retiens cette place. *Crispin sort.*
Attendant qu'il revienne, allons voir Clidimace;
Comme dans cette ville il a bien du crédit,
Cet ami....

## SCENE X.

### RAGOTIN, *le second* NICANDRE.

RAGOTIN.

Je reviens comme vous m'avez dit,
Est-ce fait?

*Le second* NICANDRE.

Que veux-tu?

RAGOTIN.

Je reviens.

*Le second* NICANDRE.

Que je meure...

RAGOTIN.

Dites en conscience, ai-je mis plus d'une heure?

*Le second* NICANDRE.

Que veux-tu, mon ami? dis-le moi.

RAGOTIN.

Je reviens.

*Le second* NICANDRE.

Accordons un peu mieux tes discours & les miens ;
A tout ce que tu dis je ne puis rien comprendre.

RAGOTIN.

Il ne vous souvient pas que je viens vous reprendre ?
Le secret de la Dame à la fin est-il sçû ?
Dites-moi.

*Le second* NICANDRE.

Mon enfant, je ne t'ai jamais vû ;
Quel es-tu ?

RAGOTIN.

Qui je suis ? qu'ai-je accoutumé d'être ?
Ragotin.

*Le second* NICANDRE.

Ragotin, je ne puis te connoître,
Passe ton chemin, passe.

RAGOTIN.

Il le fait tout exprès !
Moi, je vous connois.

*Le second* NICANDRE.

Toi, me connoître ?

RAGOTIN.

A peu près.

*Le second* NICANDRE.

Tu t'abuses, mon cher, ton erreur est extrême :
Passe.

RAGOTIN.

Il n'est donc pas vrai que vous êtes vous-même,
N'est-ce pas ?

*Le second* NICANDRE.

Je commence à beaucoup m'ennuyer.

RAGOTIN.

En gambades, je pense, il prétend me payer.
Je vous sers.

*Le second* NICANDRE.

Tu me sers !

RAGOTIN.

Hé nenni ?

*Le second* NICANDRE.

Je m'irrite ;
Maraut ...

RAGOTIN.

Payez-moi donc ; & sortons quite à quite.

*Le second* NICANDRE.

Je te dois quelque chose, insolent ! je vois bien ...

RAGOTIN.

Si vous me devez ! non, vous ne me devez rien.
Et qui peut me devoir quinze mois de mes gages ?

*Le second* NICANDRE.

Laisse-là ta sottise ; en un mot tu m'outrages.
Je me fais violence, & je dois de ce pas ....

RAGOTIN.

Vous devez, il eſt vrai; mais vous ne payez pas.

*Le ſecond* NICANDRE.

Sçais-tu bien, goguenard, qu'à bons coups de nazardes,
Si tu railles encore, & que tu goguenardes,
Que de tes mots bouffons tu me faſſes l'objet....

RAGOTIN.

Je bouffonne! Vraiment j'en ai bien du ſujet!
Mis dehors, pas le ſoû; ne ſçavoir chez qui vivre....
Quoi! vous vous en allez.

*Le ſecond* NICANDRE.

Et tu penſes me ſuivre?

RAGOTIN.

Je le penſe, & repenſe.

*Le ſecond* NICANDRE.

Et tu ne penſes pas,
Que ſi tu l'entreprens, je te caſſe les bras?
Suis-moi donc, ſi tu veux; viens, tu n'as rien à craindre.

*Il ſort.*

## SCENE XI.

### RAGOTIN *seul.*

IL ne faut que cela pour m'achever de peindre.
Peu courtois Courtisan, en chassant ton valet
Que la peste t'étouffe, & te saute au colet:
Qu'au fin fond des Enfers le grand diable te plonge.
Mais j'enrage de faim, à propos, quand j'y songe.
Pour branler la machoire, & nous faire laquais
Allons chercher fortune aux dégrés du Palais.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

*Le premier* NICANDRE *ſeul.*

LA charmante Hipolite a pour moi de l'eſtime,
Et je n'oſe répondre au beau feu qui l'anime !
A mon cruel ſerment tous mes ſens occupés....

## SCENE II.

ISME'NE, *Le premier* NICANDRE.

ISME'NE *en habit d'homme.*

OU je vois l'infidéle, ou mes yeux ſont trompés.
C'eſt lui-même, le traître ! A quoi rêve Nicandre ?

*Le premier* NICANDRE.

Et par quelle raiſon ſouhaiter de l'apprendre ?

ISMENE.

Vous m'aimiez autrefois, & j'ai dû présumer.....

*Le premier* NICANDRE.

Si je vous ai connu, j'ai bien pû vous aimer ;
Où vous ai-je pû voir ? tirez-moi d'une peine.

ISMENE.

A Lyon,

*Le premier* NICANDRE.

A Lyon ? votre nom c'est.....

ISMENE.

Isméne.

*Le premier* NICANDRE.

J'ai beau pour vous connoître employer mes efforts.....

ISMENE.

Je ne vous parois pas ce que j'étois alors ;
Vous sçavez que l'on change.

*Le premier* NICANDRE.

Il est indubitable ;
Mais c'est beaucoup changer qu'être méconnoissable ;
A Lyon j'ai pû faire un passable séjour,
Mais.....

ISMENE.

Mais, quoiqu'il en soit, vous rêviez à l'amour?

*Le premier* NICANDRE.

J'y rêvois, je l'avoue; une Dame si belle.....

ISME'NE.

Vous l'aimez?

*Le premier* NICANDRE.

Si je l'aime?

ISME'NE.

Et vous êtes fidéle?

*Le premier* NICANDRE.

Vouloir toute ma vie adorer ses appas....

ISME'NE.

Ingrat, c'est le paroître, & c'est ne l'être pas.
Ouvre les yeux.

*Le premier* NICANDRE.

Monsieur....

ISME'NE.

Dis mon nom, si tu l'oses.
De ton frere, perfide, as-tu sçû quelques choses?

*Le premier* NICANDRE.

Un langage si haut me rend tout interdit....

ISME'NE.

Ta Maitresse, infidéle, est dessous cet habit.
Vois Isméne, vois traître; & que l'oeil te dessille.

*Le premier* NICANDRE.

Quoi! dessous cet habit j'apperçois une fille!
Ah! Madame....

ISME'NE.

Volage, à quoi m'obliges-tu?
Ta honteuse inconstance a trahi ma vertu;
Sont-ce là ces huit jours? est ce là cette flamme?...

*Le premier* NICANDRE.

Expliquez cette énigme; & de grace, Madame...

ISME'NE.

Cette énigme? volage: ah cruel, plût aux Dieux!
Mais ton crime visible a-t-il rien de douteux,
Infidéle?

*Le premier* NICANDRE.

Mon crime!

ISME'NE.

Ame double, & traîtresse,
Est-ce donc ta vertu que trahir ta Maitresse?

*Le premier* NICANDRE.

Moi, trahir ma Maitresse?

ISME'NE.

Oüi, toi, lâche.

*Le premier* NICANDRE.

Moi?

ISME'NE.

Toi.

*Le premier* NICANDRE.

Je ne vous connois pas, & j'ignore pourquoi...

ISMENE.

Tu ne me connois pas ? toi, perfide ? toi, traître ?
Hé bien, je veux t'apprendre à pouvoir me connoître ;
Et te faire toi-même à toi-même avoüer
Que tu m'as oubliée, & n'ai pû t'oublier.
Prens-y garde.

---

## SCENE III.

*Le premier* NICANDRE *seul.*

J'Ignore à quoi tend sa querelle.
A l'entendre, autrefois je soupirai pour elle.
Moi, bons Dieux ! moi pour elle avoir pû soûpirer !
Je ne la vis jamais, & ne puis pénétrer .....
Mais à quoi je m'amuse ? à quoi songe mon ame ?
Si j'ai quelques momens je les dois à ma flamme ;
Hipolite .... Iacinte en ce lieu se fait voir.
Iacinte ....



## SCENE IV.

IACINTE, *le premier* NICANDRE.

IACINTE.

IL dit mon nom ! qui vous l'a fait sçavoir ?
Vous me démaitressez, maître fourbe.

*Le premier* NICANDRE.

Où s'adresse.... ?

IACINTE.

Dites-moi qui des deux est Suivante ou Maitresse ?
Je vous trouve bien faite, est-ce vous qu'elle sert ?

*Le premier* NICANDRE.

Parlez plus clairement ; avez-vous découvert....

IACINTE.

Rien du tout.

*Le premier* NICANDRE.

D'où vient donc que je comprens à peine.... ;

IACINTE.

On connoît....

*Le premier* NICANDRE

Quoi ? parlez, qui connoît-on ?

IACINTE.

Iſméne!

*Le premier* NICANDRE.

Je vous entens, Iacinte; Hipolite ſçait bien....

IACINTE.

Que gens faits comme vous ne vaudront jamais rien.
Adieu, paſſe--volant.

*Le premier* NICANDRE *l'arrêtant.*

Demeurez & pour cauſe;
Au malheureux Nicandre apprenez une choſe.
J'allois voir Hipolite....

IACINTE.

Hipolite! vous!

*Le premier* NICANDRE.

Moi.

IACINTE.

C'eſt bien fait.

*Le premier* NICANDRE.

Croyez-vous....

IACINTE.

Oüi, ſans doute, je croi.
Je croi, ſi vous oſez dans ſa chambre paroître,
Que vous n'en ſortirez que par une fenêtre.
Hipolite piquée.....

*Le premier* NICANDRE.

Elle?

IACINTE.

Non ; qui donc ? moi ?

*Le premier* NICANDRE.

Et qui l'a pû piquer ?

IACINTE.

Votre.... je ne ſçai quoi ;
Vos diſcours outrageans, votre langue qui jouë...

*Le premier* NICANDRE.

Ma langue eſt imprudente, & je la deſavouë ;
Non je ne prétens pas qu'elle parle jamais,
S'il ne faut d'Hipolite applaudir les attraits.
Me hait-elle, Iacinte ? avoüez.

IACINTE.

L'idiote
Pour vous aimer encore eſt peut être aſſez ſote ;
Mais ſi j'en étois cruë....

*Le premier* NICANDRE.

Elle ne me hait pas !
Pour me bien obliger retournez ſur vos pas.
Dites-lui tout l'excès de ma flamme amoureuſe ;
Dites.....

IACINTE.

Allez ailleurs chercher une menteuſe,
Monſieur.

*Le premier* NICANDRE.

Mettez ma flamme au degré le plus haut ;
Et ce ſera .....

IACINTE.

Mentir juſtement comme il faut.

*Le premier* NICANDRE.

Puiſque vous refuſez d'aller dire que j'aime,
Offrez-moi le moyen de le dire moi-même.
Que je voye Hipolite, & lui puiſſe parler ;
Qu'un moment....

IACINTE.

J'ai bien peur de me laiſſer aller.
Vous l'aimez ?

*Le premier* NICANDRE.

Je l'adore, & l'adore elle ſeule.
Ou....

IACINTE.

Qui dit Courtiſan, dit toujours fort en gueule :
De vous croire moi-même en ſecret je rougis ;
Cependant ſans façon je retourne au logis :
J'allois faire un meſſage, & pour vous je differe ;
A propos, Hipolite accompagne ſon pere ;
Mais il peut la quitter, il ne faut qu'un inſtant....

*Le premier* NICANDRE.

A la prochaine rue un intime m'attend ;

Je m'en vais le trouver ; où vous dois-je reprendre ?

IACINTE

Dans une petite heure ayez soin de vous rendre....
Où dirai-je ? ici même, en ce coin à l'écart.

*Le premier* NICANDRE.

C'est assez, & de plus....

IACINTE.

Et de plus, Dieu vous gard.

## SCENE V.

*Le premier* NICANDRE *seul.*

TEMERAIRE serment sors de cette memoire ;
Ne fais pas un obstacle à l'excès de ma gloire.
Depuis plus de six ans je me suis défendu....

## SCENE VI.

CRISPIN, *le premier* NICANDRE.

CRISPIN.

MONSIEUR, vous ne serez ni roüé ni pendu ;
Je n'ai vû ni recors, ni bourreau, ni charette.
Tout va bien.

*Le premier* NICANDRE.

De quel air ce belitre me traite !
A qui parle ?....

CRISPIN.

Pour moi, quoique simple valet,
Dans la peur que j'avois d'être pris au colet,
J'ai joüé de finesse, & l'ai mis dans ma poche.
Voyez-vous ? Pour l'Hôtesse elle tourne la broche ;
Elle dit qu'en tout cas votre lit sera prêt ;
Que peut-être....

*Le premier* NICANDRE.

A cela je n'ai point d'intérêt.
Où vas-tu ? d'où viens-tu ? dis-le moi tout à l'heure :
Et je croi.....

CRISPIN.

Je ne vais, ni ne viens, je demeure,
Comme il fait le gausseur ! d'où je viens, me dit-il ?
Il a cru tout d'abord que j'étois Algoüazil ;
Et qu'en vrai pas de loup je venois le surprendre.

*Le premier* NICANDRE.

Sçais-tu bien, mon ami, qu'on me nomme Nicandre,
Et que l'on me déplaît quand on fait le badin ?

CRISPIN.

Sçavez-vous bien, Monsieur, qu'on m'appelle Crispin ?

*Le premier* NICANDRE.

Moi, je ſçaurois ton nom ?

CRISPIN.

Comme je ſçai le vôtre ;
Et nous nous connoiſſons auſſi-bien l'un que l'autre,

*Le premier* NICANDRE.

Camarade !...

CRISPIN.

Pays !

*Le premier* NICANDRE.

Dis-moi, traître, es-tu fou ?

CRISPIN.

Mon cher Maître avoüez que vous êtes bien fou,

*Le premier* NICANDRE.

Moi ton Maître !

CRISPIN.

Et qui donc ?

*Le premier* NICANDRE.

Il a pû ſe méprendre.
Je t'ai dit, mon ami, qu'on m'appelle Nicandre ;
Qu'un ſot conte me choque, & qu'enfin.....

CRISPIN.

Et qu'enfin...,
Je vous ai répondu qu'on me nomme Criſpin.

*Le premier* NICANDRE.

Et crois-tu que ce nom suffira pour m'apprendre . . .

CRISPIN.

Tout comme il me suffit de celui de Nicandre.

*Le premier* NICANDRE.

Mais de bien te connoître offre moi le moyen ;
Que veux-tu ? quel es-tu ?

CRISPIN.

Mon Dieu, je ne suis rien :
Je suis ce que je suis ; qui que je sois, je m'aime,
Et je ne voudrois pas être autre que moi-même.
Je me garantis tel.

*Le premier* NICANDRE.

Mais pourquoi ? . .

CRISPIN.

Mais pourquoi . . . .
Puisque vous êtes vous, je puis bien être moi.

*Le premier* NICANDRE.

Mon valet . . . .

CRISPIN.

Je le suis.

*Le premier* NICANDRE.

Ta folie est extrême.

CRISPIN.

A tout autre que vous, je dirois, fou toi-même !
Et je pense . . . .

*Le premier* NICANDRE *en s'en allant.*

Maraut tu veux être battu ;
Et si je n'avois hâte, insolent.... où vas-tu ?

CRISPIN.

Où vous-même allez-vous ? J'accompagne mon Maître.

*Le premier* NICANDRE.

Je dois, si je le suis, te le faire paroître :
Il t'en faut une preuve, impudent ; la voilà !

*Il lui donne un soufflet.*

---

## SCENE VII.

### CRISPIN *seul.*

IL a parbleu raison, il le prouve par là.
Le secret est joli pour se bien faire croire !
De sa chienne de patte enfoncer ma machoire,
Et souffrir sans souffler, qu'il me donne un soufflet,
C'est bien être le Maître, & Crispin le valet.
Quelle peste de preuve il me force de prendre !
Ce bon frere frappart est sans doute Nicandre :
Ce sont là de ses coups, je les sens à leur poids :
J'en reçois reglément près de cent tous les mois ;
Et de tous ses soufflets ce n'est pas là le moindre.

Mais où Diable à présent le pourrai-je rejoindre ?
Sa valise restée au logis d'où je viens,
Où parmi ses habits sont aussi tous les miens.
En tout cas . . . . Le voici la gueule enfarinée,
Le bon traître !

## SCENE VIII.

*Le second* NICANDRE, CRISPIN.

*Le second* NICANDRE.

QU'HEUREUSE est pour moi la journée !
Ah, Crispin ! un ami généreux, bien-faisant,
Et non pas un ami comme ceux d'à présent,
Dont la langue est dorée, & dont l'ame est de bouë ;
Mais un ami sincere, obligeant . . . .

CRISPIN.

Ah la jouë !

*Le second* NICANDRE.

De me voir Clidimace a les sens tout ravis ;
Dans sa propre maison il me donne un logis.
A tous mes intérêts tout entier il se vouë,
Et je veux ce qu'il veut, pour lui plaire.

CRISPIN.

CRISPIN.

Ah la jouë !

*Le second* NICANDRE.

Quel ſujet te fait plaindre, & pourquoi le cacher ?
C'eſt peut-être une dent qu'il te faut arracher ;
Une dent peut ſuffire à gâter une bouche,
Songez-y. Mais répons ſur le fait qui me touche;
As-tu vû mon hôteſſe, aura-t-elle tout prêt ? ...

CRISPIN.

A cela, mon ami, je n'ai point d'intérêt ;
Où vas-tu ? d'où viens-tu ? dis le moi tout-à-l'heure?

*Le second* NICANDRE.

Que me dit ce coquin ! Je t'aſſomme, ou je meure :
Parle ; dois-je tout craindre, ou ne redouter rien ?

CRISPIN.

Mais de bien te connoître, offre-moi le moyen ;
Que veux-tu ? Quel es-tu ?

*Le second* NICANDRE.

Qui je ſuis, double traître ?
Je puis facilement te le faire connoître :
Et ſans avoir beſoin d'être ſi retenu .....

CRISPIN.

Ah ! Démentibuleur ; je l'ai trop reconnu.
De ne pas l'ignorer à préſent je me pique ;
Et ma jouë en peut être un témoin authentique.

Faire pleine recette à deux doigts de mon nez
D'un ſoufflet plantureux, & des mieux aſſenez ;
D'un ſoufflet qu'une main plus noire que blanche,
Depuis plus de ſix mois mitonnoit dans ſa manche;
D'un ſoufflet qui par terre quaſi répandu....
Si vous ne le payez, je veux être pendu.

*Le ſecond* NICANDRE.

Eſt-ce pure gageure : ou bien ſi tu déterres.....

CRISPIN.

C'eſt gageure.

*Le ſecond* NICANDRE.

Gageure:

CRISPIN *montrant ſa jouë.*

On m'en donne des erres.

*Il chante de rage.*

Voyez-vous ? Mon cadet... Là, là, là, là, là, là.



## SCENE IX.

IACINTE, HIPOLITE, *le second* NICANDRE, CRISPIN.

IACINTE *sortant avec Hipolite.*

IL vous attend, Madame, & c'est lui que voilà.
Avancez.

*à Nicandre.*

A vous voir je l'ai fait condescendre.
Près d'une heure Hipolite a voulu s'en défendre,
Mais j'ai tant de vos feux appuyé le parti ;
J'ai tant dit que mes soins vous avoient pressenti ;
Tant de fois répété que toujours pour Isméne
Loin d'avoir de l'amour vous auriez de la haine....

*Le second* NICANDRE.

De la haine pour elle ! Ah ! je brûle d'amour.
Non, non....

HIPOLITE *à Nicandre.*

De vos mépris vous voilà de retour,
Je l'ai sçû d'Iacinte ; Isméne est pourtant belle.

*Le second* NICANDRE.

Elle est toute charmante, & je n'adore qu'elle ;

Son aimable visage a des charmes si doux ....

IACINTE.

Il se moque, Madame ; il n'adore que vous.
Il me l'a dit.

*Le second* NICANDRE.

Moi ?

IACINTE.

Vous.

*Le second* NICANDRE.

En parlant de ma flamme,
Loin de vous avoir dit que j'adore Madame.....

IACINTE.

Quoi, vous n'avez pas dit à moi-même en ce lieu...

*Le second* NICANDRE.

Rien du tout.

IACINTE.

Rien ! Madame il offense bien Dieu ;
Le méchant homme !

*Le second* NICANDRE.

Quoi....

ISMENE.

Quoi, vous-même, hypocrit
Quand vous êtes venu pour lui rendre visite ...

*Le second* NICANDRE.

Moi visite ! Crispin pourra dire au besoin ....

CRISPIN.

Je vous ſers de valet, & non pas de témoin.

*Le ſecond* NICANDRE.

Mais tu ſçais....

CRISPIN.

Je ne ſçai ſi je ſçai quelque choſe,
Mais je me tais.

HIPOLITE *à Iacinte.*

Tu vois où ton zéle m'expoſe?
A ton rapport ſans doute il n'a pas conſenti.

IACINTE.

J'ai dit vrai, je vous jure; & Nicandre a menti.
Je n'ai pas, grace à Dieu, la mémoire débile;
Il falloit que pour lors ſon valet fut en ville,
Lui ſeul en cette place il faiſoit l'idiot.

*Le ſecond* NICANDRE.

Quand vous m'avez parlé j'étois ſeul! Répons.

CRISPIN.

Mot.

*Le ſecond* NICANDRE.

Où donc, lors qu'Iacinte a commencé ſa guerre,
Etois-tu?

CRISPIN.

Dans le monde.

*Le second* NICANDRE.

En quel lieu ?

CRISPIN.

Sur la terre.

*Le second* NICANDRE.

L'endroit, c'eſt....

CRISPIN.

Dans la France ; à Paris, que je croi.

*Le second* NICANDRE.

En préſence....

CRISPIN.

En préſence ? en préſence de moi.

*Le second* NICANDRE.

Mais perfide Criſpin, le deſſein où tu butes....

CRISPIN *montrant ſa jouë.*

Il reſſouvient toujours à Criſpin de ſes flutes.

*Le second* NICANDRE.

Ils s'entendent, Madame ; un indice trop grand....

IACINTE.

Si je lui déchargeois un bon moule de gand ;
Madame, laiſſez-moi lui bailler ſur la crête.

CRISPIN *à Iacinte.*

Ne prens point de conſeil que celui de ta tête ;
J'en ſuis de moitié ; roſſe.

HIPOLITE.

Enfin il m'eſt honteux
D'avoir pû vous apprendre où j'adreſſe mes vœux:
Ne vous ſouvenez pas qu'Hipolite vous aime;
Oubliez .....

*Le ſecond* NICANDRE.

Vous m'aimez!

HIPOLITE.

Je l'ai dit à vous-même,
Ingrat; & ma foibleſſe eſt allée à ce point ....

*Le ſecond* NICANDRE.

En vérité, Madame, il ne m'en ſouvient point.
Vous m'avez, dites-vous, adorable Hipolite ....

HIPOLITE.

Une feinte ſi baſſe, & m'outrage, & m'irrite.
Je ne ſuis pas Iacinte, & vous vous méprenez....

IACINTE.

Paumez-lui moi la gueule, & lui caſſez le nez.
Faut-il tant de façons? J'en enrage d'envie;
Son valet qui me pouſſe, à cela me convie.

*Le ſecond* NICANDRE.

Tu la pouſſes, perfide? & ton cœur eſt ſi bas....

CRISPIN.

Moi, loin de la pouſſer je lui retiens le bras.
Elle a menti.

IACINTE.

Madame, admirez l'autre traître;
Le valet se gauberge aussi-bien que le maître.
Oses-tu? ... Voyez-vous? il fait signe des yeux....

CRISPIN.

Vous mentez comme un Diable, impudente.

IACINTE *lui donne un soufflet.*

Moi?

CRISPIN.

Deux.
C'est le compte tout rond; & ma jouë applatie....
Ah! Maitresse coureuse, ou du moins apprentie,...

IACINTE.

Quoi! bélître....

*Le second* NICANDRE.

La belle, il faut moins s'émouvoir.
Votre sexe, & Madame ont ici tout pouvoir.
Essayez, ma petite, à vous rendre plus sage.
Pour vous, c'est à regret que ma voix vous outrage;
D'avoir pû vous choquer j'ai beaucoup de douleur;
Et de peur qu'il n'arrive un semblable malheur,
Je sors.

CRISPIN *à Iacinte.*

Je sors aussi; mais avant que je sorte,
A ton peste de bras qui n'a pas la main morte,

Je souhaite la galle & qui mine ton corps ;
A tes pieds tout crochus je souhaite des cors ;
A ta jambe un ulcere ; à ta cuisse une goutte,
Que de toi desormais tout chacun se degoûte ;
Je souhaite à ton ventre une canine faim,
Et que pas un mortel ne te donne de pain ;
Loin d'avoir des appas, & des charmes qui brillent,
Je souhaite à ton sein des têtons qui brandillent ;
A ton bas de visage un menton fort pointu ;
A tes dents une bréche à passer tout vêtu ;
A ton nez la roupie ; aux yeux cire ; au front crasse ;
Et que de tes cheveux dont tu tires ta grace,
On fasse des licous au Bourreau de Paris,
Pour pendre les laquais qui sont au Paradis.
Peste de Cagne !

---

## SCENE X.

### HIPOLITE, IACINTE.

HIPOLITE.

HE bien ?

IACINTE.

Sans perdre une parole,
Dépêchez vîtement de jouer votre rolle ;
Au secours ! à la force ! embrassez l'intérêt.....
Tout va le mieux du monde, Isidore paroît ;
Isidore !

---

# SCENE XI.

## ISIDORE, HIPOLITE, IACINTE.

ISIDORE.

Il s'exhibe où le cri prend son être.
Qu'est-ce ?

HIPOLITE.

Comme un éclair il vient de disparoître.
Il faut qu'assurément il vous ait entendu.

ISIDORE.

Eclaircis ta matiere à monindividu.
A ma mémoire active à comprendre la chose,
De sa voix attractive incorpore la cause.
Articule tes mots, & divulgue le fait :
Puis après de la cause on descend à l'effet.
Déduis ta malencontre en manieresuccinte.

HIPOLITE.

Il est venu .... Monsieur, demandez à Iacinte.

ISIDORE *à Iacinte.*

Oculaire témoin du malheur qu'elle tait,
Toi, qui peux à ſon pere inculquer ſon ſecret,
De le déveloper j'interpelle ton ame.

IACINTE.

Il eſt venu..... Monſieur, demandez à Madame.

HIPOLITE.

J'appréhende ſi fort de vous voir indigné,
Qu'enfin ....

ISIDORE.

Ma géniture, aurois-tu forligné?

HIPOLITE.

Ah!

IACINTE.

Ah!

ISIDORE.

Dieux des ſçavans, l'une & l'autre ſoûpire!
D'où dérive. ....

HIPOLITE.

Autre part je ſçaurai vous tout dire;
Et puiſqu'un prompt remede eſt ici de ſaiſon,
Vous forcerez le traître à m'en faire raiſon.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ISMENE, LE COMMISSAIRE.

ISMENE.

Enfin de mon malheur vous avez connoiſſance ;
Je vous ai de ma honte aſſez fait confidence :
Je vous ai découvert de quel ſexe je ſuis,
Et le nom de l'ingrat qu'à préſent je pourſuis :
Mais tout ingrat qu'il eſt, comme il a du courage,
Il peut vous outrager, & je crains qu'on l'outrage ;
Car enfin à la haine il a beau m'animer,
Mon naturel uſage eſt l'uſage d'aimer :
En m'ôtant ſon amour, il retient ma tendreſſe ;
Ainſi pour s'en ſaiſir il faut uſer d'adreſſe,
Puiſque de tous côtés je redoute les coups,
Soit qu'ils viennent de lui, ſoit qu'ils viennent de vous.

LE COMMISSAIRE.

Vous craignez vainement qu'il ſe puiſſe défendre.

Juſques dans ſon logis on le peut aller prendre ;
Et quinze ou ſeize Archers, aux captures fort
prompts....

ISMENE.

Ah ! de grace, à Nicandre épargnons ces affronts.
L'ingrat m'eſt toujours cher, tout cruel qu'il puiſſe
être ;
Et quoiqu'il ſoit éteint, ſon amour peut renaître :
Ecoutez le biais que je croi le plus doux ;
Je lui fais un appel, & je prens rendez-vous ;
Je m'en dis offenſé, ſans lui dire autre choſe ;
Je lui mande qu'au Cours il en ſçaura la cauſe ;
Que je ſuis Gentilhomme auſſi noble que lui,
Et qu'au lieu que je marque il peut même aujourd'hui.....

LE COMMISSAIRE.

Et ſur votre parole il aura l'aſſurance ?....

ISMENE.

Il a tant de courage & ſi peu de prudence,
Qu'à ſa ſeule valeur oſant trop ſe fier,
Dans le Cours de la Reine il ſera le premier.
Là, vous & vos Archers ayez ſoin de vous rendre ;
Et ſous un faux ſemblant de vouloir nous défendre,
Nous ayant déſarmés par votre autorité,
Vous pourrez le ſaiſir avec facilité.

Cette voye est plus douce, & me semble plus sure.

LE COMMISSAIRE.

Mais enfin d'une femme il verra l'écriture,
Et d'un cœur amoureux prévenant le dessein....

ISMENE.

Vous croyez mon cartel fabriqué de ma main ?
Une main empruntée a pris soin de l'écrire ;
Et pour en peu de mots achever de tout dire,
Un Valet que j'ai pris aux degrés du Palais,
Mieux vétu mille fois que mille autres valets,
Servira ma colere, & fera mon message.
Vous de votre côté commencez votre ouvrage,
Amassez tous vos gens, & selon mon espoir
Faites-les rendre au Cours à six heures du soir :
Voilà ce que de vous j'ai voulu me promettre.
Et tandis qu'au Courrier mon valet va remettre....
Il revient ; il me cherche ; allez tout dépêcher.
Adieu.

*Le Commissaire sort.*



## SCENE II.

### RAGOTIN, ISMENE.

RAGOTIN.

N'EST-CE pas vous que je viens rechercher,
Dites-moi ?

ISMENE.

C'eſt moi-même : As-tu beaucoup de zéle ?
Car je ne doute point que tu ne ſois fidéle,
Et de ta part enfin je crains peu d'accidens.

RAGOTIN.

N'ai-je pas dans Paris cinq ou ſix Répondans ?
Pour me cautionner, s'ils me ſont néceſſaires,
J'ai trois Laquais, un Page, & deux Clercs de Notaires ;
Diable, je ſuis connu par d'honnêtes Meſſieurs !
J'ai l'honneur, qui plus eſt, d'être aimé de pluſieurs ;
Et je conte cela mon plus bel avantage.

ISMENE.

Il eſt grand ; mais écoute, as-tu bien du courage ?

RAGOTIN.

Du courage ? j'en créve .... en mon juste courroux ....
Produisez quelques-uns qui me tâtent le poux.
Est-ce Brave ? Soldat ? Mousquetaire ?

ISMENE.

Moi-même.

RAGOTIN.

Vous, Monsieur ?

ISMENE.

Moi ?

RAGOTIN.

Pour vous mon respect est extrême,
Je suis votre valet.

ISMENE.

Mais enfin ....

RAGOTIN.

Mon Dieu ! Mais.
C'est un point chatoüilleux que l'honneur d'un Laquais ;
Je suis plein de courage, & n'en suis jamais vuide ;
Mais j'aurois du regret de faire un Maîtricide :
Vous ne l'ignorez pas, les honnêtes Chrétiens ....,

ISMENE.

Tu conçois à rebours le discours que je tiens ;
J'ai querelle.

RAGOTIN.

Querelle! eſt-il vrai ?

ISMENE.

J'ai querelle ;
Et je veux éprouver à quel point va ton zéle.
Pour porter un cartel de toi ſeul j'ai fait choix.

RAGOTIN.

Donnez-vous bien ſouvent de ſemblables emplois?

ISMENE.

Selon.

RAGOTIN.

Dites-moi ſans donner de bricole,
Si c'eſt que je me louë, ou bien ſi je m'enrôle ?

ISMENE.

As-tu peur ?

RAGOTIN.

Moi ? non; mais....

ISMENE.

Mais, point tant de façon ;
Si tu ſens de la peur, tu peux le dire.

RAGOTIN.

Et.... non;
Mais....

ISMENE.

Voilà le cartel; prens le ſoin de le rendre;

Tu liras le dessus ; il s'adresse à Nicandre.

RAGOTIN.

A Nicandre !

ISMENE.

A Nicandre ; il demeure ici près :
A ce nom tu frémis que je crois ?

RAGOTIN.

Moi ? non, mais ....

ISMENE.

S'il demande le nom de celui qui t'envoye,
Il pourra le sçavoir, puisqu'il faut qu'il me voye.
Je vais dans mon logis, ruë aux Ours, au Dauphin,
De ce jour ennuyeux attendre le déclin ;
Cela fait, dans ce lieu tu viendras me reprendre ;
Adieu.

---

## SCENE III.

RAGOTIN *seul*

JE vais porter un cartel à Nicandre !
A lui qui me veut battre, & qui fait le mâdré.
Ah! Nicandre, ma foi tu seras Nicandré !
Tu t'en vas étrener mon épée. Il avance ;
Mais il ne songe pas à ceci, que je pense ;

Dieu ſçait ſi le cartel le va rendre éperdu !

## SCENE IV.

*Le premier* NICANDRE, RAGOTIN.

*Le premier* NICANDRE.

IACINTE aſſurément m'aura trop attendu ;
Il m'a trop retenu cet Ami ; j'en déteſte.
Où pourrai-je à préſent la trouver ? Ah, ah.

RAGOTIN *lui allongeant une botte.*

Zeſte.

*Le premier* NICANDRE.

Tu reviens à belle heure, & tu penſes qu'au cas. . .

RAGOTIN.

Oui, je penſe ; pourquoi ne penſerois-je pas ?
Je veux penſer.

*Le premier* NICANDRE.

Coquin ; je puis t'être funeſte ;
Et ſi tu fais le fou tu ne doutes pas . . . .

RAGOTIN *allongeant encore une autre botte.*

Zeſte.

*Le premier* NICANDRE.

Où crois-tu que tu ſois ? dis marouffle.

RAGOTIN.

Pourquoi ?

J'ai mon droit comme vous sur le pavé du Roi,
De quoi vous mêlez-vous? Qu'est-ce donc ? J'y veux être.

*Le premier* NICANDRE.

Mais, à qui donc es-tu ?

RAGOTIN.

Moi ? Je suis à mon Maître ;
Avec autre que vous on se trouve un peu mieux ;
Tenez, quasi défunt, jettez ici les yeux,
Puis après au Seigneur recommandez votre ame.

*Le premier* NICANDRE.

Cet infame....

RAGOTIN.

Tantôt vous aurez de l'infame ;
Vous m'avez querellé, vous avez fait le fat ;
Vous en mourrez, beau Sire, & mourrez *intestat* ;
Lisez.

*Le premier* NICANDRE *lit.*

*Sans que je me nomme,*
*Nicandre, vous sçaurez que je suis Gentilhomme ;*
*Que l'épée à la main j'ai dessein de vous voir.*
*Du sujet que J'en ai, j'ose tout me promettre :*
*C'est au Cours de la Reine, à six heures du soir ;*

*Et j'aurai le second qui vous rend cette Lettre.*

*Nicandre continuë.*

Tu ne me sers donc plus, Ragotin ?

RAGOTIN.

Non, ma foi.

*Le premier* NICANDRE.

Je n'en murmure point ; cela dépend de toi ;
Tu te rens le second de celui qui m'appelle ?
Tu le dois, c'est ton maître, & j'admire ton zéle ;
Voyons si ta valeur à ton zéle répond.

*Il tire l'épée, & Ragotin remet la sienne.*

RAGOTIN.

Que ne suis-je premier, aussi-bien que second !
Voyez-vous de courroux comme le nez me fronce?

*Le premier* NICANDRE.

Quoi ! tu crains....

RAGOTIN.

Ecoutez, je vais rendre réponse ;
Si vous vouliez m'attendre un moment dans ce lieu ?

*Le premier* NICANDRE.

Je le veux....

RAGOTIN.

Mettez-là votre main. Sans adieu.
C'est assez ; si j'y viens que le diable m'emporte. *bas.*

## SCENE V.

*Le premier* NICANDRE *ſeul.*

CIEL ! vous m'êtes propice, & l'on ouvre la porte ;
Le bonheur de vous voir va donc m'être accordé,
Hipolite : Iacinte, ai-je point trop tardé ?
Si vous pouviez ſçavoir quel plaiſir vous me faites.
Je jure . . . .

## SCENE VI.

IACINTE, *Le premier* NICANDRE.

IACINTE.

ALLEZ-VOUS-EN au peautre, à qui vous êtes.

*Le premier* NICANDRE.

Quoi ! Iacinte me laiſſe, & dans cet embarras ....

IACINTE.

Allez-vous-en au diable, & ne me touchez pas,
Vous dis-je.

*Le premier* NICANDRE.

Mais, Iacinte, il me ſemble . . .

IACINTE.

Il me ſemble
Qu'on ne vaut pas la peſte alors qu'on vous reſ-
ſemble ;
Qu'être lâche, perfide, hypocrite, emballeur,
Méchant comme la grêle, inſolent, ſuborneur ;
Qu'avoir l'ame du diable à tous coups poſſédée ;
C'eſt de votre peinture une légére idée :
Il me ſemble cela.

*Le premier* NICANDRE.

Mais au moins....

IACINTE.

Au moins mais....

*Le premier* NICANDRE.

Mais vous m'avez promis....

IACINTE.

Mais je vous dépromets ;
Et de plus laiſſez-moi, j'ai des mains, je dévore..



## SCENE VII.

### EUTROPE, IACINTE, *Le premier* NICANDRE.

EUTROPE.

EST-CE pas près d'ici que demeure Isidore ?

IACINTE.

Oui ; le voulez-vous voir ?

EUTROPE.

Ah ! je le voudrois bien.

IACINTE.

Attendez.

*Le premier* NICANDRE *à Iacinte.*

Vous pouvez par le même moyen. . . .
A tout ce procédé je ne puis rien comprendre,
Iacinte.

EUTROPE.

Ou je m'abuse, ou je vois là Nicandre.
Je le vois, c'est lui-même. A la fin je te tiens.
C'est en vain que tes bras sont plus forts que les miens.
Qu'as-tu fait de ma fille ?

IACINTE

IACINTE *appelle à une fenêtre.*

Isidore ! allons vîte.

*A Eutrope.*

Tenez ferme, tenez ; car il faut qu'on le gîte.
Isidore !

*Le premier* NICANDRE.

Monsieur lâchez-moi de ce pas ;
Ou du moins....

IACINTE.

Tenez ferme, & ne le lâchez pas ;
Son filou de caquet m'a sçû rendre éblouie.

---

## SCENE VIII.

### ISIDORE, IACINTE, EUTROPE, *Le premier* NICANDRE.

ISIDORE *à la fenêtre.*

UNE voix transcendante a percé mon oüie,
Apprêtez-vous....

IACINTE.

Monsieur, venez vîte au secours.

*A Eutrope.*

Vénérable vieillard, tenez ferme toujours ;

D'une fille de bien, de famille assez grande,
Ayant pris tout l'honneur, il faut bien qu'il le rende,
Ou qu'il creve.

EUTROPE.

De rage, il m'en voit tout en feu;
Le déloyal, le traître!

*Le premier* NICANDRE.

Est-ce conte? Est-ce jeu?
Quoi Iacinte elle-même aura donc de la joye!...

IACINTE.

Venez vîte, Monsieur, vous saisir de la proye;
C'est Nicandre.

EUTROPE.

Lui-même.

*Le premier* NICANDRE.

Il est vrai, mais confus....

ISIDORE *en bas.*

Rendons-en grace & los à Jupin de la sus.
O malin Téréus, de qui l'ame trop noire
D'une Philomela contamines la gloire;
Toi, qui dans le vrai centre où l'on prend les plaisirs,
Veux immatriculer tes coupables desirs;
Un saut patibulaire est le prix que j'annexe
Aux torrides souhaits dont l'outrage me vexe;

Et par un ſort tragique âprement avancé,
Du terreſtre climat tu ſeras expulſé.

IACINTE.

Prenez l'occaſion qu'un bon Ange vous offre ;
Tandis qu'il eſt ici permettez qu'on le coffre :
Je m'en vais au plus vîte amener le Coffreur.

*Elle ſort,*

*Le premier* NICANDRE *tenu par les deux bras.*

Quoi ! de l'un & de l'autre éprouver la fureur !
D'un courroux ſi bizarre apprenez-moi la cauſe ;
Soit à vous , ſoit à vous , ai-je fait quelque choſe ?
De qui m'oſe arrêter que je ſçache le nom.
Eſt- ce vous ? Eſt-ce vous ?

EUTROPE.

C'eſt moi-même.

ISIDORE.

*Ego ſum.*

Une fille effleurée eſt un grand vitupére.

EUTROPE.

Et cela de bien près touche un malheureux pere.
Iſidore !

ISIDORE.

Iſidore ! Hé vous me connoiſſez ?

EUTROPE.

Je ne vous ai point vû depuis dix ans paſſez.

Un tel temps a rendu ma mémoire affoiblie,
Cependant de vos traits elle eſt toute remplie ;
Eutrope aime Iſidore, & le Ciel a permi.....

ISIDORE.

Eutrope ! ah parangon des fidéles amis !
Chariſſime collegue, incapable de noiſes,
Relegué par le ſort aux rives Lyonnoiſes,
Si vous êtes fertile en tendreſſes pour moi,
Etreignez Iſidore, & plaignez ſon émoi :
C'eſt Eutrope !

EUTROPE.

Vous voir eſt ce que je ſouhaite.
Mais ma joye Iſidore eſt pourtant imparfaite,
Une fille abuſée....

ISIDORE.

Ah !

EUTROPE.

Ah !

ISIDORE.

Ah !

EUTROPE.

Ah !

*Iſidore & Eutrope lâchent Nicandre, & s'embraſſent en pleurant, tandis que Nicandre s'échape.*

*Le premier* NICANDRE.

Destin!

Je suis débarrassé de leurs mains à la fin ;
Mais le foible malheur que celui que j'évite,
Si le triste Nicandre est haï d'Hipolite ;
Elle est seule chez elle, allons-y de ce pas.

*Il entre chez Hipolite.*

## SCENE IX.

*Le second* NICANDRE, CRISPIN. EUTROPE, ISIDORE.

CRISPIN *chargé d'une Valise.*

AH! que déménager est un rude tracas!
Peste soit la valise! Elle est diablement lourde,
Haye! Au meurtre! Ah l'échine!

*Les deux Vieillards étant embrassés, Crispin passe auprès d'eux, trébuche, se laisse tomber, & les fait tomber tous deux.*

EUTROPE.

Ah maudite balourde!

ISIDORE.

J'ai les muscles froissés, & le corps mutilé.

*Le second* NICANDRE.

Ce coquin. . . Dieux, Eutrope! il paroît désolé;
Quoi le pere d'Isméne est dedans cette ville!
A la premiére porte attrapons un asyle,
Fuyons.

*Il entre aussi chez Hipolite*

## SCENE X.

### EUTROPE, ISIDORE, CRISPIN.

EUTROPE.

EST-CE pour rire, ou du moins es-tu fou?

CRISPIN.

Oui vraiment c'est pour rire, on se casse le cou,
Pour rire! c'est Eutrope, il faudra qu'on acheve.,
Monsieur! je croi, ma foi, que le diable l'enléve.
Ho! Nicandre! Il fait gille, & je suis retenu;
Dites-moi, s'il vous plaît, ce qu'il est devenu,
Messieurs?

EUTROPE.

Le voyez-vous le malicieux traître?
Il nous a fait tomber pour faire fuir son maître:
Quoi, perfide Crispin, ose-tu nous choquer?

ISIDORE.

Dans la prison prochaine il le faut colloquer ;
Et que touchant son maître une réminiscence....

CRISPIN.

Moi, Messieurs, en prison ? Vous raillez, que je pense.

EUTROPE.

Dis l'endroit qui le cache, ou du moins nous le rend.

CRISPIN.

Si le diable l'emporte, en puis-je être garand,
Messieurs ?

EUTROPE.

Laisse la feinte & parois plus sincére.
Le malheur d'une fille émeut l'ame d'un pere ;
Peut-être est-elle grosse, & je sçai le moyen .....

CRISPIN.

Ma foi, grosse ou menuë, il n'y va rien du mien.
De ce qu'a cette fille on peut dire les causes,
Et ne pas se méprendre en faisant choix des choses ;
Si dedans un cachot je me voyois caché,
Je ferois pénitence, & je n'ai pas péché ;
De quoi que mon étoile aujourd'hui me menace,
Ou souffrez que je péche, ou qu'un autre le fasse ;
Je ferois à regret pénitence gratis.

ISIDORE.

Empêchons que nos vœux ne ſoient pas mi partis ;
Thémis veut qu'on le tole, & s'il ratiocine....

CRISPIN.

En ſon chien de patois qu'eſt-ce qu'il baragoüine ?
Ma mort eſt réſoluë, il le dit en Hébreu.
A condamner Criſpin différez tant ſoit peu ;
Et qu'un jour à venir le bon Dieu vous le rende,
Charitables Meſſieurs, qui voulez qu'on me pende,
Et qui tous acharnés ſur un pauvre garçon....
Mais que voici de gens de méchante façon !
Ah ! combien les Bourreaux ont de Valets de Chambre ?

## SCENE XI.

EUTROPE, ISIDORE, IACINTE, UN SERGENT, *les Archers.*

LE SERGENT.

Messieurs, de la Juſtice ayant l'heur d'être membre....

CRISPIN.

Membre, vous ?

LE SERGENT.

Oüida, membre ; & je dirai de plus....

CRISPIN.

Diable ! que la Justice a les membres dodus !

IACINTE.

On diroit qu'à vos vœux toute chose réponde.
Ces Messieurs tout ensemble attendoient d'autre monde,
Et Nicandre... Le traître, où s'est-il retiré ?

ISIDORE.

Imperceptiblement il s'est évaporé ;
Mais voilà qui le pleige ; il faut qu'on l'appréhende ;
Que dedans une Chartre après on le descende ;
Et son procès ensuite étant fait & parfait,
Qu'il serve d'holocauste à mon sang putrefait.

EUTROPE.

Votre sang, dites-vous ? C'est le mien qu'on outrage.

ISIDORE.

C'est le mien.

EUTROPE.

C'est le mien.

CRISPIN.

J'ai le dos bon ; courage ;

*A Eutrope.*

Votre fille à ce compte a perdu son honneur ?

EUTROPE.

Oui, perfide.

CRISPIN *à Isidore.*

La vôtre a le même malheur ?

ISIDORE.

Oüi, pécore.

CRISPIN *à Iacinte.*

Et le tien ?

IACINTE.

Moi ? je l'ai.

CRISPIN.

Chose vraye !

Car si tu ne l'as plus, il faut bien que je l'aye.
Croi-moi, tâtes-y, tâte, & ne déguise rien.
Tu peux parmi le leur faire passer le tien ;
Cependant que d'honneur tout le monde me charge,
Signe au bas de la feuille, & te mets à la marge.
Ton honneur, si tu l'as.

IACINTE.

Si ! comment si ! fripon ;
Moi, si j'ai mon honneur ! si je l'ai !

CRISPIN.

Que sçait-on !

On te voit du grand monde imiter la méthode :
Tu veux comme ce monde enchérir ſur la mode ;
Ce qu'il fait tu le fais, & pour cette raiſon,
Le Si, dont je te parle eſt aſſez de ſaiſon.
Si donc....

IACINTE.

Quoi ! vous ſouffrez que ce perfide cauſe ?

LE SERGENT.

Si de mon miniſtére il vous plaît quelque choſe ;
Meſſieurs....

EUTROPE.

C'eſt ce pendart qu'il faut prendre.

CRISPIN.

Qui ?

IACINTE.

Toi.

ISIDORE.

Accipez.

EUTROPE.

Saiſiſſez.

IACINTE.

Prenez.

LE SERGENT *ſaiſiſſant Criſpin.*

De par le Roy..

CRISPIN.

Vrais Suppots de Satan, effroyable couvée . . . . .
Peste ! comme le membre a la tête levée !
Il me va mener pendre, il n'est rien si constant.
Membre, qui démembrez, ne me tirez pas tant.

*Aux Archers.*

Vous, petits membrillons, dont je crains la présence,
Vous, qui du maître-membre accroissez la puissance,
Hapes-chairs de mon ame, ah ! ne permettez point
Que de pierre de taille on me fasse un pourpoint.
Je suis valet de bien, & c'est pure malice.

EUTROPE.

D'un méchant ravisseur c'est l'infame complice ;
Et l'honneur d'une fille a rendu désolé . . . .

CRISPIN.

Eh ! Monsieur, qu'on me foüille, on verra si je l'ai.
L'honneur est nécessaire, en de bonnes familles,
Et j'en voudrois avoir pour donner à vos filles.
Si pour prendre le mien dans ce lieu l'on m'a pris,
Messieurs . . . .

ISIDORE *au Sergent.*

Vous le tenez *in manibus vestris* ;
*Sufficit ; Domine* vous sçaurez m'en répondre,

Dans un ſombre manoir vous devez le profondre ;
Puis, quand dans la priſon vous l'aurez intégré,
L'hôtel de Nicandre vous ſera démontré.
Sur-tout vers ſa demeure ayez ſoin qu'on ſe muce.
Employez à ſa priſe & la fourbe, & l'aſtuce ;
L'aimable Iacinte ira guider vos pas.
Vous, Eutrope, *in domum* venez prendre un repas.
Et lors qu'à vos douleurs vous aurez donné tréve,
Vous me clarifirez le ſujet qui vous gréve.
Venez.

EUTROPE.

Vous le voulez, j'accomplis vos ſouhaits.

*Au Sergent.*

Débonnaires Meſſieurs, vous ſerez ſatisfaits ;
Mais au traître Criſpin, daignez joindre Nicandre.

---

## SCENE XII.

CRISPIN, LE SERGENT.
IACINTE, *les Archers.*

CRISPIN *au Sergent.*

MEMBRE, nous ſommes ſeuls ; on ne peut nous entendre.
Dites-moi, puis-je pas un moment vous parler ?

LE SERGENT.

Tu le peux un moment ; que veux-tu ?

CRISPIN.

M'en aller ;

O cher membre !

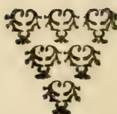
LE SERGENT.

Il raisonne : on diroit qu'il méprise . . . ;

CRISPIN.

Menez donc à ma suite en prison la valise,
O gigot de Justice ! & traînez avec moi
Mon malheureux paquet dans la maison du Roi.

*Fin du troisiéme Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

HIPOLITE, *Le premier* NICANDRE.

HIPOLITE.

D'UNE indigne foiblesse à ma gloire mortelle,
Tu viens de recevoir une preuve nouvelle ;
Je cherchois à te perdre, & tu m'as sçû toucher ;
Je voulois qu'on te prît, & j'ai sçû te cacher :
Je sçai qu'il est honteux que mon sexe soûpire,
Mais tel est de l'amour l'inévitable empire ;
Et le feu qu'en son ame une fille ressent,
Pour être plus contraint, n'en est pas moins puissant.
C'est en vain que d'un cœur où l'amour a pris place,
La pudeur en tumulte autorise l'audace ;
N'aimer rien que d'aimable est un foible si doux...

*Le premier* NICANDRE.

Ah ! que ce foible est beau, quand on brûle pour vous !

Ma flamme impétueuſe eſt pour vous trop fidelle ;
Pour convaincre d'erreur une bouche ſi belle :
Pourtant, quelques reſpects dont je ſois combattu ;
Ce que vous nommez foible eſt toute ma vertu.
Il eſt doux d'être aimé, c'eſt avoir de la gloire ;
Mais s'il eſt doux de l'être, il eſt doux de le croire.
Vous avez tant d'appas, je mérite ſi peu,
Qu'un équitable doute accompagne mon feu.
Je dois à l'apparence un amour qui m'honore ;
En voyant mes défauts m'aimerez-vous encore ?
Conſultez-vous, Madame, & ſans précipiter. . .

HIPOLITE.

Toi-même, ingrat, toi-même oſe te conſulter.
Avouë ingénument que tu ne peux ſans peine,
Pour aimer Hipolite abandonner Iſméne ;
Et que de mes bontés l'injurieux excès,
De ta premiére flamme empêche le ſuccès.
Afin que ton deſtin à mon deſtin s'attache,
J'ai ſçû faire moi-même à moi-même une tache ;
On me croit abuſée, on te croit ſuborneur ;
Et l'on doit te contraindre à me rendre l'honneur.
Je te l'ai déja dit, & ton ame eſt inſtruite...

*Le premier* NICANDRE.

Je l'avois oublié, généreuſe Hipolite,
Mais il m'en reſſouvient, & d'un cœur amoureux

L'obligeante imposture a rempli tous mes vœux.
De mon amour aussi daignez être certaine ;
Je soûpire pour vous & non pas pour Isméne ;
De vos seules beautés je connois le pouvoir ;
Vos yeux seuls ....

HIPOLITE.

S'il est vrai, tu le peux faire voir ;
On me croit abusée, & l'honneur te convie .....

*Le premier* NICANDRE.

Je vous entens, Madame, & j'en brûle d'envie ;
Je dois à votre feinte accorder mon aveu ;
Mais l'endroit est mal propre à parler de mon feu.
Vous m'aimez, je vous aime, il me suffit, Madame,
Appaisez votre pere en faveur de ma flamme ;
Dès demain je m'apprête au bonheur de le voir.
Pourrez-vous l'appaiser ?

HIPOLITE.

J'y ferai mon pouvoir ;
Adieu.

*Le premier* NICANDRE.

Donc à ma flamme il n'est rien de contraire ?...

HIPOLITE.

Si je fais mon pouvoir, je pourrai beaucoup faire ;
J'oubliois de le dire ; adieu.

*Le premier* NICANDRE.

Mais .. ,. Elle sort.

Ne sois point un obstacle aux douceurs de mon sort ,
Mon frere , & souffre au moins qu'une flamme si belle . . . .
Mais au Cours de la Reine enfin l'heure m'appelle ;
Je n'ai point de second ; mais du moins j'ai du cœur,
Et de plus mon épée est de bonne longueur.
Il est vrai qu'assez foible est le bras qui seconde....

---

## SCENE II.

### CRISPIN, *le premier* NICANDRE.

CRISPIN *avec une Bouteille à la main.*

AH mon bon Dieu ! pourtant je ne vois point de monde.
Ces maudits Houspilleurs comme ils m'ont fait driller. *appercevant Nicandre.*
Autre Chasse-Coquin qui m'entend babiller ;
Il me lorgne. Ah ! c'est vous , ô Messire Nicandre !
Bon jour.

*Le premier* NICANDRE.

Dis promptement ce que tu veux m'apprendre,

Je ne puis faire ici qu'un moment de séjour ;
Si tu veux me parler, parle vîte ;

CRISPIN.

Bon jour.
Des mains de la Justice est-ce ainsi qu'on s'arrache ?
Eh ! que si le bonhomme eût trouvé votre cache !

*Le premier* NICANDRE.

Si je me cache ou non, que t'importe ?

CRISPIN.

Si fait ;
Il m'importe.

*Le premier* NICANDRE.

Il t'importe ! As-tu quelque sujet :
Maraut....

CRISPIN.

Faudra-t-il point que je vous rende grace
De ce qu'au lieu de vous en prison l'on m'enchasse ?

*Le premier* NICANDRE.

On t'a mis en prison !

CRISPIN.

Et bien mis, qui plus est ;
Les bourreaux.

*Le premier* NICANDRE.

C'est, dis-tu, pour mon seul intérêt ?

CRISPIN.

Nenni c'est pour le mien ; je suborne des filles ;

Et je ſuis en amour grand abbateur de quilles !

*Le premier* NICANDRE.

Ne veux-tu me donner que de ſottes raiſons ?

CRISPIN.

Ne vous ſouvient-il pas des deux chiens de griſons ?
Votre futur beau-pere, & ſon cher maigre-échine ?

*Le premier* NICANDRE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Tu Dieu ! Monſieur, la méchante vermine !
A peine de leur vûë étiez-vous échapé,
Qu'un gros peſte de membre auſſi-tôt m'a gripé.
L'un & l'autre griſon ne ſçavoit où ſe prendre ;
Moi n'ayant point d'honneur que je puſſe leur rendre.
Au redoutable ſon d'un ſeul, *De par le Roi*,
Cinq ou ſix Pouſſecus ſe ſont jettés ſur moi ;
Et par tant de côtés m'ont fait coure ſi vîte,
Qu'à la fin, grace aux Dieux, ils m'ont mis dans le gîte.
On nous croit de concert, & l'on s'eſt fourvoyé.

*Le premier* NICANDRE.

Voyant ton innocence on t'a donc renvoyé ?
On s'eſt donc apperçû de cette erreur extrême ?

CRISPIN.

Je m'en ſuis, par ma foi, revenu de moi-même.
Conſidérez le tour que je viens de joüer.
Mes Archers occupés à me faire écroüer,
Avoient mis à la porte un niais à merveille;
Moi trouvant ſur un banc cette chere bouteille,
D'une joye effrontée étouffant mon chagrin,
Je lui ſuis allé dire, *Où vend-on de bon vin?*
*J'ai céans des Amis que je veux faire boire.*
*A la belle Epouſée, ou bien à la Croix noire,*
Me répond bonnement mon niais d'apprenti;
Auſſi-tôt porte ouverte, auſſi-tôt moi ſorti,
Puis plus vîte qu'un Baſque enfilant la venelle,
Paſſant d'une ruelle en une autre ruelle,
J'ai tant fait qu'à la fin j'ai trouvé le moyen....,
Mais, ô Monſieur, Monſieur... Ne bougez ce n'eſt rien.
Votre bourreau d'amour à cent craintes m'expoſe.

*Le premier* NICANDRE.

De ton dernier malheur je ſuis la ſeule cauſe.
Mais n'appréhende plus de t'y voir expoſé,
Ma Maitreſſe eſt contente, & ſon pere appaiſé.
On m'attend de ce pas dans le Cours de la Reine;
Je veux à mon retour reconnoître ta peine.
Je reviens dans une heure, attens-moi dans ce lieu.

CRISPIN.

Mais tout eſt appaiſé ?

*Le premier* NICANDRE.

Je te le jure ; adieu.

Déſormais des Sergens ne crains nulle ſurpriſe.

## SCENE III.

CRISPIN *ſeul*.

IL n'a pas dit le mot concernant ſa valiſe.
Elle eſt pourtant reſtée, & puiſſai-je mourir,
Si jamais j'ai deſſein de l'aller requerir.
Quelque fou !

## SCENE IV.

IACINTE, CRISPIN.

CRISPIN.

TE voici, cauteleuſe pucelle,
( Ou du moins, s'il n'eſt vrai, fille ſoi diſant telle ;
Car d'oſer en jurer j'aurois peu de raiſon. )
Te voici !

IACINTE.

Le perfide, il eſt hors de priſon!

CRISPIN.

Te voici donc, te dis-je, & te voici toi ſeule;
Ta carcgne de main m'a baillé ſur la gueule,
Tu le ſçais, la pucelle?

IACINTE.

Et bien oüi, je le ſçai.

CRISPIN.

Et ſçais-tu bien auſſi que j'en ſuis offenſé,
La pucelle?

IACINTE.

Moi? non.

CRISPIN.

Mais dis-moi; la pucelle....

IACINTE.

Mais toi-même, dis-moi ſi tu cherches querelle?
Tu me nommes pucelle, & prétens te moquer,
Je le vois; mais apprens ſi tu m'oſes choquer,
Que je ſuis de colere à toute heure pourvûë;
Et que ſi je m'y mets je te ſaute à la vûë.
Sçache qu'en ma furie acharnée à ta peau,
J'en ſçaurai de chaque ongle arracher un lambeau.
Et ſi plus en raillant tu me nommes pucelle,
Pour te mieux faire voir qu'en effet je ſuis telle,

Sçache que mon courroux qu'on ne peut égaler...

CRISPIN.

Ah ! tout beau je ſuis prêt de te dépuceler :
Si ce n'eſt que cela n'ayons point de querelle ;
Qui peut empuceler aiſément dépucele ;
Et ſi tu ſens de l'être une démangeaiſon....

---

## SCENE V.

### *Le ſecond* NICANDRE, IACINTE, CRISPIN.

*Le ſecond* NICANDRE *ſortant de la maiſon d'Iſidore.*

A LA fin je te quitte, ô propice maiſon !
Eutrope en me voyant m'auroit fait de la peine,
Mais enfin....

IACINTE *appercevant tout à coup Nicandre.*

Je vous cherche, ô l'eſclave d'Iſméne.

*Le ſecond* NICANDRE.

Dieux ! Iacinte me cherche ! Auroit-on prévenu....

CRISPIN.

Que du Cours de la Reine il eſt tôt revenu !
Diable !

*Le*

*Le second* NICANDRE *à Iacinte.*

Que voulez-vous, la belle ?

CRISPIN.

Pour la belle,
Baste : mais gardez bien de l'appeller pucelle ;
Vous lui feriez tort.

*Le second* NICANDRE.

Traître... Enfin dites-moi donc...

IACINTE *arrêtant Nicandre par le bras.*

Vous me payerez ma peine, & payerez tout du long ;
Celle qui vous aimoit est si fort en colére,
Que de vous faire prendre elle a prié son pere.

*Le second* NICANDRE.

Me croit-elle volage ? elle dont le pouvoir.....

IACINTE.

Mon Dieu, ce qu'on vous croit vous pourrez le sçavoir.
Et si tantôt son pere avoit eu la puissance....

*Le second* NICANDRE.

J'ai pris soin, il est vrai, d'éviter sa présence ;
Mais il n'étoit pas seul, & je n'ai pas osé....

CRISPIN *à Nicandre.*

La Maitresse est contente, & le pere appaisé ?
Ah ! le menteur.

*Le second* NICANDRE.

Ta langue un peu trop s'émancipe!

CRISPIN.

Si le membre repasse, & que l'on me regripe?

*Le second* NICANDRE.

L'insolence d'un traître ira donc jusqu'au point...

CRISPIN.

C'est de l'honneur qu'on cherche, & vous n'en avez point.

*Le second* NICANDRE.

Tu mens, traître, j'en ai; mais si tu n'appréhendes....

CRISPIN.

En aurez-vous assez pour deux filles friandes?
Si de les contenter vous n'avez le moyen,
Ayant pris votre honneur elles prendront le mien.

*Montrant Iacinte.*

Elle-même est d'honneur tellement amoureuse,
Que vous n'en aurez pas pour sa seule dent creuse;
Ainsi quoique l'on fasse en un tel embarras,
Deux honneurs si petits ne leur suffiront pas.
Pensez-y bien.

*Le second* NICANDRE.

Perfide, ainsi donc ton audace....
Mais laissez-moi, Iacinte, & daignez....

IACINTE.

Point de grace.

Celle qui vous aimoit a le ſeul intérêt....
Mais pour votre malheur la voilà qui paroît.

## SCENE VI.

### HIPOLITE, IACINTE, *le ſecond* NICANDRE, CRISPIN.

IACINTE.

VENEZ vîte, Madame, autrement il m'é-
chape :
Il faut faire ſi bien que Mendoce l'attrape ;
Je le viens de quitter, il attend le retour....

HIPOLITE.

Ce qu'il avoit dans l'ame il l'a ſçû mettre au jour.
Je ne ſuis plus, Iacinte, Hipolite irritée ;
Je donne ma tendreſſe à qui l'a méritée :
Et de peur que mon pere entendît vos diſcours,
Je ſuis venuë en hâte embraſſer ſon ſecours.
Qui l'outrage m'outrage, & mon ame eſt la ſienne...

CRISPIN *à Iacinte.*

Je veux t'aimer auſſi bonne peſte de chienne,

IACINTE.

Toi, m'aimer? Tu veux donc oublier le soufflet?

CRISPIN.

Je mets tout sous les pieds, & je suis ton valet.

IACINTE.

Quoi! tu pourrois....

CRISPIN.

Mon Dieu, je ne cours pas grand risque:
Si je suis ton mari, je reprendrai ma bisque:
Et dessus ton visage appliquant tous mes doigts,
Pour un soufflet reçû je t'en donnerai trois.

*Le second* NICANDRE.

Quelle grace, Madame, ai-je droit de vous rendre?
Hipolite elle-même a voulu me défendre!
Que ferai-je pour vous qui réponde jamais?...

HIPOLITE.

Vous sçavez le moyen de remplir mes souhaits.
C'est cela qu'il faut faire, & j'attens de Nicandre...

*Le second* NICANDRE.

Crispin que me dit-elle? & que viens-je d'entendre?

CRISPIN.

Si vous le sçavez?

*Le second* NICANDRE.

Moi! je le sçai?

CRISPIN.

A peu près.

*Le second* NICANDRE.

Que ferai-je ? Pour faire une chose qui plaise...

CRISPIN.

Et que fait-on pour faire une fille bien aise,
Idiot ?

*Le second* NICANDRE *à Hipolite.*

Vous servir m'est un bien précieux ;
Mais daignez vous résoudre à vous expliquer mieux.
Je vous veux obéir, j'y mets toute ma gloire ;
Mais....

HIPOLITE.

Vous avez, Nicandre, une foible mémoire ;
N'attendez plus pourtant de si libres propos ;
J'ai trop.....

CRISPIN *à Nicandre.*

Concevez-vous ce que disent ces mots?
Pauvre fille !

IACINTE *à Hipolite.*

Expliquez aussi votre pensée.

CRISPIN.

Son honneur la suffoque, elle en est si pressée,
Qu'elle étouffe. Ma foi, je vous sçai mauvais gré ;

Car si vous le vouliez, vous seriez honoré.

*Le second* NICANDRE.

Mais je ne comprens pas quel sera le service....

CRISPIN.

Vous ne comprenez pas? Mais c'est pure malice;
Car il ne tient qu'à vous de comprendre.

*Le second* NICANDRE.

Elle veut....

CRISPIN *à Hipolite.*

Madame, comprenons, si comprendre se peut...

*Le second* NICANDRE.

Impertinent.... De grace, excusez si ce traître...

HIPOLITE.

Le valet ne fait rien qu'à l'exemple du Maître.
Vit-on jamais, Iacinte, un si volage amant?

IACINTE.

Pourquoi vous fiez-vous à ce chien de Normand
Aussi?

*Le second* NICANDRE.

Si je sçavois qui vous met en colére;
Peut-être....

HIPOLITE.

En ta faveur j'eusse appaisé mon pere;
(Car tu viens de sortir de ce même logis.)

*Le second* NICANDRE.

Il est vrai que j'en sors, mais au moins....

HIPOLITE.

Je rougis

De ce qu'un infidéle en a fait son asyle.

*Le second* NICANDRE.

Il m'a donné, Madame, une retraite utile;

Mais insensiblement je m'y suis égaré:

Une cour dérobée où j'étois retiré....

HIPOLITE.

L'imposteur!

CRISPIN *à Nicandre.*

*Conlicenze* ôtez-moi donc de peine,

Monsieur; en quelle ruë est le Cours de la Reine?

*Le second* NICANDRE.

Maraut!

CRISPIN.

Vous en venez, vous devez le sçavoir.

HIPOLITE.

Dans ce même logis tu n'as donc pû me voir?

*Le second* NICANDRE.

Moi, vous voir!

HIPOLITE.

Toi, qui mens avec tant d'assûrance;

Toi qui d'un galand homme as la seule apparence;

Toi, qu'un ſang aſſez bon ſemble avoir élevé,
Et qui n'eſt cependant qu'un perfide achevé :
Je t'ai de ce logis applani la ſortie.

*Le ſecond* NICANDRE.

Vous, Madame ?

HIPOLITE.

Moi, traître, & ton ame l'oublie.

*Le ſecond* NICANDRE.

Vous ? . . . .

HIPOLITE.

Moi.

*Le ſecond* NICANDRE.

Quoiqu'il en ſoit, j'en prens peu de ſouci ;
Puiſque vous le croyez, je le veux croire auſſi,
Je me retire : adieu trop charmante Hipolite ;
Ce n'eſt pas ſans regret que Nicandre vous quitte ;
Mais Iſména elle ſeule a droit de me charmer ;
Et pour peu que je reſte il faudra vous aimer ;
Adieu.

CRISPIN *à Iacinte.*

Je me retire, & pourtant, ô friponne,
Ce n'eſt pas ſans regret que Criſpin t'abandonne ;
Car quand dès ce matin je t'ai vûë en ce lieu . . . .
C'eſt ma foi plûtôt fait de ne dire qu'adieu.

## SCENE VII.

### HIPOLITE, IACINTE.

HIPOLITE.

SI jamais tu m'aimas, cours après ce Nicandre;
Fais si bien par tes soins qu'on le puisse surprendre.
Il s'en va du côté que Mendoce l'attend.

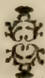
IACINTE.

Mais, Madame....

HIPOLITE.

Cours vîte, & ne parle point tant;
Vole s'il est possible, & fais qu'on le saisisse.
Mais que vois-je?

*Iacinte sort.*



## SCENE VIII.

### ISMENE, HIPOLITE.

ISMENE *revenant du Cours, où elle a fait ſaiſir le premier Nicandre.*

A Vos vœux tout ſemble être propice ;
Il vous aime, Nicandre, & me fait un affront,
L'ingrat.

HIPOLITE.

S'il m'aime, il fait ce que bien d'autres font.

ISMENE.

A donner cœur pour cœur vous avez été prompte.

HIPOLITE.

Je n'ai pas entrepris de vous en rendre compte.

ISMENE.

De ſes premiers liens vous l'avez arraché.

HIPOLITE.

Donc, aſſez foiblement il étoit attaché.

ISMENE.

D'accord. Mais vos appas ont de telles amorces....

HIPOLITE.

S'ils vous ont fait trembler ils ont aſſez de forces,

Non ſans votre ſoupçon que je cruſſe en avoir ;
Mais qui les appréhende en connoît le pouvoir.

ISMENE.

Jugez-en mieux, Madame ; un honteux artifice
De vos foibles appas a ſçû faire l'office ;
C'eſt cela qui me choque, & cela qui m'aigrit.

HIPOLITE.

Qui charme ſans appas n'a pas manque d'eſprit.

ISMENE.

Je le croi. Sçavez-vous le deſtin de Nicandre ?

HIPOLITE.

Non, je ne le ſçai pas : mais on va me l'apprendre.
Ecoutez ma Suivante, elle vient droit ici.

*Ragotin vient d'un côté, & Iacinte de l'autre.*

ISMENE.

Point, Madame, vous-même écoutez celui-ci ;
Mais tremblez de frayeur.

HIPOLITE.

Ayez-en l'ame atteinte.

## SCENE IX.

ISMENE, HIPOLITE, RAGOTIN, IACINTE.

ISMENE *avec beaucoup de fierté.*

HE' bien, cher Ragotin ?

HIPOLITE *avec beaucoup de fierté.*

Hé bien, chere Iacinte ?

RAGOTIN *à Isméne parlant du premier Nicandre.*

Il est enseveli dans le grand Châtelet.

IACINTE *à Hipolite parlant du second Nicandre.*

En ma propre présence on l'a pris au colet.

RAGOTIN.

Je l'ai vû dans la Morgue, où je croi qu'il enrage.

IACINTE.

Pour apprendre à chanter on l'a mis dans la cage.

RAGOTIN.

Il ne présumoit pas qu'on lui fît cet affront.

IACINTE.

Il ne se doutoit pas d'un orage si prompt.

RAGOTIN.

Il vous nomme perfide.

IACINTE.

Il vous nomme cruelle.

ISMENE *à Hipolite.*

Ecoutez.

HIPOLITE *à Isméne.*

Ecoutez.

ISMENE.

Que dit-il ?

HIPOLITE.

Que dit-elle ?

ISMENE.

Vous le voyez, Madame, on l'a mis en lieu sûr.

HIPOLITE.

A qui vient de si loin cela semble assez dur.
Mais plaignez son malheur, soûpirez sans rien craindre.

ISMENE.

Je ne l'ai pas fait prendre à dessein de le plaindre ;
On l'a pris par mon ordre.

HIPOLITE.

On l'a pris par le mien....

ISMENE.

Le sçavez-vous, Madame ?

HIPOLITE.

Oüi, je le sçai.

ISMENE.

Mal.

HIPOLITE.

Bien.

RAGOTIN.

C'eſt par l'ordre à Monſieur.

IACINTE.

C'eſt par l'ordre à Madame.

RAGOTIN.

Effrontée !

IACINTE.

Arrogant !

RAGOTIN.

Impertinente !

IACINTE.

Infame !

RAGOTIN.

Ne raiſonne pas tant, je t'en prie.

IACINTE.

Et pourquoi,
Hé ?

RAGOTIN.

Si dans ma fureur je me jette ſur toi,
Tu verras beau jeu.

IACINTE.

Ladre !

RAGOTIN.

Aiguillon de vipere.

IACINTE.

Croyez-m'en, Hipolite, appellons votre pere;
Isidore!

## SCENE X.

ISIDORE, EUTROPE, ISMENE, IACINTE, RAGOTIN.

ISIDORE.

Audio, cela veut dire j'oi.
C'est le présent du verbe *Audire*.

ISMENE.

Je le voi!

RAGOTIN.

Qui, Monsieur?

ISMENE.

Ragotin, ma surprise est extrême.

RAGOTIN.

Qui voyez-vous?

ISMENE.

Ce l'est, c'est mon pere lui-même.

ISIDORE *à Iacinte.*

Définis-moi la cause, & dis-moi la raison. . . . .

IACINTE.

La cauſe eſt que Nicandre eſt dans une priſon :
Mais ce demi Monſieur, qui deſſous ſa jaquette. . .

ISMENE.

Ne paſſe pas plus outre, impudente ſoubrette ;
Découvrant qui je ſuis, tu prétens me punir ;
Pour te punir toi-même il te faut prévenir ;
Un aveu legitime autoriſe ma flamme :
Je ſuis demi Monſieur, mais entiere Madame ;
Ce Vieillard eſt mon pere, & c'eſt tout mon bonheur.
J'oſe. . . . .

RAGOTIN *à Iſméne.*

Vous êtes donc une fille, Monſieur ?

EUTROPE.

Quoi ! Ma fille. . . . .

ISMENE.

Mon Pere !

EUTROPE.

As-tu pû me connoître ?

RAGOTIN *à Iſméne.*

Je couchois d'ordinaire aux côtés de mon Maître ;
Il étoit ſi peureux que j'étois ſon appui ;
N'êtes-vous point peureuſe auſſi-bien comme lui ?

ISMENE *à Eutrope.*

Je partis de Lyon ſans vous en rien apprendre ,

Pour venger mon injure, & pour perdre Nicandre.
J'ai trouvé que Madame en a fait son Amant:
Mais sa lâche inconstance aura son châtiment.
Il est pris.

HIPOLITE *à Isidore.*

Vous sçavez ce que m'a fait Nicandre,

ISIDORE.

Maculée.

HIPOLITE.

A la fin je l'ai sçû faire prendre;
Mais Madame qui l'aime, & qui vit sous sa loi...

ISMENE.

Il est vrai que je l'aime, & c'est à faire à moi;
Mais il faut que mon pere en secret m'interroge;
Allons où vous logez, ou venez où je loge.
Si jamais la tendresse ébranla votre cœur;
Si jamais......

EUTROPE.

Tu sçais bien que j'ai peu de rigueur.

*A Isidore.*

Et vous quoique pour moi votre bonté paroisse,
N'attendez nullement que je la reconnoisse.
Puisque, quoique Nicandre ait commis contre vous,
Je veux que de ma fille il devienne l'Epoux;

C'est, être ingrat ami, mais c'est être bon pere.

ISIDORE.

J'ai trop eu pour Eutrope indulgence pleniere,
Peusse recidivé ; mais je veux que mes-hui
Mon esprit se gendarme à l'encontre de lui.
*Vale.*

*Isidore s'en va d'un côté, & Eutrope de l'autre.*

HIPOLITE *à Isméne.*

Consolez-vous, vous pouvez tout prétendre ;
Demain dans la prison vous reverrez Nicandre.

ISMENE.

Vous dites vrai, Madame, & ce qui m'est bien doux,
Vous le verrez aussi sans qu'il puisse être à vous !

IACINTE *à Isméne.*

Adieu donc, Voyageuse.

ISMENE.

Adieu, bonne rusée ;
Intrigante !

IACINTE.

Adieu donc, fille garçonnisée !

RAGOTIN *à Iacinte.*

Elle garçonnisée ? Instruis-moi de ton sens.

IACINTE.

Elle l'est par dehors.

RAGOTIN.

Et tu l'es par dedans.

*Hipolite & Iacinte s'en vont du côté d'Isidore, & Isméne & Ragotin du côté d'Eutrope.*

*Fin du premier Acte.*

# ACTE V.

*La Scene paroît une Cour de Prison.*

## SCENE PREMIERE.

*Le second* NICANDRE, CRISPIN *en calçon & une boëte à quêter en main.*

*Le second* NICANDRE.

A Voir de mon amour l'aventure bizarre ;
On diroit que le sort contre moi se déclare;
Moi, coucher en prison ! Moi, qui sçai le moyen. .

CRISPIN.

Moi, qui croi vous valoir, Monsieur, j'y couche bien !
Dites-moi ; votre gîte, est-ce un gîte passable ?

*Le second* NICANDRE.

On n'a dans la prison point de chambre agréable ;

Mais l'endroit où je couche est pourtant assez beau;
C'est dans la chambre neuve.

CRISPIN.

Et moi, dans le berceau;
Le bon peste de gîte! On diroit d'une cave;
D'une vieille muraille on ramasse la bave;
Et de foin tout pourri les petits brins épars
Sont sans cesse trainés par Messieurs les Piquars.

*Le second* NICANDRE.

Mais d'où vient que si tard ta personne est si nue?

CRISPIN.

On m'a pris mes habits pour ma bonne venuë;
Et tous mes compagnons, les filoux de céans,
(Qu'au filoutage près je trouve braves gens;
Car ils sont si benins que de peur de rancune,
Ils ont pris mon bagage au défaut de pécune.)

*Le second* NICANDRE.

Tes habits sont mangés?

CRISPIN.

Oüi, Monsieur.

*Le second* NICANDRE.

Est-ce ainsi....?

CRISPIN.

S'ils m'avoient pû manger, ils l'auroient fait aussi;
Peste! ces affamés sont des vrais fripe-sausses.

*Le second* NICANDRE.

Quoi, tu n'as ni pourpoint, ni casaque, ni chausses ?

CRISPIN.

Nenni pas tout à fait ; j'en ai mangé ma part.
Mais ce qui me contente, ils ont l'ame assez franche.
Outre qu'ils m'ont promis que j'aurois ma revanche,
Ils souffrent bonnement que je rie avec eux ;
Et j'ai déja la boëte à quêter pour les gueux,
J'y ferai bien mon compte.

*Le second* NICANDRE.

Et comment, ridicule ?

CRISPIN.

Et par le petit trou quand on ferre la mule.
Ah ! que j'aurai bientôt regagné mon habit.

*Le second* NICANDRE.

On n'y met rien.

CRISPIN.

Ma foi ! l'on me l'a déja dit.
Mais si l'on y mettoit, c'étoit bien mon affaire.

*Le second* NICANDRE.

Ce n'est certes qu'à moi que le sort est contraire.
Mais sortons de ce lieu ; je vais faire un écrit.... ;

CRISPIN.

N'en sortons point, Monsieur, que je n'aye un habit,
Je vous en prie.

*Le second* NICANDRE.

Ecoute ; en cas qu'on me demande,
Tu viendras me querir, & diras qu'on m'attende,
Ou du moins si tu veux tu pourras m'appeller.

*Il sort.*

## SCENE II.

CRISPIN *seul.*

IL a le Diable au corps de vouloir s'en aller,
Du fidéle Crispin le bonheur l'importune.
Il mourroit de regret si je faisois fortune ;
Et de sortir d'ici le bourreau n'a dessein,
Qu'à cause qu'à présent il me voit dans le gain.
Mais l'on ouvre ; l'on entre, allons faire la quête.

## SCENE III.

CRISPIN, ISMENE.

CRISPIN.

METTEZ vîte, Monsieur, de l'argent dans la boëte.

ISMENE

Une autre fois.

CRISPIN.

Mettez ; on n'a point de crédit.

ISMENE.

Mais l'ami. . . . . . .

CRISPIN.

Mais l'ami. . . . . . j'ai besoin d'un habit,
Mcsieur.

ISMENE.

Ou je me trompe, ou je croi te connoître.
Quel es-tu ?

CRISPIN.

Moi ! je suis tout ce que je puis être ;
Receveur ; ( il est vrai qu'à ne vous celer rien,
La recette est petite, & ne va pas trop bien ;
Mais faut-il de regret que je m'en aille pendre ? )

ISMENE.

Je t'ai vû dans Lyon souvent suivre Nicandre,

CRISPIN.

Si vous m'avez vû là, vous me voyez ici.

ISMENE.

Tu ne me connois pas ?

CRISPIN.

Il me semble que si.

A remettre vos traits j'ai pourtant de la peine ;
Ne vous nommez-vous pas, Monsieur, Madame Isméne ?

ISMENE.

Oüi, Crispin, c'est Isméne. Et ton Maître, l'ingrat?
Le perfide?

CRISPIN.

Mon Maître? Il est fort délicat.
J'ai peur dans la prison qu'il n'amasse du rhume.

*Isméne met deux loüis dans la boëte de Crispin, & Crispin qui fait ses efforts pour en faire tomber quelqu'un, voyant qu'il ne le peut, parle en lui-même si justement au sens d'Isméne, qu'elle croit qu'il répond à ses demandes.*

ISMENE.

Va, sa flamme l'échauffe, & l'amour le consume;
Mais voilà deux louis, reçois les de ma main ;
Et du traître Nicandre apprens-moi le dessein.
N'a-t-il point de regret de ce qu'il m'a perduë ?
Ne veut-il pas me rendre une foi qui m'est duë ?
Agis. Par ton moyen si l'ingrat se résout.....

CRISPIN *parlant des louis qu'il ne peut avoir.*

Je suis trop malheureux pour en venir à bout.

ISMENE.

Toi qui sers cet ingrat, ne peux-tu faire en sorte,
Crispin.....

CRISPIN *parlant des louis.*

Si je le puis, que le diable m'emporte !

ISMENE.

Tu ne le peux ? Le traître a donc bien du mépris !
D'un amour réciproque il dédaigne le prix ;
Croyant à son départ qu'il m'adoroit dans l'ame ,
J'ai mis tous mes plaisirs à répondre à sa flamme ;
J'ai mis tous mes plaisirs au bonheur d'être unis ;
J'ai mis. . . . . .

CRISPIN *parlant des louis.*

Où diable aussi les avez-vous là mis ?

ISMENE.

Que veux-tu , je l'aimois ; il me sembloit sincere ;
A son volage cœur je croyois être chere ;
J'avois en sa faveur des sentimens si doux ,
Crispin. . . . . .

CRISPIN *songeant à ce qu'Isméne dit.*

Plait-il ? Quoi ? Qu'est-ce ? & que me dites-vous ?
Vous voulez voir mon Maître , ayez soin de m'attendre.
Non , ne m'attendez pas ; je l'appelle. Nicandre !

*Le premier* NICANDRE , *à une fenêtre grillée.*

Qui m'appelle ?

CRISPIN.

C'est moi.

*Le premier* NICANDRE.

Qui ?

CRISPIN.

C'est moi.

*Le premier* NICANDRE.

Qui toi ?

CRISPIN.

Moi,

*Le premier* NICANDRE.

Et qui donc est-ce là que je vois avec toi ?

CRISPIN.

C'est elle.

*Le premier* NICANDRE.

Qui ?

CRISPIN.

C'est elle.

*Le premier* NICANDRE.

Et qui donc ? di.

CRISPIN.

C'est elle,

*Le premier* NICANDRE.

Qui que ce soit, n'importe ; il suffit qu'on m'appelle,
Je descens.

ISMENE *à Crispin.*

Que dis-tu de la peine qu'il a ?
N'as-tu pas apperçû. . . . Mais l'ingrat le voilà.

## SCENE IV.

ISMENE, *Le premier* NICANDRE, CRISPIN.

ISMENE.

HE bien, Nicandre ?

*Le premier* NICANDRE.

Hé bien, Madame ; êtes-vous laſſe.
De me joüer des tours de ſi mauvaiſe grace ?
Quels appas avez-vous qui puiſſent me charmer ?
Et par quel privilege ai-je dû vous aimer ?
Y ſuis-je obligé, moi? Voulez-vous m'y contraindre?

ISMENE.

Si tu n'as pû m'aimer, volage, as-tu dû feindre ?
Et ne falloit-il pas pour le bien de mes jours,
Ou ne m'aimer jamais, ou bien m'aimer toujours ?
Mais écoute, il eſt temps que tu m'ouvres ton ame ;
Je t'ai fait mettre ici, tu le ſçais ?

*Le premier* NICANDRE.

Oüi, Madame ;
Et ſans perdre un moment en propos ſuperflus,
Sçachez....,

CRISPIN *à Nicandre.*

Depuis quand donc ne l'adorez-vous plus,
Notre cher ?

*Le premier* NICANDRE.

Dis-tu moi ? J'ai plutôt de la haine.....

CRISPIN.

Que diable dites-vous, étourdi ? C'est Isméne,
Que vous aimez tant.

*Le premier* NICANDRE.

Moi ? Je n'ai jamais pensé....

CRISPIN.

C'est Isméne, vous dis-je ; êtes-vous insensé ?
Elle qui dans Lyon arrêta votre course.....

ISMENE.

Moi, qui de son bonheur voulois être la source,
De publier sa honte on m'épargne le soin.
Dans son propre valet je rencontre un témoin.
Et par un procedé qui sent l'ame de bouë,
Il fait un désaveu qu'un valet désavouë :
Poursuis, Crispin, poursuis ; & d'un Maître pareil.....

*Le premier* NICANDRE.

Il a suivi, Madame, un si rare conseil.
Vous l'aviez bien payé pour m'appeller son Maître ;
Mais par malheur pour vous je n'ai pû le connoître,

L'artifice étoit foible ; & je suis délicat,
Madame.

CRISPIN.

Ah, justes Dieux ! le maudit renegat !
C'est donc quand il vous plaît, que vous êtes mon
Maître ?

*Le premier* NICANDRE.

Jamais je ne le fus, & ne veux jamais l'être.
J'aurois trop de regret si la moindre union.....

ISMENE.

Et qui donc te servoit quand tu vins à Lyon ?
Mais tu n'y fus jamais, tu le vas faire accroire.

*Le premier* NICANDRE.

J'ai trop peu de foiblesse, & trop bonne memoire.
On m'a vû dans Lyon faire assez de séjour :
Mais ce n'est qu'à Paris que j'ai pris de l'amour.

ISMENE.

Ah, méchant !

*Le premier* NICANDRE.

Moi, méchant ! c'est me faire injustice.

CRISPIN.

Renier un valet, C'est un beau petit vice !
Il appelle cela des chansons.

ISMENE.

Resous-toi ;

Vois qui tu veux aimer d'Hipolite ou de moi ;
Epargne à mon amour le regret de te nuire,
J'oublirai ton forfait si tu veux t'en dédire ;
Et pour mieux te contraindre à paroître surpris,
J'aurai plus de bonté que tu n'as de mépris.

*Le premier* NICANDRE.

Et moi qui suis sensible, & qui vois qu'on m'abuse,
J'aurai plus de mépris que vous n'aurez de ruse ;
De ce lâche coquin je fuirai l'entretien ;
Il me dira son maître, & je n'en croirai rien ;
Dédaignant les défauts, honorant le merite,
Je sçaurai vous haïr comme j'aime Hipolite ;
Et n'étoit votre sexe, eût-on dû m'en blamer,
Vous seriez en état de jamais ne m'aimer.
Sortez.

ISMENE.

Pardonne, ingrat, ma visite obligeante
Au reste agonisant d'une amitié mourante ;
Qui pour ton intérêt augmentant de moitié,
Arrachoit un avis à ma lâche pitié.
Tu ne m'écoutes pas, mais redoute mon pere ;
Adieu, je vais moi-même irriter sa colere ;
Dans assez peu de temps nous serons en ce lieu.

*Isméne sort.*

## SCENE V.

*le premier* NICANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

VOus voilà juſtement comme il plaît au bon Dieu.
Vous venez là de faire un bon chien de menage.
Continuez, l'ami.

*Le premier* NICANDRE.

Tais-toi, traître, ou.......

CRISPIN.

j'enrage ;
Et je ſouhaiterois que chacun ſouhaitât
Qu'au milieu de la gréve on vous décapitât.
Un tendron l'idolâtre ; & Monſieur le neglige !
Une Iſméne l'adore, & Monſieur.....

*Le premier* NICANDRE.

Paix, te dis-je.
Ou bien ſi de ta voix rien n'arrête le cours,
Di le nom d'Hipolite, & m'en parle toujours :
Si tu veux que pour toi mon courroux ſe déſarme.
Detruis un nom haï, par un nom qui me charme ;
Et pour l'un & pour l'autre agiſſant tour à tour,

En approuvant ma haine applaudis mon amour.
Là-dessus, cher ami, le Seigneur te console ;
Jusqu'au revoir.

*Nicandre s'en va,*

## SCENE VI.

CRISPIN *seul.*

ET toi, le bourreau te décole ;
Fou des plus achevés, dont les sens abêtis
Pensent.... Mais des verroux j'entens le cliquetis ;
Quelqu'un entre.

## SCENE VII.

CRISPIN, IACINTE.

CRISPIN *appercevant Iacinte.*

BOn jour.

IACINTE.

Ah c'est toi !

CRISPIN.

Belle bête ;

A voir ce que je porte on connoît que je quête ;
Tout quêteur que je sois, si tu fais un souhait,
Tu peux tendre ta boëte, & je donne mon fait :
J'ai deux louis ; je t'aime.

IACINTE.

Il n'est pas temps encore ;
Je viens voir....

CRISPIN.

Voi traitresse, un Crispin qui t'adore,
Et qui pour t'avoir vûe un peu plus qu'il ne faut,
N'est vêtu que de toile, & s'il brûle de chaud.

IACINTE.

Je viens dire.....

CRISPIN.

Di-moi ; femelle insecourable,
Si l'on peut long-temps vivre, & brûler comme un Diable ;
Et si tu n'agis pas d'une ingrate façon,
De me voir être braise, & que tu sois glaçon.

IACINTE.

Je viens faire.......

CRISPIN.

Toi faire ? Hé bien, fille mauvaise,
Il ne tiendra qu'à toi de me faire bien aise ;
Ou du moins connoissant que tu m'aimes si peu,

Souffre glace pour glace, ou me rens feu pour feu.

IACINTE.

Je viens pour.....

CRISPIN.

Tu viens pour? Ce n'eſt pas aſſez dire;
Viens-tu pour m'obliger, ou viens-tu pour me nuire?
Et puiſqu'aſſurement dans ce lieu tu viens pour,
Di-moi ſi c'eſt pour haine, ou ſi c'eſt pour amour.

IACINTE.

C'eſt pour amour. Ton Maître en a-t-il l'ame atteinte?

CRISPIN.

Le Maître aime Hipolite, & le Valet Iacinte.

IACINTE.

Tu te railles, peut-être, & te moques de nous;
Car Iſméne......

CRISPIN.

La Dône a ma foi du deſſous.
Elle vient de ſortir qui déteſte Nicandre:
De lui-même à lui-même elle a dit pis que pendre;
Il avoit le deſſein de lui rompre le cou.

IACINTE.

Aime-t-il Hipolite?

CRISPIN.

Il en eſt parbleu fou !
Quand on parle d'Iſinéne, on le choque, on l'irrite;
On le touche, on le charme en parlant d'Hipolite ;
Et ce nom par lui-même eſt ſi fort répété.....

IACINTE.

Attens, mon cher Criſpin, tu ſeras contenté.
Voyons dans la geole, Hipolite y doit être ;
Elle m'a fait entrer pour preſſentir ton Maître ;
Et puiſqu'enfin Nicandre à l'aimer ſe réſout,
Diſons-lui qu'elle vienne & l'informe de tout.
Hipolite ! Hipolite !

## SCENE VIII.

### HIPOLITE, IACINTE, CRISPIN.

IACINTE.

Allons donc, pareſſeuſe ;
Nicandre eſt amoureux comme vous amoureuſe ;
Et Criſpin que voilà qui ſoupire pour moi,
M'en répond corps pour corps, & m'en jure ſa foi.
C'eſt vous ſeule qu'il aime, & qu'il trouve d'aimable.

HIPOLITE.

En eſt-il bien certain ?

CRISPIN.

Oüi, je me donne au Diable !

HIPOLITE.

Mais Iſméne l'adore ; elle veut recouvrer.....

CRISPIN.

En ma propre préſence il la vient de ſevrer.
Mais voyez, on diroit que le Ciel nous l'envoye.

IACINTE.

Si tu penſes,....

CRISPIN.

Iacinte, il va mourir de joye ;
Je le ſçai de ſcience, & je t'en donne avis ;
Jamais nul amoureux n'eut les ſens ſi ravis ;
Et tu vas voir.



## SCENE IX.

*Le second* NICANDRE, HIPOLITE, IACINTE, CRISPIN.

*Le second* NICANDRE.

MA lettre à la fin est écrite ;
Mais que vois-je ? ô bons Dieux ! n'est-ce pas Hipolite ?

CRISPIN.

Hipolite elle-même ; avancez, mal émû.

*à Iacinte.*

Que disois-je ? De joye il est si prévenu,
Qu'il a changé de notte au moment qu'il l'a vuë.

*Le second* NICANDRE.

Madame à votre aspect je me sens l'ame émuë.... .

CRISPIN *à Iacinte.*

L'ame émûë ! Entens-tu ? Sans amour l'auroit-on ?
Que t'en semble ?

IACINTE.

Il le dit d'un assez vilain ton.

HIPOLITE.

Si d'un cœur qui vous aime on vous fait une offrande,

*Le second* NICANDRE.

Je veux dans une fille une vertu plus grande ;
Et quand d'autres que vous ne me charmeroient pas,
Votre extrême foiblesse avilit vos appas.
A ne pas vous connoître & voir votre visage,
J'aurois pû vous aimer, si j'eusse été volage ;
Mais fussai-je volage, à vous connoître mieux,
Vous seriez la derniere à surprendre mes yeux.
Je vous fais par pitié d'équitables reproches.

IACINTE.

Crispin !

CRISPIN.

Je suis penaud comme un fondeur de cloches.

IACINTE.

Tu disois. . . . .

CRISPIN.

Je disois ; mais je ne dis plus rien.

IACINTE.

Quoi, le traître ! . . . .

CRISPIN.

Il est fou : ne le vois-tu pas bien.
Il fait bon se fier à de semblables drilles !

IACINTE.

Est-ce comme cela que l'on traite des filles ?
Le perfide ! . . . . .

CRISPIN.

Il eſt fou ; je te l'ai déja dit. . . . .

HIPOLITE.

Ton brutal procedé rend mon cœur interdit. . . . .

*Le ſecond* NICANDRE.

Et le vôtre me choque, & le vôtre m'étonne ;
Je ſuis honteux pour vous de ce qu'on m'empriſonne.
Je ne ſuis dans ce lieu que par votre moyen,
Mais auſſi. . . . .

HIPOLITE.

Quoi ! mais ?

*Le ſecond* NICANDRE.

Mais. . . . .

CRISPIN.

Mais vous ne valez rien.

*Le ſecond* NICANDRE.

J'ai, de la quereller un ſujet raiſonnable ;
Tu ſçais. . . . . .

CRISPIN.

Que les menteurs ſont les enfans du Diable ;
Et pour cette raiſon je vous fais à ſçavoir
Que Monſieur votre pere eſt un pere fort noir ;
C'eſt Iſméne en ce lieu qui vous a fait conduire,
Menteur.

HIPOLITE.

Point, c'est moi-même & je cherche à lui nuire;
Loin de le déguiser, j'en demeure d'accord.

IACINTE.

Un habile sauteur, pour le craindre si fort!
Ma foi!

HIPOLITE.

Je t'ai fait prendre & non pas ton Isméne,
Perfide.

*Le second* NICANDRE.

Elle est trop bonne, & vous êtes trop vaine;
Mon sort est déplorable, & mon sort seroit doux,
Si c'étoit mon Isméne aussi bien que c'est vous,
Mechante.

IACINTE *à Crispin.*

Qu'il est traître! & qu'il a de malice!

CRISPIN.

Feu Judas, près de lui, n'eut été qu'un novice;
S'ils se fussent connus, celui-ci l'eut forcé
A venir de sa bouche écouter l'A, B, C.
Il a fait tout son cours à l'Ecole traîtresse.
D'autres nomment trahir ce qu'il appelle adresse;
Et si de ce qu'il sçait je sçavois les trois quarts,
Au plus tard dans trois jours je serois Maître-ès-Arts.

HIPOLITE.

Di-moi ce que tu veux résoudre ;
Apprens-moi .....

*Le second* NICANDRE.

Dans vos mains je pourrois voir la foudre,
En redouter la chûte, en sentir les éclats,
Et la peur de périr ne m'ébranleroit pas :
J'aime Isméne, je l'aime, & non pas Hipolite ;
J'aime Isméne.....

HIPOLITE.

C'est trop ; ton audace m'irrite,
Traître. Tu sçais, Iacinte, où mon pere m'attend.

IACINTE.

Oüi je le sçai, Madame, & je vais à l'instant....
Il prévient mon voyage, & le voilà qu'il entre.
Voyez.

## SCENE X.

ISIDORE, HIPOLITE, CRISPIN,
*Le second* NICANDRE, IACINTE.

ISIDORE *entrant.*

Des forfaicteurs c'est donc ici le centre ?
Nicandre.....

HIPOLITE.

De l'ingrat le mépris eſt trop grand,
A toute ma tendreſſe il eſt indifferent.
De ſon perfide cœur la fierté me ravale ;
Et vous devez.... mais Dieux ! j'apperçois ma Rivale ;
Elle vient.

## SCENE XI.

ISMENE, EUTROPE, ISIDORE, HIPOLITE, *le ſecond* NICANDRE, CRISPIN, IACINTE, RAGOTIN.

ISMENE.

INFIDELE, il eſt temps de parler.

HIPOLITE.

Volage, il n'eſt plus temps de rien diſſimuler.

CRISPIN.

S'il s'en peut démêler, il n'eſt pas mal-habile.

*Le ſecond* NICANDRE *à Eutrope.*

Monſieur.......

ISMENE.

Tu cherches, traître, une ruse inutile ;
Tu n'abuseras plus ni mon pere ni moi.

*Le second* NICANDRE.

Votre pere, Madame! Est-ce vous que je voi ?
Est-ce Isméne ?

CRISPIN.

Nenni ; c'est une autre. Ah, le traître !

*Le second* NICANDRE.

Est-ce Isméne ?

ISMENE.

Tu feins de ne pas me connoître ;
Lâche !

CRISPIN.

C'est un fin Merle : il sçait bien d'autres tours.

HIPOLITE *à Isidore.*

Parlez ; souffrirez-vous qu'il lui parle toujours ?

ISIDORE

Sois mon *Gener*, Immond ; ou descens au sépulcre.
Tu vois bien que ma fille est passablement pulcre ;
Sois mon *Gener* ; sinon......

EUTROPE.

Mais ma fille a sa foi.

ISMENE.

L'ai-je pas, volage ?

*Le second* NICANDRE.

Oüi.

HIPOLITE.

L'ai-je pas auſſi, moi ?

*Le second* NICANDRE.

Non.

HIPOLITE.

Non, traître ! Oſes-tu.....

ISMENE.

Je ſçai qu'elle te touche ;
Je le ſçai.

*Le second* NICANDRE.

Vous ?

ISMENE.

Moi.

*Le second* NICANDRE.

Vous ?

ISMENE.

Je le ſçai de ta bouche ;
Effronté !

*Le second* NICANDRE.

Vous, Madame ? ô grands Dieux ! qu'eſt-ce ci !..

IACINTE.

Je le ſçai auſſi, moi.

RAGOTIN.

Moi, je le ſçai auſſi.

CRISPIN.

Si pas un de ceux-là ne vous ſemble croyable,
Je le ſçai auſſi, moi, témoin irreprochable;
Je le ſçai.

*Le ſecond* NICANDRE.

Quoi, Criſpin! quoi j'aurois conſenti!.....

CRISPIN.

C'eſt dire en mots couverts, tout le monde a menti.

*Le ſecond* NICANDRE.

Tu n'as point de raiſon, car tu dois faire entendre..,

CRISPIN.

J'aurai tort ſi ce lieu loge plus d'un Nicandre;
Voyons.

*Le ſecond* NICANDRE.

Mais......

CRISPIN.

Mais voyons. Ho, Nicandre! j'ai tort!
Comme il répond. Nicandre! eſt-ce pas aſſez fort?
Ho, Nicandre! écoutez catereuſe cervelle;
J'ai tort,

## SCENE DERNIERE.

*Le premier* NICANDRE, *le* 2 NICANDRE, EUTROPE, ISIDORE, HIPOLITE, ISMENE, IACINTE, CRISPIN, RAGOTIN.

*Le premier* NICANDRE.

QUI donc encor eſt-ce là qui m'appelle ?

CRISPIN.

Qui, Diable, eſt celui-ci qui s'en vient droit à nous ?

*Le ſecond* NICANDRE.

Que vois-je ?

*Le premier* NICANDRE.

Qu'apperçois-je ?

*Le ſecond* NICANDRE.

Eſt-ce vous ?

*Le premier* NICANDRE.

Eſt-ce vous ?

*Le ſecond* NICANDRE.

Quoi ! mon frere eſt ici !

*Le premier* NICANDRE.

Quoi ! je vous vois paroître !

CRISPIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, qui des deux est mon Maître ?

ISMENE.

Dites-moi qui des deux m'a fait don de sa foi ?

HIPOLITE.

Dites-moi qui des deux s'est pû donner à moi ?
Est-vous ? Est-ce vous ? Rendez-m'en plus instruite ;
Qui des deux ? .....

*Le premier* NICANDRE.

C'est moi-même, ô ma chere Hipolite ;
C'est moi qui dans l'espoir de me voir votre époux..

*Le second* NICANDRE *à Isméne.*

Hé bien ! suis-je, Madame, infidéle pour vous ?
Rendez-moi votre amour ; reprenez votre haine.

ISMENE.

Mais lorsqu'on vous a pris dans le Cours de la Reine.....

*Le premier* NICANDRE.

Lui, Madame ? C'est moi qu'on a pris dans ce lieu,

IACINTE.

Tout va le mieux du monde, ou je me donne à Dieu ;
Car aucun contre aucun n'aura sujet de plainte,

CRISPIN.

Puisqu'Isméne est aimée, Hipolite, & Iacinte,
Sans nous embarrasser d'aucune autre raison,
Prenons chacun la nôtre, & sortons de prison.
Que dis-tu de l'avis? Di-moi donc, ma petite?

*Le second* NICANDRE.

Pour moi, j'adore Isméne.

*Le premier* NICANDRE.

Et j'adore Hipolite.

*Le second* NICANDRE.

Pourrons-nous être à vous, & souffrirez-vous bien?....

ISMENE.

Demandez à mon pere.

HIPOLITE.

Et demandez au mien.

EUTROPE.

Puisqu'il est si sincere, il a droit de prétendre
Et le nom de mon fils, & le nom de mon gendre;
Et si touchant sa fille Isidore m'en croit,
Envers l'autre Nicandre il fera ce qu'il doit.

ISIDORE.

Que Nicandre la sponde, & foi de Philosophe,
Je serai benevole envers sa catastrophe;
C'est le cœur qui le dit, & s'il est trop obscur,

En

*Ex abundantia cordis os loquitur.*

*Le premier* NICANDRE.

Quelles graces vous rendre ! Une gloire parfaite. . . . .

CRISPIN.

Tournez-moi les talons, votre besogne est faite,
Monsieur. Toi, que dis-tu ?

IACINTE.

Moi ? ce que tu voudras.

CRISPIN.

Je t'aime bien, & toi ?

IACINTE.

Moi ? je ne te hais pas.

CRISPIN.

Je me veux marier aussi-bien que mon Maître.
Et toi, di ?

IACINTE.

Dis-tu moi ? Je voudrois déja l'être.

CRISPIN.

Je te veux, me veux-tu ? Concluons tout ici.

IACINTE.

Ma foi ! si tu me veux, je te veux bien aussi.

CRISPIN.

Tocque-là.

IACINTE.

Tiens.

CRISPIN *aux deux Nicandres.*

Et vous avant votre ſortie,
Allez dans une chambre y conter votre vie ;
Et faites qu'en tous lieux on vous louë en ce point
Qu'on vous a cru MENTEURS, & vous ne MENTIEZ POINT.



# LE PORTRAIT
# DU PEINTRE,
## OU LA
## CRITIQUE
## DE L'ECOLE DES FEMMES.
*COMÉDIE.*



# AU LECTEUR.

JE ne me ſerois jamais aviſé, mon cher Lecteur, de vouloir t'ennuyer par une eſpece de Préface; ſi je n'étois obligé d'en faire le ſacrifice à la gloire outragée des plus honnêtes gens du Royaume. Si l'on s'étoit contenté de me ravir l'avantage d'avoir attaqué Moliére, & de l'avoir réduit à la honteuſe neceſſité de recourir aux invectives, pour repouſſer la Satyre qui a mis en plein jour les défauts du plus conſiderable de ſes Ouvrages; j'euſſe laiſſé la liberté du doute à tous ceux à qui l'on a voulu perſuader que je n'étois pas même l'Auteur d'un ouvrage ſi

médiocre : mais il n'eſt pas juſte que je me laiſſe dépoüiller d'un bien qui ne peut enrichir perſonne ; & je ſuis contraint de défendre tout le Parnaſſe contre l'injurieuſe charité qu'on lui a voulu prêter. Les grands Hommes n'ont point d'occupations ſi frivoles : ils ne travaillent que lorſqu'il y a de la gloire à acquérir : & c'eſt dire aſſez clairement que Moliére n'a rien à craindre d'eux. Pour moi, je ſuis redevable à l'outrage qu'il m'a voulu faire : croire ma Piece digne de ceux qui ſont accuſés d'y avoir mis la main, c'eſt demeurer d'accord de ſon mérite ; & toutes les injures qu'on me dit dans le galimatias que Moliére appelle IMPROMPTU, ne peuvent détruire la bonne opinion qu'il a fait concevoir de mon ouvrage. Je pourrois repouſſer ſes injures par d'autres injures plus piquantes, ſi j'en avois auſſi bien la volonté que j'en ai le droit ; mais

je n'y ſuis pas accoutumé comme lui : Et puis , cette ſorte de vengeance eſt ſi indigne d'un honnête homme , que la ſienne n'a pas eu lieu de me ſurprendre.



## *PERSONNAGES.*

DAMIS, Baron, Amant d'Amarante.
AMARANTE, Maitreſſe de Damis.
CLITIE, Couſine d'Amarante.
LE COMTE,
LE CHEVALIER
DORANTE,
} Courtiſans ridicules.
LA MARQUISE ORIANE, Précieuſe.
LIZIDOR, Poëte.
PETIT JEAN, Page d'Amarante.
LA RAME'E Laquais du Comte.

*La Scene eſt à Paris dans une Salle du Logis d'Amarante.*



# LE PORTRAIT DU PEINTRE, OU LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES.

## *COMÉDIE.*

---

## SCENE PREMIERE.

### CLITIE, DAMIS.

CLITIE.

A Couſine s'habille ; & je viens vous apprendre
Qu'elle a bien du regret de vous tant faire attendre :
Car de votre préſence elle aura du plaiſir ;
Pour venir vous le dire elle a ſçu me choiſir.

Votre retour la charme, & sa joye est extrême.

DAMIS.

La charmante Clitie est toujours elle-même;
Toujours l'ame sensible, & le cœur obligeant.
Il ne sort de sa bouche aucun mot affligeant.
Plût au Ciel qu'en revanche une fille si belle
En semblable rencontre eût besoin de mon zéle!
Il n'est soins ni devoirs que ne dût éprouver....

CLITIE.

Patience; il n'est rien qui ne puisse arriver.
Je me sens dans un âge à ne plus guere attendre.
Vous avez un cousin dont le cœur paroît tendre;
Et s'il étoit d'humeur à languir sous ma loi,
Ce que je fais pour vous, vous le feriez pour moi.
Quand ma cousine aussi daigne oüir ma harangue,
A lui parler de vous je prépare ma langue;
De mon zéle assidu son esprit est confus;
Eussiez-vous des défauts, j'en ferois des vertus.
Je la charme par là: (car je sçai par moi-même
Qu'on oblige une fille en loüant ce qu'elle aime;
Et que lorsqu'un amant s'est rangé sous nos loix,
Qui nous vante sa grace applaudit notre choix.)
J'ai cent fois d'Amarante affermi la tendresse;
Et du tendre Damis si j'étois la Maitresse,
Peut-être que......

DAMIS.

Peut-être en amour n'eſt pas bon.
Vous m'aimeriez peut-être, & peut-être que non.
Quand d'un cœur une fois l'amour s'eſt rendu maître,
Il ne veut rien devoir au ſecours d'un peut-être;
Et quand d'une Maitreſſe on ſouhaite la main,
Un bonheur dont on doute, eſt un malheur certain.
De ma cher Amarante un ſemblable peut-être....

CLITIE.

Amarante vous aime, & j'ai ſçû le connoître.
A pouvoir de ſa bouche arracher cet aveu,
Vous n'aurez point de peine, ou vous en aurez peu:
Adieu mon cher; ſouffrez qu'un moment je vous laiſſe.
Je viendrai vous rejoindre avec votre Maitreſſe.
A certaine Marquiſe elle donne à dîner,
Et touchant ce repas j'ai quelque ordre à donner:
Entre amis tout s'excuſe; & chacun s'accommode..

DAMIS.

Je m'en vais; je vois bien que je ſuis incommode;
Sur le ſoir Amarante aura plus de loiſir.....

CLITIE.

Vous n'auriez qu'à nous faire un pareil déplaiſir!
Ma charmante couſine en ſeroit ſi ſurpriſe.....

DAMIS.

Mais paroître en desordre auprès d'une Marquise ;
M'exposer de la sorte à des yeux délicats !

CLITIE.

Si Damis l'apprehende, il ne la connoît pas.
Vous ne vîtes jamais Dame plus incommode.
Jusqu'au ton de la voix elle observe la mode ;
A la nature même elle impose des loix ;
En user autrement c'est sentir le Bourgeois.
Jamais ce qui vous plait n'a l'honneur de lui plaire ;
Ce qu'on croit naturel lui paroît trop vulgaire ;
Et c'est à cette belle une espece d'affront
Que de boire & manger comme les autres font.
Aussi quoiqu'elle fasse à toute heure on la jouë ;
Mais alors qu'on la raille, elle croit qu'on la louë :
Elle tourne à son gré tous les mots qu'on lui dit ;
l'on rit de la voir [illegible], c'est que l'on l'applaudit ;
Quand on la contrefait, elle croit qu'on l'imite ;
Elle affecte des mots qu'elle seule debite ;
Et comme si son ame agissoit par ressorts,
Son esprit se démonte aussi-bien que son corps.
Sur tout ce qui la choque on sçait bien qu'elle glose ;
Mais lui plaire & déplaire est une même chose.

Vos soupirs à ses yeux ne sont pas adressez ;
Amarante vous aime ; & cela c'est assez.
Jusqu'au revoir.

DAMIS.

Ma joye est enfin apparente....

## SCENE II.

LE COMTE, DAMIS.

LE COMTE *en entrant.*

HO ! quelqu'un ! fait-il jour chez la belle Amarante ?
Ah, Ah ! C'est toi, Baron : ne fais pas le surpris.
Et depuis quand, mon cher, es-tu donc à Paris ?
Parbleu, de ton voyage, il faut dire la cause :
Entrons.

DAMIS.

Tu peux entrer ; mais pour moi, je ne l'ose.
On habille Amarante, & je viens de sçavoir
Que dans quelques momens j'aurai l'heur de la voir ;
Par respect l'un & l'autre attendons qu'elle sorte.
Mais peut-on me connoître à me voir de la sorte ?

LE COMTE.

Parbleu, Baron, tout autre y seroit attrapé ;

Te voilà, Dieu me damne, assez bien équipé !
Testebleu ! des colets de dentelle de Flandre ?
Justice.

DAMIS.

Quoi !.....

LE COMTE.

Parbleu, je ne veux pas t'entendre.
Justice, Baron.

DAMIS.

Mais.....

LE COMTE.

Mais, Justice.

DAMIS.

Di-moi....?

LE COMTE.

Si tu m'en crois, mon cher, ne vas pas chez le Roi;
Tu n'entrerois jamais dans la Salle des Gardes,
Qu'il ne plut sur ton nez plus de mille nazardes.

DAMIS.

Quoi ! les Gardes.....

LE COMTE.

Baron, moi qui te parle, moi,
Je te dis en ami, si tu vas chez le Roi,
Que tu n'entreras pas sans un Point de Venise....

DAMIS.

Et s'il arrivoit donc que par une ſurpriſe. ......

LE COMTE.

Quelque ſot ! Sur mon ame, on ne me ſurprend point.
J'ai parbleu dépenſé dix mille écus en Point.
Mais le bon de cela, Baron, quand je m'ajuſte,
Pour me tirer du pair, je calcule ſi juſte
Que, parbleu, notre ami, chez les gens comme toi
Quand la mode commence, elle eſt vieille pour moi.
Jl me feroit beau voir des dentelles de Flandre !

DAMIS.

N'ai-je que ce défaut que tu puiſſes reprendre ?
De ces riches colets ſi tel eſt le pouvoir,
Auſſi bien comme toi j'ai moyen d'en avoir :
Mais di-moi dans Paris n'a-t-on pas la franchiſe ?
Ce qui fait l'honnête homme eſt-ce un Point de Veniſe ?
C'eſt un foible avantage à ces gens du bel air,
Qu'emprunter du ſecours pour ſe tirer du pair :
Quand d'un ſang aſſez bon nous avons l'heur de naître,
Notre éclat naturel nous doit faire paroître ;

C'eſt mon ſentiment, Comte ; & tu dois m'avoüer. . . . . .

LE COMTE.

Dieu me damne, Baron, tu te feras joüer.
Prens garde à toi.

DAMIS.

Pourquoi ?

LE COMTE.

Pourquoi !

DAMIS.

Daignes me dire. . . .

LE COMTE.

Par ma foi, cher Baron, ton pourquoi me fait rire ;
Il eſt bon.

DAMIS.

Mais pourquoi. . . . . .

LE COMTE.

Continuë.

DAMIS.

Apprens-moi. . . .

LE COMTE.

On te jouera, te dis-je. Hé demande pourquoi ?
Je t'en prie. Allons donc : Soûtiens ton caractere.

DAMIS.

Ou ſois plus raiſonnable, ou bien ſonge à te taire.

LE COMTE.

On te jouera.

DAMIS.

Di donc quel ſujet on aura.... ?

LE COMTE.

On te jouera, morbleu, parce qu'on te jouera.

DAMIS.

Mais.....

LE COMTE.

Mais prens garde à toi ; car nous avons un homme
Qui fait mieux des portraits que les Peintres de Rome ;
Il vous dépeint, morbleu ! mais je dis traits pour traits :
Il eſt vrai, quelques ſots ne s'en doutent jamais :
Quoi que des ſpectateurs tous les traits y paroiſſent,
Plus ils ſont reſſemblans, moins ils les reconnoiſſent :
Ce qu'on a fait pour eux, leur paroît pour autrui,
Et tel y rit ſouvent de voir rire de lui.

DAMIS.

A ce compte, ce Peintre en badins vous erige !
Mais ſe voit-on joüer, ſans que l'on ſe corrige ?
En eſt-il d'aſſez ſots pour ne pas s'abſtenir?...

LE COMTE.

S'il eſt des ſots ? ma foi, tu m'en fait ſouvenir
De ſots; pour t'en montrer, & de plus d'une eſpéce,
Si tu veux dès tantôt nous irons voir ſa Piéce.
Mais il faut, notre cher, me promettre ce point,
Si tu vas autre part, que tu ne riras point.

DAMIS.

Pourquoi cela ?

LE COMTE.

Pourquoi ! Je ne puis te le dire.
On m'a dit ſeulement que c'eſt là qu'on va rire;
Et j'ai fait, teſtebleu, des ſermens qui tiendront
De ne rire jamais qu'où les autres riront.

DAMIS.

Moi qui hais ta maniere, & qui ſuis équitable,
Je ris quand j'ai de rire un ſujet raiſonnable;
Et je tiens que tout homme, à moins d'être brutal,
Doit rire de la choſe, & non pas du ſignal;
Car tu ris de voir rire, & ma foi je parie.....

LE COMTE.

Et de quoi donc, Baron, prétens-tu que je rie ?

DAMIS.

De quelque endroit riſible où paroiſſe l'eſprit.

LE COMTE.

Parbleu ! l'endroit risible est l'endroit où l'on rit.
Je le soutiens.

DAMIS.

Soutiens, je suis prêt d'y souscrire.
Mais rit-on de l'endroit, quand on rit d'y voir rire?
Pour juger d'un ouvrage il faut lire......

LE COMTE.

En effet !
Et voit-on en lisant les grimaces qu'on fait ?

DAMIS.

Cette Piéce......

LE COMTE.

Ma foi, j'en ai fait deux lectures ;
Mais je n'y puis trouver ces plaisantes postures,
*Eh, parlez, dépêchez, vîte, promptement, tôt.*
On appelle cela réciter comme il faut.
Verra-t-on en lisant, fut-on grand Philosophe,
Ce que veut dire un *Ouf* qui fait la catastrophe ?
Baron, *Ouf* ! Que dis-tu de cet *Ouf* placé-là ?
Par ma foi, cher Baron, il faut voir tout cela.
Viens-y tantôt, mon fils, tu verras si j'impose.
Mais venons au voyage, & m'en apprens la cause ;
On habille Amarante, & tu peux en deux mots...

DAMIS.

Sa divine beauté m'a ravi le repos.
De l'oser déclarer la douceur m'eſt permiſe ;
Chacun ſçait qu'à Damis Amarante eſt promiſe.
Et depuis mon départ juſques à mon retour,
Mille écrits de ſa main ont flatté mon amour.
La voici.

---

## SCENE III.

### AMARANTE, CLITIE, LE COMTE, DAMIS.

AMARANTE *à un Page.*

Demeurez pour nous donner des ſiéges.

LE COMTE.

Notre ami le Baron eſt tombé dans vos piéges ?
Comment Diable ! il vous aime, & vous n'en diſiez rien.
Finette !

AMARANTE.

Je croyois que vous le ſçaviez bien.
Damis m'aime, je l'aime ; en eſt-ce aſſez ?

CLITIE.

Cousine,
Il n'appartient qu'à lui d'aimer à la sourdine ;
La Marquise Oriane a des appas si doux. . . . .

LE COMTE.

A propos d'Oriane, elle dîne chez vous ;
J'y dîne aussi ma chere, & je suis de la bande ;
Sans façon.

AMARANTE.

Trop d'honneur.

---

## SCENE IV.

PETIT-JEAN, AMARANTE LE COMTE, DAMIS, CLITIE.

PETIT-JEAN.

Madame, on vous demande.

AMARANTE.

Nous voulons être seuls, retourne sur tes pas ;
Si c'est quelque fâcheux, di que je n'y suis pas.

ORIANE.

La voit-on, Madame ?

PETIT-JEAN.

Oüi ; mais je crains qu'elle crie.
Sivous êtes fâcheuse elle sera sortie.

ORIANE.

Di que c'est Oriane.

PETIT-JEAN.

Attendez donc un peu.
Voilà qui c'est, Madame ; entrera-t-elle ?

AMARANTE.

O Dieu !
C'est Madame !

ORIANE.

Servante à ma toute adorable.

AMARANTE.

Holà ! qu'on se dépêche, & qu'on couvre la table ;
Puisque voilà Madame, il est temps de servir.

*Chacun se sied.*

ORIANE.

Quel est ce Gentilhomme ? Il est fait à ravir !

AMARANTE.

C'est le Baron Damis.

ORIANE.

A qui vous devez être,
Madame ?

AMARANTE,

Oüi, Madame.

ORIANE.

Ah! je veux le connoître.

DAMIS.

N'eût été que j'ai craint de vous être ſuſpect,
J'euſſe précipité l'offre de mon reſpect;
Madame, & déſormais je prétens que mon zéle...

ORIANE,

Certes, ſa mignature eſt parfaitement belle.

CLITIE.

Mignature! mon Dieu, que ce mot eſt bien dit!
Et qu'il faut pour le dire avoir bien de l'eſprit!
Je ſuis au déſeſpoir de ne pas le comprendre.

LE COMTE.

Elle n'apperçoit pas ta dentelle de Flandre,
Baron.

ORIANE.

O mon Dieu, fi? Chez le monde choiſi,
Des beautés à la mode il faut être ſaiſi.
La plus claire dentelle eſt la plus en uſage;
Et le Point de Veniſe aſſaiſonne un viſage.

CLITIE.

Couſine, que Madame a de jolis détours;
Et que cet aſſaiſonne aſſaiſonne un diſcours!

En effet, fi ; votre ame eſt une mal appriſe ;
Comment ? faire l'amour, ſans un Point de Veniſe!

DAMIS.

Pour être en galant homme il faut donc de ce Point ?

LE COMTE.

Je l'ai dit, Dieu me damne, & ne m'en dédis point ;
Il en faut pour paroître ; & de plus notre Singe
Fait un nouveau tableau qui ſera tout de linge.
Je ne t'en avertis que de peur d'accidens ;
S'il te voit, ſur mon ame, il te mettra dedans.
Rien n'échape à ſa plume ; & dedans ſa critique,
Il n'eſt point de gros dos que ſa langue ne pique :
A joüer tout le monde il a tant de penchant. . . .

ORIANE.

Hai, hai, hai !

AMARANTE.

Qu'avez-vous ?

ORIANE.

Que vous êtes méchant ;
Monſieur le Comte !

LE COMTE.

Moi ?

ORIANE.

Je n'en puis plus, vous dis-je.

AMARANTE.

AMARANTE.

Ho, quelqu'un !

ORIANE.

Ne bougez.

AMARANTE.

J'ai peur qu'on vous néglige ;
Un si prompt accident vous peut être fatal.

ORIANE.

Il m'a fait souvenir que je me porte mal.
Hyer dans une visite il se trouva des Dames
Qu'Alcidon régala de l'Ecole des Femmes ;
Et qui d'intelligence avecque mon destin
Ne voulurent jamais en entendre la fin :
Comme si pour me perdre elles eussent fait pacte,
On fit cesser la Piéce après le second Acte ;
Et je ne remarquai des risibles endroits,
Que celui de la soupe où l'on trempe les doigts.
Dans un chagrin mortel ce caprice me plonge.

CLITIE.

Voyez, comme les maux viennent sans qu'on y songe.

LE COMTE.

Dans mon ame j'enrage.

AMARANTE.

Et pourquoi ?

LE COMTE.

Tout exprès
La Marquiſe y couroit pour voir le *Le* d'Agnès.

ORIANE.

Je l'ai vû ; que je l'aime, & que j'en ſuis contente !
Ce *Le* c'eſt une choſe horriblement touchante,
Il m'a pris *Le*. . . . ce *Le* fait qu'on ouvre les yeux.

LE COMTE.

Oüi, ce *Le*, Dieu me damne, eſt un *Le* merveilleux :
Quand je vis que l'Actrice y faiſoit une poſe,
Je crus que l'innocente alloit dire autre choſe.
Et le ruban, ma foi, je ne l'attendois pas.

ORIANE.

Et ce *Le*, pour Madame eut-il beaucoup d'appas ?

AMARANTE.

J'en dirois mon avis ne pouvant m'en défendre ;
Mais qui s'en reſſouvient prit plaiſir à l'entendre ;
Et moi, de qui l'eſprit s'en eſt peu ſoucié,
A peine l'eûs-je appris que je l'eûs oublié.

ORIANE.

A le revoir pour moi je ſerois toute prête ;
Ce *Le* toute la nuit m'a tenu dans la tête,
Ma chere : auſſi ce *Le* charme tous les Galands.

LE COMTE.

En effet, j'en vois peu qui ne donnent dedans.
La beauté de ce *Le* n'eut jamais de seconde.

CLITIE.

Il est vrai que ce *Le* contente bien du monde;
C'est un *Le* fait exprès pour les gens délicats.

AMARANTE.

Elle est maligne, au moins; ne vous y fiez pas.
Car je sçai que ce *Le* lui paroît détestable.

CLITIE.

Il est vrai, ma cousine, il me semble effroyable;
Mais ce *Le* par Madame est si bien appuyé,
Que je meurs de regret qu'il nous ait ennuyé.
Le parti qu'elle prend est celui que j'embrasse;
Tout ce que dit Madame est de si bonne grace,
Que je veux la prier de ne pas s'irriter
Si je fais mes efforts pour la bien imiter.
Sa galante façon s'insinuë en mon ame.

ORIANE.

O Madame!

CLITIE.

O Madame!

ORIANE.

O Madame!

CLITIE.

O Madame !

ORIANE.

Quoi ! me railler chez vous, Madame ! Ah ! je vois bien. . . . . .

CLITIE.

Vous le dites, Madame, & vous n'en croyez rien.

ORIANE.

Aſſurément Madame. . . . . .

CLITIE.

Aſſurément. . . . .

LE COMTE.

Marquiſe,
Sçavez-vous quelles gens le Matois ſatyriſe ?
Des Marquis.

DAMIS

Des Marquis ! Il aſpire ſi haut. . . . ?

LE COMTE.

Je t'en vais montrer trois chapitrés comme il faut.
J'ai la clef de ſa Piéce.

AMARANTE.

Imprimée.

LE COMTE.

Imprimée.

Ho ! mes Laquais ; Picard, Bearnois, la Ramée.

*Un Laquais vient, & le Comte lui dit.*

Sous la tapisserie, audessous du miroir,
Tu verras cette clef, je l'y mis hier au soir.

*A Damis.*

Je croyois, palsembleu ! mériter ta croyance,
Baron.

DAMIS.

Quand une chose a si peu d'apparence...

LE COMTE *à son Laquais.*

Vas querir cette clef, & me l'apporte ici.

*Le Laquais sort.*

*A Damis.*

Incredule Baron tu seras éclairci.
Mais.....

AMARANTE.

Mais quoi ? Du critique on connoît la coutume.
A ma Muse peut-être il donne un coup de plume ;
Avoüez ; vous riez ; je le verrai bientôt.

LE COMTE.

*Et femme qui compose en sçait plus qu'il ne faut.*
C'est vous.

AMARANTE.

C'est moi ?

LE COMTE.

C'est vous.

AMARANTE.

Ce n'est pas qu'il m'importe ;

Mais l'Auteur est hardi d'en user de la sorte.

Il me doit du respect, il a dû le sçavoir.

## SCENE V.

### PETIT-JEAN, AMARANTE, ORIANE, CLITIE, LE COMTE, DAMIS.

PETIT-JEAN.

Un Monsieur est là bas qui demande à vous voir,

Madame.

AMARANTE.

Quel est-il ce Monsieur ?

PETIT-JEAN.

C'est un homme.

AMARANTE.

Et ne t'a-t'il pas dit, sot, comment on le nomme ?

PETIT-JEAN.

Le Chevalier de chose... Et là ?....

AMARANTE.

Qui, Dorante ?

PETIT-JEAN.

Oüi.

AMARANTE.

Qu'il entre. *A Damis.*

Il vous connoît.

DAMIS.

Oüi, Madame.

---

## SCENE VI.

DORANTE, DAMIS, AMARANTE, LE COMTE, CLITIE, ORIANE.

DORANTE *voyant Damis.*

C'EST lui !

Oüi, c'est lui.

LE COMTE *à Damis.*

De te voir sa surprise est extrême.

DORANTE.

Eſt-ce toi, Baron?

DAMIS.

Oüi.

DORANTE.

Quoi! c'eſt toi?

DAMIS.

C'eſt moi-même.

DORANTE.

Comment te portes-tu, vieil ami? Touche-là.
Tu viens *incognito* voir l'objet que voilà?

DAMIS.

Il eſt vrai.

DORANTE.

Dieu me damne, il eſt beau comme un Ange,
Cet objet.

AMARANTE.

Chevalier, mon Dieu, point de loüange;
Un homme comme vous, Critique au dernier point,
Fait aſſez de plaiſir quand il ne médit point.
La critique eſt blâmable après tout, & j'avouë...,

DORANTE.

Ce que vous blâmez-là, tout le monde le louë.

Il eſt vrai, je critique, & je m'en trouve bien;
De bien faire ma Cour c'eſt l'unique moyen:
La Satyre eſt en régne & le Point de Veniſe;
Et le reſte on le nomme une pure ſottiſe.

DAMIS.

Et pour plaire à préſent il ne faut en ce cas.....?

DORANTE.

Que de la médiſance, & de riches rabats.
Je plais auſſi, Dieu ſçait.

DAMIS.

Toi, plais-tu? Choſe vraye?

DORANTE.

Si je plais? Ce colet eſt le moindre que j'aye.
J'ai ma foi chez le Roy de ſecrets ennemis
Mutinés contre moi de me voir ſi bien mis:
Moi, qui vois leur envie, & qui ſçai leur bêtiſe,
J'achete ſi ſouvent quelque Point de Veniſe,
Que pour mieux les punir d'avoir cru m'outrager,
Je me ruine exprès pour les faire enrager;
Dieu me damne. Voi donc ſi je plais. Pour médire,
Tu te peux informer ſi Dorante s'en tire.
On me craint ſur mon ame; & je paſſe en tous lieux

Pour un des Courtiſans qui critiquent le mieux ;
Mais auſſi, je fréquente & je joue à la paume
Avec le médiſant le meilleur du Royaume.
Le Compére vous drape, & vous mord en riant ;
C'eſt de nos Courtiſans le démon foudroyant ;
Il les pique.

AMARANTE.

A la fin, craint-il point qu'on s'en choque ?
J'en ſçai un enragé, dont ſouvent il ſe moque.
A ſon meilleur ami, je veux bien l'avoüer.

DORANTE.

J'en ſçai vingt trop heureux de ſe laiſſer joüer ;
Oüi, j'en ſçai de ravis qu'on leur faſſe la guerre ;
Témoin trois l'autre jour qu'on nommoit du Parterre ;
Et qui dans une Loge, où chacun les voyoit,
Rioient comme des foux de ce qu'on les joüoit.
Auſſi, loin qu'au Critique aucune ame s'oppoſe,
Auſſi doux que du lait il faut boire la choſe ;
On ne peut l'attaquer ſans en être marri.
De tous nos Turlupins c'eſt un homme chéri ;
Contre qui que ce ſoit ils prendront ſa défenſe.

DAMIS.

Et ces ſortes de gens vous impoſent ſilence ?

Ce que Paris peut-être a de plus odieux,
Des Turlupins? ....

LE COMTE.

Baron, tu pourrois parler mieux;
J'en ſuis un.

DAMIS.

Qui, toi?

LE COMTE.

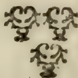
Moi.

DAMIS.

Mais, l'ami, tu te blâmes.

LE COMTE.

Et oui, oui. Dans la clef de l'Ecole des femmes,
Tu verras qui de nous a le plus de raiſon;
Je ſuis le Turlupin de la moindre maiſon;
Tous les autres ..... mais tien, mon Laquais me l'apporte.



## SCENE VII.

### LA RAME'E, LE COMTE, DAMIS, AMARANTE, DORANTE, CLITIE, ORIANE.

LA RAME'E *au Comte.*

JE n'ai point vû de clef que la clef de la porte.

LE COMTE.

Peste, le sot !

DAMIS.

Sçait-il ce que c'est que cela ?

LE COMTE.

Je te jure, Baron, qu'elle est en ce lieu-là.

LA RAME'E.

Je gage que non.

LE COMTE.

Paix.

DAMIS.

Croi-moi, Comte, allons, gage.

LE COMTE.

L'un de nous deux, Laquais, est un sot personnage.

LA RAME'E.

Ce n'eſt pas moi, Monſieur.

LE COMTE.

Tais-toi donc, s'il te plaît,
La Marquiſe l'a lûë ; elle ſçait ce que c'eſt.

AMARANTE.

Mais parlez de ſa Piéce, & ſoyez équitable ;
Que vous en ſemble ?

DORANTE.

A moi ? Je la trouve admirable.
Comment la trouves-tu, Comte ?

LE COMTE.

Admirable.

DORANTE.

Et vous ?

ORIANE.

Admirabiliſſime.

AMARANTE.

Entre nous ?

DORANTE.

Entre-nous.

AMARANTE.

Mais là, ſans vous trahir, la trouvez-vous paſſable ?

DORANTE.

Admirable, morbleu, du dernier admirable.

DAMIS.

Je puis, ſans l'avoir vûë, en dire autant que toi.
Quand on loue une Piéce, il faut dire pourquoi;
Et tu dois nous donner une raiſon valable.

DORANTE.

Par plus de vingt raiſons je la trouve admirable.

CLITIE.

Par plus de trente.

DAMIS.

Ecoute; on te croit, ſi tu veux;
Mais de tant de raiſons j'en dirois une, ou deux.

DORANTE.

Te dirai-je pourquoi je la trouve admirable? ....,
Parce que cette Piéce eſt admirable.

LE COMTE.

Diable!
Ta raiſon eſt bonne.

CLITIE.

Ah!

ORIANE.

Je l'allois dire auſſi.

DORANTE.

Il s'en faut rapporter à Monſieur que voici;
C'eſt un Auteur.

## SCENE VIII.

### LIZIDOR, AMARANTE, DORANTE, DAMIS, ORIANE, LE COMTE, CLITIE.

DORANTE *à Lizidor.*

Mon cher, pour contenter ces Dames,
Donnez-nous votre avis ſur l'Ecole des femmes.
Vous verrez ſi la Piéce a pour lui des appas.

AMARANTE.

Oüi, jugez-en.

LIZIDOR.

Madame, on ne m'en croiroit pas;
Et puis, d'en bien juger je ne ſuis pas capable.

DAMIS.

Ah! Monſieur Lizidor vous êtes un fin Diable;
Au ſuccès de l'Auteur vous prenez trop de part.

AMARANTE.

Point; Monſieur Lizidor eſt un homme ſans fard.

J'en croirai bonnement ce qu'il en voudra dire.
On déteste sa Piéce, & chacun la déchire :
Pour moi, qui n'y vois rien que de bien assorti,
Contre tous ces Messieurs, je soûtiens son parti.
Ils ont beau l'abhorrer, je la trouve admirable.

LIZIDOR.

Votre parti, Madame, est le plus raisonnable.
Ce que vous soutenez tout Paris le soutient.

DORANTE.

Bon ! ma foi, c'est bien fait ; la Connoisseuse en tient.

LE COMTE.

Comme tu dis ; bon.

CLITIE.

Bon.

AMARANTE.

J'en parois peu marrie.

DORANTE.

Il vous vient de payer votre raillerie.
Le Seigneur Lizidor est un homme d'esprit.

DAMIS.

Mais Monsieur Lizidor doit prouver ce qu'il dit.

AMARANTE.

S'il la fait trouver bonne il sera fort habile.

LIZIDOR.

En vérité, Madame, il n'eſt rien ſi facile.
Jamais Scéne plaiſante eut-elle tant d'appas
Que la Scéne d'Arnolphe à qui l'on n'ouvre pas ?
N'a-t'on pas pour Alain une eſtime ſecrette,
Quand pour ouvrir la Porte, il appelle Georgette ?

DORANTE.

Ah, ah, ah.

LE COMTE.

Quel Compére !

DORANTE.

Il entend ſon métier.

ORIANE.

A miracle.

CLITIE.

A merveille.

AMARANTE.

Il faut. . . .

DORANTE.

Point de quartier.
Allons, allons.

LIZIDOR.

Enſuite, eſt-il rien qui ne plaiſe
Dans ce que dit Arnolphe à la fille niaiſe ?
Rien de plus innocent ſe peut-il faire voir ?

Il arrive des Champs, & désire sçavoir
Si durant son absence elle s'est bien portée;
*Hors les Puces la nuit qui m'ont inquiétée*,
Répond Agnès. Voyez quelle adresse a l'Auteur;
Comme il sçait finement réveiller l'Auditeur.
De peur que le sommeil ne s'en rendît le maître,
Jamais plus à propos vit-on puces paroître?
D'aucun trait plus galant se peut-on souvenir?
Et ne dormoit-on pas, s'il n'en eût fait venir?

DORANTE.

Tu Dieu!

LE COMTE.

C'est raisonner.

ORIANE.

Divinement.

CLITIE.

Courage.

DORANTE.

Diable! qu'un tel ami fait valoir un ouvrage!

LE COMTE.

Je t'en répons.

LIZIDOR.

Le Grez, n'est-il pas étonnant?
Voit-on rien de si preste, & de si surprenant?
Aucun des Auditeurs osoit-il se promettre

Qu'Agnès sçût seulement ce que c'est qu'une lettre?
Et pour la lettre seule, où l'on voit tant d'amour,
Faut-il pas que l'Auteur ait rêvé plus d'un jour ?
Cependant dans une heure une Innocente extrême,
La compose, l'écrit, & la rend elle-même,
Quoiqu'Arnolphe l'éclaire avec un œil perçant;
Un pareil procédé n'est-il pas innocent ?
Lui voit-on démentir son niais caractére ?

DORANTE.

Ho, ho, Comte.

LE COMTE.

La peste !

ORIANE.

On ne sçauroit mieux faire.

CLITIE.

Je le croi.

DAMIS.

Mais, Dorante, il pouvoit s'affranchir....

DORANTE.

Hé, Baron !

DAMIS.

Si......

DORANTE.

Ma foi, tu ne fais que blanchir.

Près d'un homme si docte on fait mieux de se taire.

LIZIDOR.

Est-il rien de si beau que l'endroit du Notaire ?
Et cet endroit charmanr qu'on a tant admiré,
Avec tout l'art possible est-il pas digéré ?
Le petit Dialogue est d'une adresse extrême :
Car ce que dit Arnolphe, il le dit en lui-même ;
Et les moins délicats sont d'accord de ce point,
Qu'on ne peut pas répondre à ce qu'on n'entend point ;
Cependant par un jeu, dont l'éclat doit surprendre,
L'un ne veut pas répondre à ce qu'il doit entendre ;
Et pour des deux côtés faire voir des appas,
L'autre répond sans peine à ce qu'il n'entend pas.

DORANTE.

C'est tout dire.

LE COMTE.

Fort bien.

CLITIE.

Vivat.

ORIANE.

Il extasie.

DORANTE.

Le Seigneur Lizidor, comme il les mortifie !

AMARANTE.

Je pourrois lui répondre, & je crois entre nous...

DORANTE.

Dieu me damne, Madame, il en ſçait plus que vous.
Des raiſons qu'il vous dit nulle n'eſt conteſtable.

LIZIDOR.

Enfin le dénouëment n'eſt-il pas admirable ?
Le voyage d'Oronte eſt-il pas aſſûré ?
Et le retour d'Enrique eſt-il pas préparé ?
Vous m'allez alléguer que touchant cet Enrique,
On le tire aux cheveux pour quitter l'Amérique ;
Et que durant la Piéce en aucun des endroits
On ne s'apperçoit point qu'il ſoit pere d'Agnès :
Mais il n'eſt point d'Auteurs, dont la plume n'apprenne
Que dans ce qu'on attend il n'eſt rien qui ſurprenne.
Au contraire on croit beau ce qu'on trouve étonnant ;
Et ce qu'on n'attend pas eſt toujours ſurprenant.

DORANTE.

De s'en mieux démêler je défirois le Diable.

LE COMTE.

Répondez, Madame.

DORANTE.

Elle ? Il eſt inſurmontable.

ORIANE.

Il oublie un endroit effroyablement bon,
Où l'on parle d'Agnès qui jouë au corbillon.
Pour moi, quand je l'oüis mon plaiſir fut extrême.

DORANTE.

Vous verrez, ſur ma foi, que c'eſt *Tarte à la crême.*

ORIANE.

Oui, c'eſt *Tarte à la crême* ; & je l'aime d'amour.

LE COMTE.

Parbleu, *Tarte à la crême* a fait bruit à la Cour.

DORANTE.

Pour moi, je ne vois rien qui me charme de même.

AMARANTE.

Qu'y trouvez-vous de beau ?

DORANTE.

Moi ? Rien. *Tarte à la crême,*
Madame.

AMARANTE.

Il faut répondre ; & je voudrois du moins
Que de bonnes raiſons appuyaſſent mes ſoins.
Car enfin pour l'Auteur votre zéle eſt extrême.

DORANTE.

*Tarte à la Crême.*

DAMIS.

Ami, tu dois .......

DORANTE.

*Tarte à la crême*;

Ami.

AMARANTE.

Quoiqu'il en pense, il doit nous être égal;
Il aime trop l'Auteur pour en dire du mal.

DORANTE.

Je soutiens, sans l'aimer, quoique l'envie oppose,
Que sa Piéce tragique est une belle chose.

AMARANTE.

Sa Piéce tragique?

DORANTE.

Oui.

LE COMTE.

Sa Piéce tragique?

DORANTE.

Oui.

AMARANTE.

Je n'ai jamais rien vû de tragique de lui.

LE COMTE.

Ni moi.

LIZIDOR.

Ni moi.

ORIANE.

Ni moi.

DORANTE.

Qu'eſt-ce qu'il repréſente ?

AMARANTE.

Nommez-vous Tragédie une Piéce plaiſante ?

DAMIS.

Tu te moques de nous, Chevalier.

DORANTE.

Pourquoi ?

DAMIS.

Bon !

Appelle-t'on Tragique un Poëme bouffon ?

DORANTE.

Vous blâmez juſtement ce qu'il faut qu'on admire ;
Quoi ! Morbleu, du Tragique où l'on créve de rire.
C'eſt cela qu'on appelle un mélange d'appas.

AMARANTE.

Mais le Tragique eſt noble, & n'a rien de ſi bas.

DORANTE.

Mais je ſçai le Théâtre, & j'en lis la pratique ;
Quand la Scéne eſt ſanglante une Piéce eſt tragique.

LE COMTE.

Oüi.

LIZIDOR.

LIZIDOR.

Sans doute.

ORIANE.

Il est vrai.

DAMIS.

Sans contredit.

AMARANTE.

D'accord.

DORANTE.

Dans celle que je dis, *le petit Chat est mort.*

LE COMTE.

C'est le bien prendre!

LIZIDOR.

Oh, oh!

ORIANE.

Sa remarque est certaine.

DAMIS.

Quoi! le trépas d'un Chat ensanglante la Scéne?

AMARANTE.

Dans une Tragédie un Prince meurt, un Roi.

DORANTE.

*Nous sommes tous mortels, & chacun est pour soi.*
Et je tiens qu'une Piéce est également bonne,
Quand un Matou trépasse, ou quelqu'autre personne.

LE COMTE.

Tu sçais le Théâtre !

LIZIDOR.

Oh !

ORIANE.

Son langage est profond.

DAMIS.

Mais.....

LE COMTE.

Mais répond, répond, répond, répond, répond.

DAMIS.

Quoi ?....

LE COMTE.

Répond donc, Baron.

DAMIS.

Tu penses me confondre ?
Et tu crois.....

LE COMTE.

Par ma foi, tu ne sçaurois répondre.

DAMIS.

Je ne le puis de vrai tant que tu parleras ;
Mais enfin, si....

LE COMTE.

Ma foi ! si, tant que tu voudras.
Sa raison......

AMARANTE.

Sa raiſon eſt aiſée à combattre.

DORANTE.

Il eſt vrai que l'Auteur n'entend pas le Théâtre ?

AMARANTE.

Mais ce n'eſt pas l'entendre, après tout.

DORANTE.

O que non !

Quand un homme en burleſque a ſçû faire un ſermon,
Il me ſemble pourtant qu'on n'eſt pas mal habile ;
L'Auteur prend l'agréable, & le joint à l'utile ;
A ce que veut le peuple il ſe rend complaiſant ;
Et le force de rire en le catéchiſant.

LE COMTE.

Tu Dieu ! Tu l'entens.

LIZIDOR.

Oh !

DAMIS *à Dorante.*

Tu n'as rien dit qui vaille.

DORANTE.

Pourquoi, Baron ?

AMARANTE.

Pourquoi ? Retournons la médaille.
Outre qu'un Satyrique eſt un homme ſuſpect,

Au ſeul mot de ſermon nous devons du reſpect ;
C'eſt une vérité qu'on ne peut contredire.
Un Sermon touche l'ame, & jamais ne fait rire.
De qui croit le contraire on ſe doit défier ;
Et qui veut qu'on en rie, en a ri le premier.

LE COMTE.

C'eſt mal répondre !

LIZIDOR.

Puth !

DORANTE.

Pitoyable Critique !

DAMIS.

Dites donc ce que c'eſt que d'être Satyrique.

DORANTE.

Que d'être Satyrique ?

DAMIS.

Oui.

DORANTE.

C'eſt ſatyriſer.

AMARANTE.

Oui : mais ſatyriſer c'eſt railler, mépriſer.
Ainſi, pour l'excuſer quoique vous puiſſiez dire,
Votre ami du Sermon nous a fait la Satyre :
Et de quelque façon que le ſens en ſoit pris,
Pour ce que l'on reſpecte on n'a point de mépris.

LE COMTE.

Bagatelle !

DAMIS.

Mais, Comte, après tout, je m'engage....

LE COMTE.

Je ſerois bien fâché de t'oüir davantage.
Tu m'as trop fatigué par tes ſottes raiſons.

AMARANTE.

Il ne peut rien répondre à ce que nous diſons.
Mais Dorante ſçait bien qu'on ne peut mettre en doute.

DORANTE.

Moi ? Je n'écoute pas ſi le Comte n'écoute.

DAMIS *au Comte.*

Tu ſçais.....

LE COMTE.

Je n'entens pas.

AMARANTE *à Dorante.*

Je croi......

DORANTE.

Ni moi non plus.

DAMIS *au Comte.*

Mais....

LE COMTE *chante.*

La, la, la, la, la, lare, la, la, la, la, la.

AMARANTE *à Dorante.*

Quoi ! . . . .

DORANTE *chante aussi.*

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DAMIS *au Comte.*

Si. . . . .

LE COMTE.

La, la, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la.

AMARANTE *à Dorante.*

Vous. . . . . .

DORANTE.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

DAMIS.

Ma foi, vous me rendez confus.

AMARANTE.

Pour moi, je les écoute, & je les étudie ;
Car il faut de ceci faire une Comédie.
Je croi que dans son genre elle auroit ses appas.

DORANTE.

A ce dessein, ma foi, je ne m'oppose pas,
Car je sçai que mon rolle y seroit raisonnable.

ORIANE.

Le mien y seroit court, mais assez agréable.

LIZIDOR.

Et le mien, ce me semble, y seroit assez bon.

LE COMTE.

Pour Damis, à merveille, il feroit le bouffon.
La ſotiſe en ſa bouche eſt placée en ſon centre.

*A Amarante.*

Vous ſçavez compoſer, travaillez-y.

AMARANTE.

Moi? Diantre
Je n'ai garde.

DORANTE.

Et qui donc la fera comme il faut?

AMARANTE.

Un ami que je ſçai, qu'on appelle Bourſault.

LE COMTE.

Je le connois; Pécore.

DAMIS.

Il eſt bien chez la Muſe.

LE COMTE.

Il s'amuſe à la Muſe, & la Muſe l'amuſe.

AMARANTE.

Mais les Vers de Bourſault ſont aſſez bien choiſis.

LE COMTE.

Je le ſoutiens, Madame, un Butor pariſis,
Une groſſe Pécore, une pure Mazette.

DAMIS.

Mais où la joueroit-on, quand Bourſault l'auroit faite?

AMARANTE.

A l'Hôtel de Bourgogne, où les plus délicats....

DORANTE.

Ah! je vous promets bien qu'on ne l'y jouera pas:
Le Critique eſt à craindre, on a peur qu'il n'éclate;
Et l'Hôtel de Bourgogne a paſſé ſous ſa patte.
S'ils s'étoient aviſés de vouloir le bourer,
Où les pauvres Acteurs pourroient-ils ſe fourrer?
Toute la Normandie a-t-elle aſſez de pommes
Pour jetter à la téte à ces malheureux hommes!
Ils ne le feront pas, je te le dis encor:
Dieu me damne.

DAMIS.

Ecoutez, je connois Floridor.
Je prendrai ſon avis ſi cela ſe peut faire;
Et je vous l'enverrai s'il vous eſt néceſſaire.
Un petit dénouement eſt utile à cela;
Que faire?

## SCENE IX. & DERNIERE.

PETIT-JEAN, AMARANTE, LE COMTE, DAMIS, DORANTE, LIZIDOR, ORIANE, CLITIE.

PETIT-JEAN.

On a servi ; Madame.

AMARANTE.

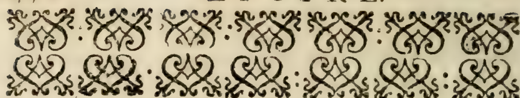
Le voilà.

Je le donne à l'épreuve au plus grand Satyrique.
C'est de cette façon que finit la Critique.
Et les plus dégoutés trouveront des appas,
Quand auprès du Comique ils auront un repas.

FIN.

# LES YEUX
# DE PHILIS
# CHANGÉS EN ASTRES.

## *PASTORALE.*



# A MONSIEUR MONSIEUR LE MARQUIS DE CASTELNAU.

*Monsieur*,

*Puiſque j'ai fait des vœux pour vous durant que vous ſignaliez votre valeur en Hongrie, ſouffrez que je vous faſſe un ſacrifice à votre retour: & ne trouvez pas mauvais que je m'acquitte ſur les bords de la Seine, du ſouvenir dont vous m'honorâtes, quand vous étiez ſur le Danube. Je voudrois que ce que je vous offre, égalât ce que je me plairois à vous offrir: Je ſerois auſſi reconnoiſſant par devoir, que vous êtes obligeant par habitude, & je vous donnerois*

*des louanges qui seroient aussi justes, que les applaudissemens que vous m'avez cent fois donnés étoient généreux. Ce n'est pas,* MONSIEUR, *que je désespere d'être un jour capable de tracer ce que vous promettez : Le succès est presque infaillible, quand la matiére est agréable, & je tire de là une conséquence assurée que lorsqu'il s'agira de répéter ce que la Renommée dira de vous, j'aurai assez d'ardeur pour tout entreprendre, & assez de courage pour tout achever. Faites grace à ce que je fais en faveur de ce que j'ai envie de faire ; & puisque mon inclination m'attache si fortement à vous, ayez la bonté de vous accoutumer vous-même à ne pas trouver mauvais ce que je fais de médiocre, afin de ne pas trouver médiocre ce que je ferai de raisonnable. Du moins,* MONSIEUR, *si rien n'échappe à la délicatesse de votre connoissance, & s'il vous est impossible de déguiser vos sentimens, je consens que vous condamniez la foiblesse de mon génie, pourvû que vous approuviez la force de mon zéle : Aussi bien ne me puis-je rendre recommandable par aucune qualité qui me soit plus chere que l'est celle,*

MONSIEUR,

De votre très-humble & très-obéissant serviteur,

BOURSAULT.



# AVIS
# AU LECTEUR.

MON cher Lecteur, je pense n'avoir pas besoin de t'avertir que les beautés que tu trouveras dans la Piéce que j'expose à ton jugement, ne sont pas toutes de moi. La Métamorphose des Yeux de Philis changés en Astres, est un Poëme qui s'est acquis tant de réputation, & qui a tant fait d'honneur à feu Monsieur l'Abbé de Cérisy qui en étoit l'Auteur, qu'il y a peu de personnes touchées des belles choses, qui ne l'ayent assez lû de fois pour en sçavoir plus de la moitié par cœur. Pour moi, j'avoue que la premiére lecture que je fis de ce bel Ouvrage, me fit naître l'envie de le travestir, & de faire une Piéce de Théâtre d'un Poëme épique. J'avois dessein de me servir de tous les vers, & de n'y en mettre des miens, que pour faire la liaison des Scénes; mais il y a tant de différence d'un Ouvrage où le Poëte parle toujours,

à ceux où il faut que des Acteurs agissent, que les choses les plus tendres paroissent languissantes, à moins qu'elles ne soient animées par la vivacité de l'action. C'est ce qui m'a obligé de donner une sœur à Daphnis, & un frere à Philis, pour suppléer à la stérilité de mon sujet : leurs amours ne servent pas d'un petit ornement à la Piéce ; & tu peux avouer, après la voix publique, que les vers que disent Lisis & Carite à la premiére Scéne du second Acte, ont pour le moins autant d'agrément que ceux de Monsieur de Cérisy ont de force. Ce n'est pas pour faire valoir mes vers que je les étale : comme je n'affecte point de fausse modestie, j'aurois tort d'avoir un vain orguëil : je ne me blâme jamais pour me faire louer, & jamais je ne me loue, de peur qu'on ne me blâme: l'opinion que j'ai de moi n'est ni mauvaise ni bonne : & pour dire les choses comme elles sont, je me persuade que si je sçai trop peu pour rien faire de parfaitement beau, j'en sçai du moins assez pour ne rien faire d'absolument mauvais. Si j'ai donc cité mes vers, c'est pour me justifier de ce que je ne me suis pas servi de tous ceux de Monsieur de Cérisy : je n'en devois point prendre, ou je n'en devois point laisser ; & sans l'indispensable nécessité où je me suis trouvé d'ajouter à cette Piéce des incidens

pour lesquels les vers de cet illustre Auteur n'étoient pas faits, je me serois contenté de coudre des Acteurs à son ouvrage, pour voir si le Théâtre lui seroit aussi favorable que le Cabinet. Je connois de minces Critiques, que je ne veux pas nommer, de peur de parler d'eux, qui ne pouvant me faire pis, m'ont accusé de vol, comme si réciter le Cid, & dire c'est de Monsieur de Corneille, c'étoit lui dérober sa Piéce. Il y en a d'autres qui ont dit que la présence de Diane étoit mandiée, & qu'elle avoit trop peu d'interêt sur la Scéne pour y paroître; mais ils ne considérent pas que la Scéne est établie dans l'Isle de Delos, & que selon la Fable cette Isle étoit consacrée à Diane : toute l'action se passe dans une forêt où cette Déesse avoit coutume de chasser, & je ne vois rien de plus naturel que de rencontrer les gens où ils ont coutume d'être. Je ne veux point nommer Censeurs ceux qui se sont plaints de ce qu'elle n'a que trois Actes. De ce qui ne vaut rien, il faut peu de chose pour ennuyer beaucoup, & je souhaite si désormais je fais des Pièces, qu'elles n'ayent point d'autres défauts que d'être trouvées trop courtes. Outre que j'avois trop peu de matiére pour aller jusqu'à cinq Actes, je vois tant de Piéces qui n'ont pas tout le succès qu'elles méritent, & de qui le quatriéme

& le cinquiéme Actes sont presque toujours trouvés foibles, quoiqu'en effet ils ne le soient pas ; que j'aime mieux en jetter la faute sur ceux qui les entendent, que sur ceux qui les mettent au jour. Il n'y a guéres d'Auditeurs qui puissent entendre mille vers sérieux, quelque beaux qu'ils soient, sans s'ennuyer un peu : l'esprit veut du délassement, & quand un homme a oui trois Actes d'une Piéce grave, il est si fatigué, qu'il lui semble que tout le reste de la Piéce languisse, & c'est lui-même qui languit, puisque s'il étoit possible de jouer le quatriéme & le cinquiéme Actes avant les autres, ils seroient trouvés plus beaux que les trois précédens ; car c'est d'ordinaire dans ces deux Actes que l'enchaînement des intérêts suspend l'esprit,que les passions touchent le cœur, & que le patétique enleve l'ame. Voilà ce que j'avois à répondre aux objections que l'on m'a faites. C'est à toi, Lecteur, à juger de l'Ouvrage & de mes raisons ; je ne te les déduis point pour prévenir les tiennes ; je suis prét à profiter de ta censure, pourvû que tu me l'accordes avec le même zéle que je te la demande. J'ai assez d'ignorance pour avoir pû laisser passer des fautes que je n'ai pas été capable de remarquer ; & je suis encore assez jeune, pour ne point avoir de honte d'apprendre quelque chose.



# PERSONNAGES.

DAPHNIS, Berger de Calcis, Amant de Philis, & frere de Carite.

PHILIS, Bergere de Delos, Maitresse de Daphnis.

LISIS, Frere de Philis, Amant de Carite.

CARITE, Sœur de Daphnis, Maitresse de Lisis.

PHILENE, Pere de Daphnis & de Carite.

MENALQUE, Pere de Lisis & de Philis.

APOLLON, Amoureux de Philis.

DIANE, Sœur d'Apollon.

JUPITER.

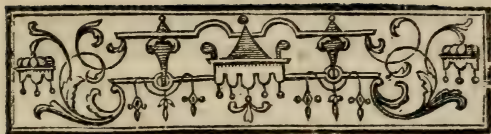
L'AMOUR.

MERCURE, déguisé en Berger.

CLIDAMIS, MENANDRE, } Bergers de Délos.

CHŒUR DE BERGERS.

*La Scéne est dans l'Isle de Délos.*



# LES YEUX DE PHILIS CHANGÉS EN ASTRES.

## *PASTORALE.*

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

DAPHNIS, PHILIS.

DAPHNIS.



BERGERE incomparable, à qui j'offre ma foi,
Laissez & crainte & honte aux vaincus comme moi.
Il sied mal de trembler quand on a la victoire;

Et le Vainqueur ne doit rougir que de sa gloire;
Si toutefois c'est gloire à vos charmes si doux
De faire un prisonnier si peu digne de vous,
Et qui plus honoré que pressé de vos gênes,
Pour unique faveur vous demande des chaînes.
Oui des fers sont l'objet de mon ambition;
Accordez-m'en par grace, ou par punition.
Favorable Maitresse, ou Juge impitoyable,
Arrêtez un Amant, ou liez un coupable;
Et me donnez le sort qu'enfin j'ai mérité
Par un excès d'amour ou de témérité.
Ce discours vous surprend, votre cœur s'en irrite.

PHILIS.

Point; qui que vous soyez, vous avez du mérite.
Mais, malgré le plaisir que j'aurois d'écouter,
Le devoir, plus puissant me force à m'écarter:
Ma raison me prescrit ce qu'il faut que je fasse.
Adieu.

DAPHNIS.

Belle Bergere, écoutez-moi de grace.

PHILIS.

Ecouter vos discours; c'est trahir ma vertu.

*bas, en s'en allant.*

Qu'il est charmant! Lisis, pourquoi m'engageois-tu?

DAPHNIS.

Elle fuit.

## SCENE II.

DAPHNIS, LISIS.

DAPHNIS.

Ah Lisis.

LISIS.

Ah ! Daphnis que ta vûe...

DAPHNIS.

Trop généreux ami, que mon ame est émue !
Je t'aime ; & je sçai bien que tu n'en doutes pas :
Ton heureuse rencontre a pour moi des appas ;
Afin qu'entre nous deux l'amitié s'entretienne,
Tu dois être à ma sœur, je dois être à la tienne :
Mais je me vois contraint par une dure loi,
Ou d'éteindre ma flamme, ou de rompre avec toi.

LISIS.

Quoi, Daphnis ! quoi......

DAPHNIS.

J'entens que ton cœur en murmure ;
Mais, ami, pour me plaindre apprens mon aventure.

Quand d'un ſort ignoré tu ſeras éclairci,
Si je me plains, Liſis, tu me plaindras auſſi.
Je venois à Délos tout rempli d'allegreſſe,
De ton pere & du mien accomplir la promeſſe,
Qui par un double Hymen confondant tous nos droits,
Doit unir nos maiſons par des nœuds plus étroits.
Dans la ſœur d'un ami rencontrant une femme,
Philis ſans la connoître étoit bien dans mon ame;
Quoique la renommée en vante les appas,
On aime rarement ce qu'on ne connoît pas:
Mais je me ſouvenois, pour me la rendre chere,
Et qu'elle étoit ta ſœur, & que j'aimois ſon frere;
Et de notre amitié me faiſant une loi,
Je te voyois en elle, & je l'aimois en toi.
Pour me laiſſer nourrir ma flateuſe penſée,
Ma ſœur avec mon pere étoit plus avancée;
Moi, demeuré derriére entretenant au frais....

LISIS.

Carite eſt arrivée, & j'ai vû ſes attraits.
A ſes charmes puiſſans j'ai rendu mon hommage:
Et je cherche ma ſœur dans ce charmant boccage,
Pour avoir le plaiſir, comme elle a prétendu,
De venir rendre hommage à qui je l'ai rendu.
Que je bénis le jour où ta voix ſans pareille

Pour la premiére fois vint frapper mon oreille !
Quand à l'ombre d'un chêne au-dessous d'un coupeau,
Tu voyois à ton aise égayer ton troupeau ;
Quand un air amoureux qui voloit dans la nue,
De chaque heure du jour célébroit la venue !
Et que ta douce Lyre éveillant les Echos,
Les forçoit à répondre, & troubloit leur repos
Ce jour, le plus beau jour qui jamais puisse naître,
Après t'avoir oüi, je voulus te connoître ;
Du côté de ta voix j'adressai tous mes pas,
Et t'ayant abordé tu ne t'en fâchas pas.
Puis insensiblement te rendant ma visite,
Je parlai de Philis, tu parlas de Carite ;
Et par des nœuds divers desirans être unis,
Tu me promis Carite, & je t'offris Philis.
Ce dessein résolu, nos deux peres l'apprirent ;
Ils en furent charmés, & tous deux nous le dirent:
Et pour comble de gloire en ce bienheureux jour,
L'adorable Carite approuve mon amour.
Ses appas m'ont surpris, Daphnis ; ta modestie
M'en avoit dérobé la meilleure partie ;
Lorsque de nos deux sœurs désignant les portraits,
Tu peignois des défauts où j'ai vû des attraits.
Moi qui fus plus sincére, & qui fus plus fidelle,

Je t'appris que Philis est passablement belle. . . .

DAPHNIS.

Passablement, Lisis ah! rens-moi mon erreur,
Et du doute où j'étois la flateuse douceur.

LISIS.

Mais j'ignore, Daphnis, quel malheur te fait plaindre.

DAPHNIS.

Hé bien, cruel ami, je m'en vais le dépeindre.
Je te l'ai déja dit, mon dessein éclairci,
Si je me plains, Lisis, tu me plaindras aussi.
Assez près de ce lieu, dans un bois agréable,
Que la longue vieillesse a rendu vénérable,
A rêver à ta sœur me trouvant disposé,
En venant à Délos je m'y suis reposé:
A s'asseoir en ce lieu sa beauté sollicite.
Flore l'orne de fleurs, & Diane l'habite.
Tu sçais que dans ce bois un liquide cristal
En tombant d'un rocher forme un large canal,
Qui comme un beau miroir dans sa glace inconstante,
Fait de tous ses voisins la peinture mouvante;
C'est là par un cahos agréable & nouveau,
Que la terre & le Ciel se rencontrent dans l'eau;
C'est là que l'œil souffrant de douces impostures,
Confond

Confond tous les objets avecque leurs figures ;
C'eſt là que ſur un arbre il croit voir des poiſſons ;
Qu'il trouve des oiſeaux auprès des hameçons ;
Et que le ſens charmé d'une trompeuſe idole,
Doute ſi l'oiſeau nage, ou ſi le poiſſon vole.
C'eſt là qu'une Bergere étalant ſes appas,
M'a pris dans des filets qu'elle ne tendoit pas ;
Et que ſans y penſer l'adorable inhumaine ......;

LISIS.

C'eſt ſouvent dans ce lieu que Philis ſe promene.
Là, de peur du Soleil, ſous des arbres touffus ...

DAPHNIS.

Ecoute-moi de grace, & ne m'interromps plus.
Le tréſor le plus beau que la terre poſſéde,
Une beauté divine à qui toute autre cede,
Ce que cet univers a de plus précieux,
Dans ce riant ſéjour s'eſt offert à mes yeux.
Comme on croit aiſément ce qu'on aime à préten-
dre,
Et que d'un doux eſpoir on ne peut ſe défendre,
Quand je conſidérois tant de traits accomplis,
Cette beauté, diſois-je, eſt peut-être Philis.
De la voir ſans obſtacle à l'inſtant je m'efforce.
Tout exprès un vieux chêne entrouvre ſon écorce :
Là je la pouvois voir ſans en être apperçû ;

Et déja dans ſon flanc l'arbre m'avoit reçû :
Mais de mon embuſcade une branche remue ;
Le bruit ſurprend la Nymphe, elle en eſt toute
émue ;
D'une bête féroce elle craint la fureur :
Je ſors du tronc de l'arbre, & la tire d'erreur.
Mais à mon ſeul abord la Bergere ſe trouble ;
Au lieu de ſe calmer, ſa ſurpriſe redouble ;
Et la peur qui l'appelle en des lieux différens,
Rend ſon corps immobile & ſes deſirs errans.
Quiconque en ce ſpectacle eût eu des yeux fidéles,
Eût vû de nouveaux lys & des roſes nouvelles ;
Sur ſon teint d'alebâtre on voyoit mille fleurs ;
Et chaque paſſion y peignoit ſes couleurs.
La crainte qui du cœur montoit ſur le viſage,
A la ſeule blancheur donnoit tout l'avantage ;
Puis la honte au ſecours amenant la rougeur,
Lui rendoit auſſi-tôt les larcins de ſa peur ;
Si bien que reprenant ſa naïve peinture,
Deux effets violens réparoient la nature ;
Et laiſſant dans leur guerre une image de paix,
Rendoient cette beauté plus belle que jamais.

LISIS.

Si c'eſt là ce malheur, tout mon zéle te blâme ... ;

DAPHNIS.

Ah ! que l'heur de mes yeux va coûter à mon ame !
Que je conçois de crainte, & que j'ai peu d'eſpoir !
Que je prévois. . . . Ecoute, & tu vas tout ſçavoir.
Pour connoître, Liſis, ſi ma peine eſt légere,
De ſa perpléxité retirons ma Bergere.
Pour l'en faire ſortir, ſans la mettre en courroux :
Nymphe, ne craignez rien de qui craint tout de
vous,
Ai-je dit ; vos rigueurs peuvent charger de peines
Un eſclave ſoumis qui demande des chaînes ;
Et qui dans les tranſports qu'il oſe mettre au jour,
Avec ceux du reſpect mêle ceux de l'amour.

Au ſeul nom de l'amour, ce miracle des Belles
Fuit, & ſemble ſoudain en emprunter les aîles.
Son erreur lui dépeint ce petit Dieu des Dieux
Auſſi cruel par-tout comme il eſt dans ſes yeux ;
Et ſon cœur, où jamais on ne le vit paroître,
Le conçoit ſeulement tel qu'elle le fait naître.
Mais captif de ſes yeux dont les traits me bleſſoient,
Plus je m'en voyois loin, plus mes liens croiſ-
ſoient,
Je pouſſois ſur ſes pas des ſoûpirs tout de flamme ;
Je ſentois qu'avec elle, elle m'emportoit l'ame ;
Au lieu, mon cher Liſis, qu'en voyant ſes appas,

Je ſentois ce qu'on ſent quand on ne ſe ſent pas,
A mon amour enfin la voyant ſi cruelle,
J'allois ſuivre mon cœur qui fuyoit avec elle,
Et l'allois conjurer, ſi mes vœux la touchoient,
D'accepter un tribut que ſes yeux m'arrachoient:
Quand t'ayant rencontré, j'ai ſenti que ton zéle
M'eſt venu reprocher que j'étois infidéle;
Et que c'étoit manquer à ce que je te doi,
Que trahir ma parole & violer ma foi.
Vois à notre amitié ce qu'il faut que j'immole.
Je dois être à ta ſœur ſur ta ſeule parole;
Je ne la vis jamais, mais j'oſois préſumer
Que t'aimer tendrement c'étoit preſque l'aimer.
A ce zéle équitable un obſtacle s'oppoſe.
Si l'effet m'en déplaît, j'en adore la cauſe.
Ne me reproche point que je manque de foi;
Liſis, je ſuis injuſte, & le ſuis malgré moi.
En vain à la garder mon remords me convie,
Nous devons deux tributs, la franchiſe & la vie:
Mais le temps de payer eſt dans la main du ſort;
Et l'amour a ſon heure auſſi-bien que la mort.
Ah! Liſis, quel effort ma foibleſſe me coute!

LISIS.

Ami, parle plus bas, car je crois qu'on t'écoute;
J'entens du bruit.

## SCENE II.

### CLIDAMIS, LISIS, DAPHNIS.

CLIDAMIS.

LISIS, je cherchois à vous voir.

LISIS.

Vous ?

CLIDAMIS.

Oui, j'ai quelque chose à vous faire sçavoir;
Cela presse.

LISIS.

Parlez, vous pouvez tout m'apprendre.

CLIDAMIS.

Mon respect me fait taire; on pourroit nous entendre.

LISIS.

Bannissez cette crainte & quittez ce respect;
Le Berger que voilà ne peut m'être suspect;
Je n'ai point de secret qui pour lui doive l'être:
C'est l'ami le plus cher que je puisse connoître;
C'est Daphnis.

CLIDAMIS.

C'est Daphnis? Je ne l'ai jamais vû;

J'eusse moins hésité si je l'eusse connu.
Si Philis vient ici, dites-lui qu'elle fuye.
D'être absent de sa vûe un Dieu même s'ennuye ;
Apollon qu'elle charme idolâtre ses yeux,
Et pour lui rendre hommage abandonne les Cieux :
Pour la voir sans obstacle & pour mieux la surprendre ;
Dans un nuage épais ce Dieu vient de descendre ;
De sa route céleste il a vû ses attraits.
Quatre petits Amours lui décochent des traits.
Ces ennemis du jour, pleins de flamme & de gloire,
Suivent leur prisonnier en chantant leur victoire :
De leur douce harmonie ils pénétrent les airs ;
Et la Déesse Echo répond à leurs concerts.
Mais j'apperçois Philis, qui dessus la fougére.... ?

DAPHNIS.

Ah, Lisis !

LISIS.

Tu pâlis !

DAPNIS.

C'est ma même Bergére :
C'est elle à qui mes vœux viennent d'être suspects ;
Elle à qui j'ai rendu d'inutiles respects ;
Et c'est ta Sœur ! hélas ! tout va m'être contraire.
Car enfin je l'adore ; & je crois lui déplaire ;

Et ce qui pour ma flamme eſt encor plus fatal,
Le Deſtin dans un Dieu me fait craindre un Rival.
Philis l'attend, hélas!

LISIS.

Philis doit ſe contraindre.
Quoiqu'ait dit ce Berger, tu n'en as rien à craindre.
Si pourtant de ma foi ton amour peut douter,
Pour en être éclairci tu peux les écouter:
Ce bois t'ouvre ſon ſein; entre dans ce lieu ſombre.
Ton rival qui s'avance eſt ennemi de l'ombre;
Et de quelques clartés que ce Dieu ſoit pourvû,
Tu pourras les entendre, & ne pas être vû.
Je te ſuis.

## SCENE IV.

### APOLLON, PHILIS.

*Daphnis, Liſis & Clidamis, cachés.*

APOLLON.

A Regret j'interromps votre joye:
Mais quoique je la trouble, il faut que je vous voye.
Ma préſence vous bleſſe, & je ſçai mon devoir;
Mais quand on vous a vûe, on vous veut toujours voir.

J'ôte la nuit ailleurs, & je l'ai dans moi-même,
Quand mon œil qui voit tout, ne voit pas ce qu'il aime;
Et je maudis le sort qui contre la raison
M'ordonne de courir, quand je suis en prison.
Vous le sçavez, Philis, je descendois dans l'onde,
Et je me préparois à voir un autre monde,
Pour porter dans un Char qui traverse les eaux
Les richesses du jour à des peuples nouveaux;
Quand mes yeux languissans & ma triste paupiére
Qui jettoient à longs traits des restes de lumiére,
Virent votre beauté digne de mille Autels,
Et d'un regard mourant prirent des feux mortels.
Que me servit pour lors de vous trouver si belle!
Fidéle à la nature, à moi-même infidéle,
Il fallut fuir l'objet qui me rendroit heureux;
Il fallut être absent aussi-tôt qu'amoureux.
Mais pendant que mes yeux alloient payer au monde
L'adorable tribut d'une clarté féconde,
Mon cœur impatient retournant sur mes pas
En rapportoit un autre à vos divins appas.
Ce cœur dans les regrets dont vous fûtes la source,
Pour hâter son retour précipita sa course,
Puis revint par amour, autant que par devoir,

Et pour donner le jour & pour le recevoir.
Je redoublai pour vous ma chaleur coutumiére ;
Je marchai tout couvert de traits & de lumiére ;
Et forçant les forêts qui cachoient tout mon bien,
J'éclairai leur ſecret pour déclarer le mien.
Je vous vis ; je parlai ; vous apprîtes ma peine.
Mais d'un ſoupir d'amour j'allumai votre haine :
Par vos moindres diſcours je connus clairement
Que c'étoit vous charmer que vous voir rarement.
Plus vos plaiſirs ſont grands, plus je goute de joye.
Mais, Philis, pour vous plaire eſt-ce l'unique voye ?
Et de ma flamme, hélas ! vous ayant fait l'aveu,
Pouvez-vous trop me voir, moi qui vous vois ſi peu ?
Moi qui brûle pour vous, moi qui pour vous ſoupire ?

PHILIS.

Divin Aſtre du jour je vous ai laiſſé dire ;
Et je vais vous répondre avec tout le reſpect
Qu'imprime dans mon cœur votre adorable aſpect.
Pour ne pas être injuſte aux deſſeins que vous faites,
Remontez juſqu'à vous, & voyez qui vous êtes ?
Et pour vous dérober à de juſtes ennuis,

Descendez jusqu'à moi, vous verrez qui je suis.
Laissez-moi vous aimer, sans chercher à vous plaire;
Conservez d'Apollon le sacré caractére.
Elevez vos désirs en un plus digne lieu;
Et ne profanez pas la dignité d'un Dieu.
Que l'erreur vous séduise, ou l'amour vous abuse,
Pour le Dieu des Saisons, ce n'est pas une excuse;
Et de quoi qu'il se flate en ce rang glorieux,
Les vertus des mortels sont les vices des Dieux.
Lorsqu'à moi seule aussi votre amour vous attache,
L'équitable destin de ce lieu vous arrache,
Et d'éclairer ailleurs vous impose la loi,
Pour s'épargner l'horreur de vous voir près de moi.

APOLLON.

A m'en plaindre, Philis, la pitié vous convie.
Quand j'ai l'heur de vous voir le destin me l'envie;
Et pour comble de peine en de si rudes coups,
Le destin pour me perdre est d'accord avec vous.
Si j'ai pû me cacher à l'horreur des prodiges,
Et laisser de moi-même à peine des vestiges;
Si plutôt que de voir de noires actions,
J'ai manqué de promesse à tant de Nations;
A mes justes désirs ne formez point d'obstacle,
Quand je veux plus d'un jour éclairer un miracle,
Et joindre pour l'honneur d'une rare beauté,

Aux feux de mon amour un moment de clarté.
Qu'au bonheur de mes feux le destin seul s'oppose ;
Mais n'armez point contre-eux la beauté qui les cause ;
Laissez-les éclater sans vous mettre en courroux ,
Et souffrez-les en moi, puisqu'ils sont nés de vous.
A mes brûlans transports laissez toucher votre ame;
Ayez moins de froideur pour un cœur tout de flamme ;
Cessez......

PHILIS.

Vous le dirai-je, ardent Pere du jour ?
Cette froideur visible est un effet d'amour.
L'image d'un mortel dans mon ame tracée
Fait qu'une Déïté , n'y peut être exaucée :
Ce n'est pas qu'à mes yeux ce mortel ait paru.
Mais l'amour me l'a peint, & mon cœur l'en a cru.
J'ai pour lui de l'estime , & j'en crois être aimée.
Vous pourriez me charmer , s'il ne m'avoit charmée ;
Mais je ne puis offrir des biens que je n'ai plus ,
Et les dons que j'ai faits m'obligent au refus.

APOLLON.

Un mortel fait obstacle à l'espoir qui me flate !
Osez-vous me le dire , impitoyable Ingrate !

De la beauté que j'aime on me voit mépriſé ;
Et vous dites qu'un autre en eſt favoriſé !
Des appas que j'adore, il a fait des conquêtes !
Songez-vous bien, Philis, à l'aveu que vous faites ?
Et quand même à vos vœux je pourrois conſentir,
Y pourriez-vous ſonger, ſans vous en repentir ?
Rien n'ébranle votre ame ! ô Ciel eſt-il poſſible ?
Adieu ; je ſçai, cruelle, où vous êtes ſenſible ;
Vos attraits de mon cœur n'étant pas effacez,
Si ce cœur vous reſpecte, il croira faire aſſez.

---

## SCENE V.

### DAPHNIS, PHILIS, LISIS, CLIDAMIS.

DAPHNIS *à Philis.*

SI je ſuis ce mortel ſur qui tombent vos graces,
Qu'il doit m'être bien doux d'écouter ces menaces !
Que Daphnis qui vous aime en paroît glorieux ;
Et que ſon ſort eſt beau s'il allarme les Dieux !

PHILIS *à Lisis.*

Eſt-ce Daphnis, mon Frere?

LISIS.

Oui, ma Sœur, c'eſt lui-même.
Mais veuez rendre hommage à Carite que j'aime.
Et qu'enſuite l'Hymen, comme il nous l'a promis,
Nous méne tous enſemble où l'amour eſt permis.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LISIS, CARITE.

LISIS.

PENDANT que dans ce bois ces amans se reposent,
Qu'à s'aimer tendrement leurs ames se disposent,
Laissons un libre usage aux aimables discours
Dont ces cœurs enflammés nourrissent leurs amours.
Pour nous entretenir cherchons un lieu commode,
Mais de ces deux amans imitons la méthode.
En suivant leur exemple, unissons nos deux cœurs ;
Et parlons de nos feux, puisqu'ils parlent des leurs.
Sans sçavoir votre choix, vous me fûtes promise,
Mais ne présumez pas que je vous tyrannise.
Quoiqu'un frere ait promis, mon espoir le plus doux

Eſt de vous mériter ſi je dois être à vous.
Je connois à quel prix j'ai le bien de prétendre,
Mais je veux l'obtenir & non pas le ſurprendre.
Quand on n'a rien en ſoi que de beau, de charmant,
D'ordinaire à votre âge on a fait quelque amant.
Dans l'aveu que j'attens j'ai ſujet de tout craindre;
Mais je vous aime aſſez pour ne pas vous contraindre:
Et ſi quelqu'autre flamme eſt contraire à mes feux,
Sans eſpoir d'être à vous, vous aurez tous mes vœux.
Je dirai ſeulement en parlant de Carite,
Pour en être l'époux j'eus trop peu de mérite;
Et ſi la plainte eſt juſte en de ſemblables coups,
Je me plaindrai du ſort, ſans me plaindre de vous.
A quelqu'autre Berger ſi l'amour vous enchaîne...

CARITE.

Je le connois, Liſis; ma préſence vous gêne.
Mais ſi j'ai de votre ame altéré le repos,
Vous ſçavez que Calcis n'eſt pas loin de Délos.
Mon frere en mon abſence engagea ma franchiſe;
Vous parûtes charmé quand je vous fus promiſe;
Mais le Croiſſant depuis a paru quatre fois:

Et bien peu de Bergers ſont conſtans quatre mois.
De vos feintes ardeurs je découvre l'adreſſe ;
Vous vous êtes ſoumis à quelqu'autre maitreſſe,
Liſis.

LISIS.

Le croyez-vous ?

CARITE.

Si je le crois ?

LISIS.

Hélas !
Faites moins d'injuſtice à vos divins appas ;
N'outragez point mon cœur, quoiqu'il vous appartienne.
Vous ſoupçonnez ma foi !

CARITE.

Vous ſoupçonnez la mienne !

LISIS.

D'un ſemblable ſoupçon n'ayez point de douleur,
Si je vous égalois, vous auriez eu ma peur :
Plus je ſuis allarmé, plus je montre de zéle ;
A d'autres yeux qu'aux miens Carite a paru belle ;
A Calcis, à Délos elle peut tout charmer ;
Et pour peu qu'on l'ait vûe, on aura dû l'aimer :
A l'ardeur que pour elle on aura fait paroître,
Etre ingrate eſt un crime, elle aura craint de l'être ;

Et ſon cœur, qui ſans doute eſt ſenſible à l'amour,
N'en aura pû donner ſans en prendre à ſon tour.
Vous avez tant d'attraits.... J'ai ſi peu de mérite....
Mon cœur. . . . . Je m'embarraſſe, adorable Carite ;
Mais hélas ! j'ai raiſon de paroître interdit ;
Quand on voit ce qu'on aime, on ne ſçait ce qu'on dit.

CARITE.

Vous m'aimez donc, Liſis?

LISIS.

Vous aimer eſt ma joye.
Mais, Carite, de vous que faut-il que je croye ?
Vous ne répondez rien, & mon eſpoir déçû . . . . .

CARITE.

Si je vous haïſſois, vous l'auriez déja ſçû.
Mais, Liſis, dans un ſexe où la pudeur préſide,
Plus l'amour eſt puiſſant, plus il ſemble timide ;
Il n'agit qu'en captif qu'aſſervit la raiſon ;
Et pour peu qu'il paroiſſe il déguiſe ſon nom.
Quand par fois d'un Berger la vertu nous enflamme,
Sous le nom de l'eſtime il ſe gliſſe en notre ame ;
Et ſi je puis ſans honte en faire ici l'aveu,
Je vous eſtime aſſez pour vous aimer un peu.

LISIS.

Le Soleil qui paroît va troubler notre joye.
Il avance, Carite, & j'ai peur qu'il vous voye.
A la faveur de l'ombre évitez ce jaloux;
Allez joindre Philis, & je marche après vous.

---

## SCENE II.

### APOLLON, CARITE, LISIS.

APOLLON.

Vous fuyez, belle ingrate, au moment que j'approche.
N'attendez de ma part ni froideur ni reproche.
Il suffit que mon ame à cet accablement.....
Pardonnez à l'excès de mon aveuglement,
J'ai l'esprit si rempli d'une beauté cruelle,
Que mon œil ne voit rien qu'il ne prenne pour elle.
Plus vos traits sont charmans, plus ils sont accomplis,
Plus ils ont de rapport avec ceux de Philis.
C'est l'objet le plus beau qui paroisse à ma vue;
De mille attraits divins l'inhumaine est pourvue;

Mais de quelques appas qu'elle charme les cœurs,
Elle en a beaucoup moins qu'elle n'a de rigueurs;
Mais plus elle en témoigne, & plus j'ai l'ame atteinte.

CARITE.

Vous pouvez à ſon frere adreſſer votre plainte;
Je puis moins ſur Philis que ne peuvent des Dieux;
Et quand j'y pourrois plus, vous n'en ſeriez pas mieux.

---

## SCENE III.

### APOLLON, LISIS.

APOLLON *à Liſis.*

TOUT ſemble être d'accord pour cauſer mon ſupplice.
Ah! Liſis, de ta Sœur as-tu ſçû l'injuſtice?
Je renonce pour elle aux droits des Immortels;
Je lui demande un cœur, & non pas des autels.
Toute autre à mon amour eût paru plus ſenſible;
Mais plus j'ai de reſpect, plus elle eſt invincible.
Je n'ai rien qui lui plaiſe; elle fuit en tous lieux
Et le feu de mon ame & celui de mes yeux;

Et de ma double ardeur craignant plus d'un outrage,
Me cache également le cœur & le visage.
En vain comme un captif je la suis pas à pas ;
Je brûle tout le reste, & ne l'échauffe pas.
Cependant, & peut-être as-tu sçû ma disgrace,
Un mortel dans son ame a surpris une place ;
Un mortel a sur elle un absolu pouvoir ;
Ah ! Lisis, sans me plaindre as-tu pû le sçavoir ?
J'ai souffert d'un refus l'injurieuse audace.

LISIS.

Et qu'auroit pû tout autre exposer en sa place ?
D'une foi qu'on n'a plus on ne peut disposer ;
Et Philis a raison de vous tout refuser.
Mais ce refus vous trouble, & votre trouble éclate.
Parce qu'elle est fidelle, elle vous semble ingrate.
Sa vertu vous offense, & votre cruauté
Veut séparer sa foi d'avecque sa beauté.
Digne commencement de votre amour coupable,
S'il faut pour vous aimer qu'on cesse d'être aimable ;
Et plus digne succès que votre amour attend,
S'il fonde son espoir sur un cœur inconstant !
Ce mortel & Philis dans ce bois sont ensemble.
On diroit à les voir que le Ciel les assemble.

Ces deux parfaits amans de mêmes feux épris,
En partageant leurs soins unissent leurs esprits:
Et devenus heureux par de communs supplices;
De leurs propres tourmens ils forment leurs délices.
A se combler de joye ils appliquent leur soin:
Je voudrois que vous-même en fussiez le témoin;
Vous verriez......

APOLLON.

Si pour moi quelque pitié te reste;
Ne fais point de souhait qui me soit si funeste.
A l'amour qu'on ressent trop de peine se joint,
Quand on voit des plaisirs qu'on ne partage point.
Que Philis de sa vûe adoucisse ma perte,
C'est l'unique faveur qui me puisse être offerte.
Qu'elle excite elle-même un amant méprisé,
A souffrir sans se plaindre un mal qu'elle a causé.
Cette forêt paisible à la nuit consacrée,
Est pour elle un asyle où je n'ai point d'entrée:
Mais par tant de douleur si je puis t'émouvoir,
Que je doive à tes soins la douceur de la voir.
Aux priéres d'un Dieu ne sois pas infléxible.

LISIS.

La douleur de votre ame en sera plus sensible,

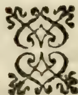
La beauté qui vous charme a ses mêmes appas ;
Et si j'en étois cru, vous ne la verriez pas.
C'est de sa cruauté vouloir être la proye.....

APOLLON.

Il n'importe, Lisis ; il faut que je la voye.
Un espoir inutile a trop sçû m'éblouir ;
Mais si c'est tout mon bien, qu'on m'en laisse jouir.
Il m'est doux de souffrir que l'ingrate m'abuse,
Si le cœur qu'elle outrage en arrache une excuse ;
Qu'elle dise du moins qu'elle a dû me trahir.

LISIS.

C'est un Dieu qui commande, & je dois obéir.
Pour vous plaire, Philis dans ce lieu se va rendre ;
Mais il faut un moment vous résoudre à l'attendre ;
Et Diane qui chasse, & que je vois venir,
Aura soin cependant de vous entretenir.
Avec cette Déesse oubliez votre injure.



## SCENE IV.

### APOLLON, DIANE, LES NYMPHES.

APOLLON.

JE te cherchois, ma Sœur ; sur la foi de Mercure,
A dessein de te voir je remontois aux Cieux ;
Mais j'ai sçû qu'aujourd'hui tu chassois dans ces lieux :
De l'Olympe sans doute il t'aura vû descendre,
D'implorer ton secours, je ne puis me défendre.
Tu sçais pour quel objet j'ai conçû de l'amour.
Rien de plus achevé n'a jamais vû le jour.
Tes attraits ravissans sont capables de plaire ;
Je serois ton amant si je n'étois ton frere :
Mais Philis en beauté ne te céderoit pas.
Cependant mon amour égaloit ses appas :
Et de quelques ardeurs que le Ciel me soupçonne,
Il étoit aussi pur que le jour que je donne.
Mais, ma Sœur, un Berger qui n'est pas de ce lieu,

A plus fait de progrès que n'a pû faire un Dieu.
D'épouser l'inhumaine il aura l'avantage.
Elle accepte ses vœux, & reçoit son hommage;
Elle en est idolâtre; elle vit sous ses loix.

DIANE.

Avec elle en chassant je l'ai vû dans ce Bois.

APOLLON.

Que faisoient-ils?

DIANE.

Assis sur un lit de fougere,
Le Berger en extase adoroit sa Bergere.
Ils avoient à leur suite & les Ris & les Jeux;
Des Amours enjoués folâtroient autour d'eux.
Bien souvent le Berger dont j'admire l'adresse,
D'une fleur de Jasmin régaloit sa Maitresse;
Et prioit un Amour de conduire sa main
Pour avoir le plaisir de lui toucher le sein.
Le guide ingénieux à surprendre les ames,
A des fleurs de Jasmin mêloit des traits de flammes:
C'étoit-là leur commerce: & Philis à son tour
Sans s'en prendre au Berger, s'en prenoit à l'Amour.
Tu peux voir là-dessus quel destin te menace.

APOLLON.

Ah! si devant tes yeux ils ont bien cette audace;
Et si de leurs transports l'indigne liberté

Ose de tes regards ſouiller la pureté ;
Que ne feront-ils point, quand ma fuite trop prompte
Eteindra la lumiére & bannira la honte ?
Quand leur amour, exempt & de crainte & de ſoin,
Aura mon ennemi pour unique témoin ?
Quand la nuit qui viendra dans ſes plus ſombres voiles,
Cachera leurs larcins à ſes propres étoiles ?
Quand de tout l'univers le repos affermi.....

DIANE.

Va, ne cherche qu'en toi ton plus grand ennemi.
Tu leur es libéral, la nuit leur eſt avare ;
Et tu viens les unir quand elle les ſépare.
Ta clarté les appelle, & c'eſt toi dont les feux
Sont de leur rendez-vous le ſignal amoureux ;
Tu viens ouvrir les yeux dont ils bleſſent leurs ames ;
De tes propres rayons ils rallument leurs flammes.
Si tu te plains auſſi, ne te plains que du jour ;
La nuit plaît à l'Hymen, & non pas à l'Amour :
Et de quelques ſoupçons que ton cœur s'inquiéte,
Tant que l'on n'eſt qu'amant, c'eſt le jour qu'on ſouhaite.
Mais que veux-tu de moi ? Tire-moi de ſouci.

APOLLON.

Comme je ſuis Amant, je le ſouhaite auſſi
Le jour : mais de la nuit je crois voir la venue ;
C'eſt là ce qui me perd, c'eſt là ce qui me tue.
J'ai déja d'une ingrate enduré le refus ;
Et ce jour achevé, je ne la verrai plus.
Montre-moi pour un Frere à quel point va ton zéle.
La nuit eſt ton amie, & tu peux tout ſur elle.
J'irois bien la prier de paroître un peu tard ;
Mais à cette priére elle auroit peu d'égard :
Elle fuit ma préſence, & j'évite la ſienne.

DIANE.

Mais enfin de la nuit que crois-tu que j'obtienne ?
Sur les loix du Deſtin elle regle ſes pas.

APOLLON.

Eh ! ma Sœur, le Deſtin n'y regardera pas.
De ta divine vûe embellis ces campagnes :
La nuit ne peut marcher ſi tu ne l'accompagnes
Si tu veux à ton Frere accorder ton ſecours,
En demeurant ici tu retardes ſon cours.
D'ordinaire, Diane, elle attend ta lumiére.

DIANE.

Quand je ſuis pareſſeuſe, elle part la premiére,
Mon Frere.

APOLLON.

La nuit t'aime, & fera tout pour toi.
Du Destin si tu peux fais enfreindre la loi.
Sollicite si bien cette compagne obscure;
Qu'elle souffre du moins que je parle à Mercure.
Je l'ai tantôt prié de monter dans les cieux.
Pour me rendre réponse il viendra dans ces lieux.
C'est de son seul retour que je puis tout attendre.

DIANE.

Au Palais de la nuit j'aurai soin de me rendre.
Tu le veux de mon zéle, il te faut éclaircir:
Mais je ne promets pas de pouvoir réussir.

---

## SCENE V.

APOLLON *seul.*

MON cœur n'est plus lui-même à lui-même semblable.
Ce qu'il aimoit le plus lui devient redoutable.
Il craint de voir Philis, parce qu'il craint aussi
De voir l'heureux Berger qui cause mon souci.
Mais hélas! je m'abuse, ou je vois l'inhumaine;
Mon rival suit ses pas, & l'ingrate l'améne.

## SCENE VI.

APOLLON, DAPHNIS, PHILIS.

APOLLON.

Je ne t'ai pas mandé par son Frere Lisis.

DAPHNIS.

Je ne viens pas vous voir ; j'accompagne Philis.

APOLLON.

Le bonheur de la voir n'est qu'un foible avantage,
Quand avec un Berger Apollon le partage ;
Et pour tous ses regards je n'ai point d'amitié,
Quand l'objet de ma haine en reçoit la moitié.

DAPHNIS.

Soit devant ce qu'on hait, soit devant ce qu'on aime,
Les regards de Philis sont toujours d'elle-même ;
Et de l'heur de sa vûe honorer un rival,
C'est lui faire du bien, sans me faire du mal.

APOLLON.

Un rival, insolent ! Ton audace est extrême.

DAPHNIS.

Etre amant de Philis, c'est aimer ce que j'aime.
Et le Ciel à mes vœux dût-il être fatal,

Quand on porte ce titre, on ſe dit mon rival.

APOLLON.

Ah! coupable Berger!

DAPHNIS.

Comment ſuis-je coupable ?
J'aime, vous le voyez; ce que j'aime eſt aimable.
Apollon aime auſſi dans un ſemblable lieu;
Et je ne puis faillir ſur l'exemple d'un Dieu.

APOLLON *à Philis.*

O cruelle beauté de qui l'amour m'outrage,
Qui joins beaucoup d'orgueil avec peu de courage;
Qui refuſes un Dieu qui t'offroit un autel,
Et profanes ton cœur des flammes d'un mortel;
Ce mortel orgueilleux que rend vain ſa victoire,
Auroit moins de fierté, s'il avoit moins de gloire:
Ton aveu l'encourage, il en eſt animé;
Plus il paroît ſuperbe, & plus il eſt aimé.
Quand tantôt à vos yeux j'adorois leur empire,
Ce que vous me diſiez, laiſſez-moi vous le dire:
Elevez vos deſirs en un plus digne lieu,
Ce Berger n'eſt qu'un homme, Apollon eſt un Dieu.
Eteignez un amour qui vous rend criminelle;
Si l'effort en eſt grand, la victoire en eſt belle.
Plus pour vous que pour moi combattez vos deſirs.

Et daignez à la gloire immoler les plaisirs.
J'offre à votre triomphe un sujet assez ample :
Croyez-en mon conseil.

PHILIS.

J'en croirai votre exemple.

APOLLON.

Ce que vous promettez aura-t-il son effet ?

PHILIS.

Si j'en crois votre exemple, êtes-vous satisfait ?

APOLLON.

Oui, Bergere.

PHILIS.

Ecoutez, & soyez plus tranquille.
Ce que vous conseillez doit vous être facile ;
Employez pour vous-même un remede pareil ;
Et mettez en usage un si rare conseil.
A vos autres bontés ajoutez cette grace ;
Et faites le premier ce qu'il faut que je fasse.
J'en croirai votre exemple, & non pas vos avis ;
Je vous l'ai dit.

APOLLON.

Le puis-je, inhumaine Philis ?
Depuis le jour fatal que mon amour éclate,
Je me suis dit cent fois que j'aimois une ingrate :
Et par votre rigueur dont je suis allarmé,

Ce que je me ſuis dit vous l'avez confirmé.
Cependant pour mes feux quand je vois tout à craindre,
Mon amour s'en irrite, & ne peut s'en éteindre.
Par les ſoins que j'ai pris je m'en ſuis éclairci.

PHILIS.

Ce que vous ne pouvez, je ne le puis auſſi.

APOLLON.

Votre cruauté ſeule à mon bonheur s'oppoſe.
En perdant ce Berger, vous perdez peu de choſe :
Mais je vous idolâtre ; & pour comble d'ennui
On perd bien plus en vous qu'on ne peut perdre en lui.
D'un amour ſi parfait tant de preuves ſe montrent.....
Vos regards & les ſiens trop ſouvent ſe rencontrent.
A le favoriſer vous prenez trop de ſoins ;
Ou regardez-moi plus, ou regardez-le moins.
Philis, je ne puis voir ſans que mon cœur s'irrite,
Que de ce que je perds ce ſoit lui qui profite ;
Et je ne puis ſouffrir qu'un rival odieux,
Liſe au fond de votre ame à travers de vos yeux.
Son plaiſir fait ma peine, & mon cœur ſe diſpoſe
A venger vos mépris ſur celui qui les cauſe :
Et tous les Dieux enſemble à ſa perte animés.....

DAPHNIS.

Menacez ; mes esprits n'en sont point allarmés. . . .
Je ne crois pas des Dieux tout ce que vous me dites.
Leur pouvoir paroît grand, mais il a des limites :
Et les Dieux vos égaux, quand ils sont malheureux,
S'ils étoient si puissans, ils feroient plus pour eux.
Comme l'heur de lui plaire est une gloire insigne,
Je m'estime autant qu'eux, si Philis m'en croit digne ;
Je renonce avec joye aux présens qu'ils nous font ;
Et qui leur fait envie, est plus grand qu'ils ne sont.
Possesseur de Philis, je crains peu leur vengeance.

APOLLON.

Ton coupable mépris vient de leur indulgence.
Et ton cœur accablé de forfaits infinis,
Doute qu'ils soient des Dieux, puisqu'ils sont impunis.
Mais un ordre absolu que j'attens par Mercure. . . .
Le Ciel s'ouvre, profane ; & c'est un bon augure :
Il descend pour te perdre, & le foudre est tout prêt.

DAPHNIS.

Si c'est lui, qu'il prononce ; & j'attens mon Arrêt.

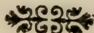


## SCENE VII.

### L'AMOUR, APOLLON, DAPHNIS, PHILIS.

L'AMOUR *en l'air.*

*JE suis le Dieu qui veut qu'on aime.*
*On me craint sur la terre, on me craint dans les cieux;*
*Et par une puissance extrême,*
*J'asservis les mortels, & captive les Dieux.*
*Ne crois pas, Apollon, que Mercure descende.*
*Il a proposé ta demande;*
*Et les Dieux assemblés, sont tous portés pour toi.*
*Pour voir ta colere appaisée,*
*Ils attendoient la voix de l'Hymen & de moi,*
*Et nous leur avons refusée.*



*Daphnis, aime toujours ton aimable Bergere.*
*Et toi, Soleil, monte sur l'hémisphere.*

*Le Destin te l'ordonne, & veut être absolu;*
*Les Dieux s'assembleront encore,*
*Et tu sçauras, au lever de l'aurore,*
*Ce que l'on aura résolu.*

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

PHILENE, MENALQUE, DAPHNIS, PHILIS, CARITE, LISIS.

PHILENE.

POUR hâter nos plaiſirs la diligente Aurore
A déja de ſes pleurs mouillé le ſein de Flore:
Et déja du Soleil l'agréable retour
A diſſipé la nuit, & rallumé le jour:
Des habitans des airs la muſique champêtre
Solemniſe ce jour qui commence de naître;
Et par les tons divers de leurs tendres chanſons,
Ils expriment leur joye en diverſes façons.
Flore qui fait briller ſa plus vive peinture,
D'une aimable nuance embellit la nature.
Dans cette Iſle féconde en appas différens,
Les plaiſirs.....

MENALQUE.

Les plaiſirs vont paroître plus grands;

Comme c'eſt dans ce lieu que l'Hymen doit deſ-
cendre,
Cent Bergers dans une heure auront ſoin de s'y
rendre.
Et les cœurs animés d'une égale chaleur,
Au concert des oiſeaux viendront joindre le leur.
Apollon toutefois peut nous être nuiſible.
Pour ne pas être à craindre il paroît trop paiſible.
A ſéduire les Dieux il applique ſes ſoins :
S'il montroit plus de haine il m'allarmeroit moins.
Mais afin que ſes ſoins lui deviennent frivoles,
Ne perdons point de temps en de vaines paroles.
Par l'Hymen qu'il redoute éteignons ſes ſouhaits ;
Et de ſes attentats prévenons les effets.

A côté d'une grotte en ce bois retirée,
D'une petite roche il coule une eau ſacrée ;
Les ſecrets de ſon ſein ſont ouverts à chacun :
Plus ce criſtal eſt pur, plus il ſe rend commun :
Et ſorti de ſa ſource il proméne ſon onde
Sur l'émail fleuriſſant du plus beau pré du monde.
Sur le point d'être unis, on tranſgreſſe nos loix,
Si de cette eau ſacrée on ne boit une fois.
Sa vertu purifie & répand dans les ames
De pudiques deſirs, & d'innocentes flammes.
D'y mener deux Amans je vais prendre le ſoin,

De leurs voeux mutuels je dois être témoin.
Comme c'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquitte,
Vous irez y conduire & Liſis & Carite :
Mais avant toute choſe attendez mon retour ;
Recevez de ma part les Bergers d'alentour ;
Et qu'un chant nuptial envoyé dans la nue,
D'un pompeux Hyménée annonce la venue.
Vous, ſuivez-moi, Daphnis, & Philis avec vous.

DAPHNIS.

J'obéis avec joye à des ordres ſi doux.
Mais, aimable Philis, permettez que je croye. . . .

MENALQUE.

Elle ſçait ſon devoir, & le fait avec joye.
Elle vous répondroit dans une autre ſaiſon :
Mais, Daphnis, le temps preſſe, & je crains Apollon.

*Menalque, Daphnis & Philis ſortent.*

LISIS.

J'apperçois un Berger qui commence à paroître.
A ſon divin éclat je ne puis le connoître.
C'eſt pour quelque deſſein qu'il paroît à nos yeux.

## SCENE II.

### PHILIS, CARITE, LISIS, MERCURE.

MERCURE.

NE vous étonnez pas de me voir en ces lieux.
Je parois un Berger ; mais ſous cette figure
Pour tromper le Soleil j'envelope Mercure.
Par un ordre ſecret je deſcends dans ce lieu ;
Et ſous l'habit d'un homme on voit paroître un Dieu.
Votre fils & ſa Sœur, ces amans adorables,
Ont des Dieux ennemis, & des Dieux favorables.
Jupiter, & Neptune, & Mercure, & Junon
Ont tous pris à l'envi l'intérêt d'Apollon.
Pour le fils de Venus, animé de colére,
Il a pris hautement le parti de ſa mere ;
Et veut perdre celui dont le jour indiſcret
Fit un crime public de ſon amour ſecret.
De la part de ce Dieu qu'Amathonte révére,
De ce Dieu qu'on adore au pays de ſa mere ;
Et qui mêle toujours pour flater nos deſirs,
A la peine qu'il cauſe un torrent de plaiſirs ;
Je viens vous avertir pour vous rendre le calme ;

Que c'est lui qui triomphe, & remporte la palme;
Et que seul dans l'Olympe à défendre vos droits,
Il balance les vœux, & partage les voix;
On n'a rien résolu. La céleste Assemblée
Se mutine & divise, est émue & troublée;
Et l'Hymen cependant desiré dans ces lieux,
Sur les aîles d'Amour va descendre des cieux.
Si Daphnis à son tour veut avoir la victoire,
A la source sacrée il est temps d'aller boire.
Différer un moment, c'est tout mettre en danger.
Apollon peut prétendre où prétend un Berger.
Mais à quoi qu'il aspire, il ne pourra sans crime
Envier d'un époux la moitié légitime;
Et les Dieux qu'aigriroient ses jaloux attentats,
S'il osoit le vouloir, ne le souffriroient pas.
Profitez d'un avis qui vous est d'importance.

PHILENE.

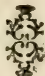
Ah! Lisis, que ton pere a montré de prudence!
Et que lors que lui-même a conduit ces amans,
Il étoit inspiré par d'heureux mouvemens!
Désormais à Daphnis Apollon ne peut nuire.
Vers la Source sacrée on le vient de conduire.
A vos soins obligeans nous n'en devons pas moins.

MERCURE.

Attendez par la suite à juger de mes soins.

Quelque obſtacle puiſſant qu'Apollon vous oppoſe,
Si je ſuis ſecondé, vous verrez autre choſe.
Alors, de mes deſſeins vous ſerez éclaircis.

Pour hâter ſon deſtin, je vais joindre Daphnis :
Si Mercure en ce lieu demeuroit davantage,
A l'y voir ſi long-temps on prendroit de l'ombrage.
Il ſe ſert d'une adreſſe, & de cette façon
De celui qu'il abuſe il endort le ſoupçon.
Cet habit de Berger contribue à ma feinte ;
Et je crains les remords dont j'aurois l'ame atteinte,
Si malgré tous mes ſoins, mes deſſeins découverts
Me rendoient inutile à celui que je ſers.
Mais déja de Bergers une troupe s'avance ;
De l'Hymen tous enſemble attendez la préſence ;
Et joignant avec vous les échos de ces bois,
Au doux ſon de la lyre accordez votre voix.



## SCENE III.

### MENANDRE, CLIDAMIS, PHILENE, LISIS, CARITE, CHŒUR DE BERGERS.

CLIDAMIS *à Philene.*

LEs Bergers d'alentour que ravit votre joye,
Viennent ſur vos deſirs conformer leurs ſouhaits.

PHILENE.

Ce ſurcroît de bonheur que le ciel nous envoye,
Rend nos vœux accomplis & nos plaiſirs parfaits.

MENANDRE *à Liſis.*

Quand on doit être uni la lenteur eſt fatale :
A l'aimable Liſis les momens ſont des jours.

LISIS.

Vous vous êtes trouvé dans une peine égale,
Et de ce qu'on a fait on ſe ſouvient toujours.

CLIDAMIS.

Près d'un ſi doux Hymen la Bergere eſt émue:
On diroit que ſon cœur à regret s'y réſoud.

CARITE

On est toujours timide à la premiére vue ;
Mais quand on est ensemble on s'accoutume à tout.

MENANDRE.

Il est vrai que Lisis a beaucoup de mérite :
Vous devez avec lui prendre bien du plaisir.

LISIS.

Ne me vantez pas tant ; il suffit que Carite
Pourra voir qui je suis avec plus de loisir.

CLIDAMIS.

Mais peut-être Carite, à qui l'on vous doit joindre,
A connoître Lisis, a le plus d'intérêt.

CARITE.

Nullement ; de mes soins c'est sans doute le moindre :
Et sans m'inquiéter je le prens comme il est.

MENANDRE *à Clidamis.*

Puis qu'ils sont si contens, que l'Hymen les assemble ;
Et que pour les unir il traverse les airs.

CLIDAMIS.

Pour le faire descendre unissons-nous ensemble,
Et que l'écho réponde à nos charmans concerts.

*Tous les Bergers chantent avec des Haut-bois, des Flûtes, des Musettes, & autres Instrumens Champêtres, & l'écho leur répond fort agréablement ; mais Ménalque les vient interrompre, pour leur dire la triste nouvelle que l'on va sçavoir.*

---

## SCENE IV.

### MENALQUE, PHILENE, LISIS, CARITE, CHŒUR DE BERGERS.

PHILENE.

QUoi ! si-tôt de retour, Ménalque ?

MENALQUE.

Hélas ! Philene,
Je voudrois avoir pû m'épargner cette peine.
Car pour moi c'est sans doute un surcroît de malheur,
Que de venir si-tôt vous charger de douleur.
Et vous, sages Bergers, tous remplis de tendresse,
Chantez un chant lugubre au lieu d'un d'allegresse.
Que du jour d'une fête on fasse un jour de deuil ;
Et qu'au lieu de couronne on prépare un cercueil.
Daphnis est mort.

LISIS.

Daphnis !

PHILENE.

Quoi ! mon fils ?

CARITE.

Quoi ! mon frere ?

PHILENE.

Il est mort ?

MENALQUE.

Il est mort ; & je m'en déſeſpere.
Son coupable rival irrité ſans raiſon,
Dans la Source ſacrée a verſé du poiſon.
En bûvant de cette eau des amans reſpectée,
Mais par un crime horrible à ce coup infectée,
Le Berger malheureux, dont je pleure le ſort,
Où l'on puiſe la joye, a rencontré la mort.

PHILENE.

Et l'obligeant Mercure a pû voir ce ſpectacle !
A la rage ennemie il n'a point mis d'obſtacle !
Il a vû ce trépas, & ce Dieu l'a ſouffert !

MENALQUE.

Apollon & Mercure agiſſoient de concert.
Je crois bien qu'à l'entendre expoſer ſon meſſage,
On eût cru votre fils à l'abri de l'orage :
Mais je viens de ſçavoir par ſon propre rapport,
Qu'il n'étoit deſcendu que pour hâter ſa mort.

Ce Berger déplorable étant mort à ma vûe,
Laiſſez-moi vous conter comme elle eſt avenue ;
Déteſter l'ennemi qui le prive du jour ;
Et mourir de douleur, puis qu'il eſt mort d'amour.

Nous goûtions tous enſemble une exceſſive joye,
Quand Daphnis de la Parque alloit être la proye ;
Et que l'injuſte ſort qui pour lors le guidoit,
Le menoit à la Source où la mort l'attendoit.
Il approche de l'eau ; mais il en boit à peine,
Qu'il brûle d'une ardeur qui court de veine en veine.
Et que le cœur ſurpris par cette trahiſon,
Au lieu de nourriture avale du poiſon.

Mais de quelques ardeurs que le Dieu le tourmente,
L'ennemi toutefois eſt plus doux que l'amante :
Et Philis ſe noyant dans les eaux de ſes pleurs,
D'une bonté cruelle irrite ſes douleurs :
Plus ſon ame eſt ſenſible, & moins elle eſt humaine.
Il ſouffre par l'amour, il ſouffre par la haine :
La rigueur de ſa peine accroît par la pitié ;
Et la part qu'elle y prend l'augmente de moitié.
Il voit que la Bergere en ce point trop fidelle,
Veut ſouffrir avec lui ce qu'il ſouffre pour elle ;
Que d'un triſte regard nourriſſant ſon ennui,

Elle ſort d'elle-même, & vient toute dans lui;
Et que là d'un œil ferme & d'un courage tendre,
Elle prend de ſon mal tout ce qu'elle en peut
prendre.
C'eſt en vain qu'Apollon ſe vengeant à ſouhait,
Veut ſauver ce qu'il aime, en perdant ce qu'il hait;
C'eſt en vain qu'à Philis, qui mourroit avec gloire,
On arrache la coupe où Daphnis vient de boire;
Et qu'un jaloux deſtin ne veut pas aujourd'hui,
Que comme il meurt pour elle, elle meure avec lui.
A l'aſpect du Berger ſon ame l'abandonne:
La pitié fait mourir quand la rage pardonne:
Au lieu de la fureur l'amour lance le trait,
Et Daphnis fait le coup que le Dieu n'a pas fait.
C'eſt là ce qui le tue; & s'oubliant ſoi-même,
Pour plaindre le malheur de la beauté qu'il aime:
Cieux! dit-il, qui voyez les peines qu'elle ſent;
Que ne m'eſt-il permis de mourir innocent!
On me rend criminel par mon propre ſupplice;
Et je deviens injuſte en ſouffrant l'injuſtice:
Hélas! qui m'eût dit hier quand je fus enflammé,
Daphnis, tu te plaindras de te voir trop aimé?
L'euſſai-je pû penſer? Euſſai-je bien pû croire,
Qu'on trouvât le malheur dans le ſein de la gloire?
Et que moi-même un jour contraire à mes deſirs,

J'eusse fait mes tourmens de mes plus doux plaisirs!
Donc un autre destin fait que je suis tout autre.
Vous me percez le cœur, quand je touche le vôtre;
Et les traits de pitié que vous lance mon sort,
Retournant contre moi sont les traits de la mort.
Modérez ces transports, ô Beauté que j'adore;
Et ne m'aimez pas tant, si vous m'aimez encore;
Aussi-bien tous vos soins vont être superflus;
Et je suis désormais comme ce qui n'est plus.
Je n'ai rien de vivant dans ce malheur extrême,
Que mon cœur, qui ne vit que parce qu'il vous aime.
Et je doute, Philis, en partant de ce lieu,
Si je pourrai vous dire.... Il vouloit dire adieu;
Mais au lieu de ce mot, sa belle ame s'envole;
Et Philis s'écriant, acheve la parole.
Adieu, dit-elle. Alors le cœur gros de douleurs,
Elle embrasse Daphnis, qu'elle mouille de pleurs:
Elle sent dans son ame une peine cruelle
De ne pouvoir mourir d'une douleur mortelle:
Et pour quelques momens étouffant ses sanglots,
Aux amours attendris elle adresse ces mots.
Vous, allez; remontez dans le séjour céleste.
Cet objet pitoyable est pour vous trop funeste:

Si Daphnis eût pû vivre, il m'auroit été doux
De vous voir l'un & l'autre à jamais avec nous.
L'injustice des Dieux autrement en ordonne;
C'est avec déplaisir que je vous abandonne:
Et mon cœur abîmé dans un gouffre secret,
Vous reçut avec joye, & vous chasse à regret.
Les Amours désolés de quitter tant de charmes,
Sur le sein de Philis en répandent des larmes.
Ils ne peuvent parler; mais pour s'expliquer mieux,
Par de tendres baisers ils lui font leurs adieux.

Pour remonter ensuite au séjour de la joye,
Par les routes de l'air ils se font une voye.
Et moi près de Philis partageant ses douleurs,
Je mêle mes soûpirs au torrent de ses pleurs.
Est-il peine plus dure, & douleur plus amére?

PHILENE.

Ah! qu'auprès de la mienne elle paroît légére!
Je n'avois qu'un seul fils que j'aimois tendrement;
Et Philis n'est pas fille à n'avoir qu'un amant.
Comme Daphnis lui plut, d'autres lui pourront plaire;
Mais d'un autre que lui je ne puis être pere;
D'autres prendront sa place à l'égard de Philis;
Mais un autre que lui ne peut être mon fils.
Le courroux d'Apollon à moi seul est funeste.

MENALQUE.

MENALQUE.

Si je puis ſans mourir vous apprendre le reſte,
Jugez par la douleur que cauſe un fils mourant,
Si ma plainte eſt moins juſte, & mon malheur
moins grand.

Sur le point que Daphnis achéve ſa carriére,
Son rival homicide obſcurcit ſa lumiére;
De la mort d'un Berger qu'il a mis au cercueil
On diroit qu'Apollon oſe prendre le deuil:
Pour ne pas voir Daphnis dans ces déſerts funé-
bres;
Dans le cours de ſa route il répand des ténébres:
Tout confus de ſon crime il ne s'oſe montrer;
Et l'ayant pû commettre il ne peut l'éclairer;
Mais à peine Apollon ſemble ceſſer ſa guerre,
Que les vents déchaînés deſcendus ſur la terre;
S'approchant de Philis par un ordre des Dieux,
Quelque effort qu'elle faſſe ils en privent mes yeux.
Par des routes ſur l'heure aux mortels inconnues
Ils l'enlévent de terre, & traverſent les nues;
Et le ciel à mes cris répandus dans les airs
Ne répond qu'en courroux, & que par des éclairs.
C'eſt en vain que l'Hymen promettoit ſa venue;
C'eſt en vain.... Mais du ciel le courroux conti-
nue;

Rien ne s'offre à mes yeux qui n'étonne mes sens ;
Le tonnerre succéde aux éclairs menaçans ;
De moment en moment quelque horreur se dé-
couvre ;
Je sens trembler la terre, & vois le ciel qui s'ouvre.
J'apperçois Jupiter, adorons son aspect,
Et recevons son ordre avec crainte & respect.

---

## SCENE V. & DERNIERE.

JUPITER, MENALQUE, PHILENE, LISIS, CARITE, CLIDAMIS, MENANDRE, CHŒUR DES BERGERS.

JUPITER *assis dans un Trône de gloire.*

*CEssez de répandre des larmes ;*
*Et ne vous donnez plus d'inutiles allarmes :*
*Vos malheurs sont finis.*
*Désormais de vos cœurs bannissez la tristesse.*
*Car l'aimable Carite & l'amoureux Lisis*
*Doivent dès demain être unis ;*
*Et jouir à jamais d'une entiére allegresse.*

*Pour Daphnis & Philis ne pleurez point leur sort ;*

*Du jaloux Apollon j'ai condamné l'effort ;*
*Aux injustes desseins je déclare la guerre.*
*Je suis Maitre de tous les Dieux ;*
*Et ce que le Soleil a divisé sur terre*
*Je l'ai réuni dans les cieux.*

*C'est pour accomplir ma parole,*
*Qu'en faveur de Daphnis les ministres d'Eole*
*Ont enlevé Philis dans ce sacré séjour.*
*De ces parfaits amans le bonheur n'est pas moindre :*
*Ils étoient séparés, & j'ai sçû les rejoindre,*
*Pour mettre en repos leur amour.*

*Pour punir Apollon de son cruel outrage*
*Son rival désormais brillera dans les cieux ;*
*Et pourra, sans craindre sa rage,*
*Adorer devant lui ce qu'il aime le mieux.*
*Et des yeux de Philis qui charmérent tant d'ames,*
*De ces vives sources de flamme,*

*D'où sortent cent globes de feux,*
*Pour couronner leur gloire, & pour remplir mes vœux ;*
*J'en ai fait deux Astres célestes,*
*Qui ne répandront point d'influences funestes ;*
*Mais placés dans les cieux qu'ils vont rendre plus beaux,*
*On les appellera les deux Astres Jumeaux.*

PHILENE.

Puisqu'à notre douleur vient succéder la joye,
Et qu'en notre faveur un Dieu même s'employe
Allons lui rendre grace, & qu'ensuite demain
Lisis donne à Carite & le cœur & la main.

*Fin du premier Tome.*

---

De l'Imprimerie de QUILLAU, 1746.





